

ÉDOUARD LAFORTUNE, S. J.

CANADIENS EN CHINE

Croquis du Siu-tcheou fou

Mission des Jésuites du Canada



MONTREAL

L'ACTION PAROISSIALE

4260, rue de Bordeaux

—
1930

*Humblement dédié aux mères
cánadiennes qui font généreuse-
ment aux Missions le sacrifice de
leurs enfants.*

ÉDOUARD LAFORTUNE, S. J.

CANADIENS EN CHINE

Croquis du Siu-tcheou fou
Mission des Jésuites du Canada



MONTREAL

L'ACTION PAROISSIALE

4260 rue de Bordeaux

—
1930

MAISON D'ÉDITION
1930

Imprimi potest:

F.-X. BELLAVANCE, S. J.

Praep. Prov. Can. Inf.

Montréal, 12 septembre 1930

Nihil obstat:

Adélard DUGRÉ, S. J.

Censeur dioc.

Montréal, 12 septembre 1930

Imprimatur.

† Ém.-A. DESCHAMPS, V. G., Év. de Thénnesis,

Auxiliaire de Montréal

Montréal, 12 septembre 1930

AVANT-PROPOS

L'ACTION PAROISSIALE est heureuse de présenter au public canadien les intéressants croquis de Chine du R. P. Édouard Lafortune. Elle a conscience de contribuer ainsi largement à répandre chez nous une notion plus exacte du travail de nos missionnaires, du genre de vie qu'ils mènent, du secours moral et matériel que nous pouvons et que nous devons leur apporter.

Rien, en effet, n'est plus apte à faire connaître la vie de chaque jour dans les missions de Chine que ces anecdotes et ces descriptions, saisies sur le vif, où nous voyons au naturel, avec leurs gestes coutumiers et leurs sentiments intimes, les néophytes auxquels se dévouent si courageusement quelques jeunes prêtres de notre pays.

Les mœurs du Siu-tcheou fou, ce sont à peu près les mœurs des régions avoisinantes, celles qu'évangélisent les Franciscains du Canada et les prêtres de notre Séminaire des Missions-Étrangères. En les connaissant mieux, nous aurons moins de peine à nous figurer les populations auxquelles s'adressent nos fils et nos frères. Nous saurons que ce ne sont pas des sauvages, que ce

sont des cultivateurs, beaucoup plus pauvres que les nôtres, mais doués, eux aussi, de ces vertus naturelles de courage, de sobriété, de franchise, de générosité, qui prédisposent les âmes à bien accueillir la prédication de l'Évangile.

C'est en 1918 que les premiers Jésuites canadiens partirent pour la Chine. La guerre européenne avait alors grandement réduit le nombre des missionnaires; les Jésuites de France demandèrent au Canada du secours pour leur bel établissement de Chang-hai. Les PP. Édouard Goulet et Paul Gagnon se joignirent aux missionnaires français qui passaient par Montréal, cette année-là. En 1920, les PP. Auguste Gagnon, Édouard Côté, Georges Marin allaient faire de la surveillance et de l'enseignement à l'Université l'Aurore, à Chang-hai, préluant, eux aussi, à leur apostolat futur. En 1924, les supérieurs de la Compagnie de Jésus confiaient à la province du Canada un secteur détaché de la mission française, le Siu-tcheou fou, situé au nord de Chang-hai, dans la direction de Pékin, bande de terre d'environ deux cent milles de longueur par soixante de largeur, aboutissant à la mer.

Sur ce territoire, qui couvrirait tout juste la vallée du Saint-Laurent entre Québec et Montréal, sont entassés cinq ou six millions d'habi-

tants, qui s'efforcent de gagner une misérable existence. Groupés en villages, généralement à l'abri de murailles d'enceinte, ils cultivent de petits lopins de terre où ils récoltent du blé, du sorgho (sorte de blé-d'Inde), des haricots, d'autres légumes.

Dès le mois de septembre 1924, le P. Louis Lavoie, le P. Armand Proulx et le F. Léon Souligny partaient à destination de ce champ d'apostolat. Désormais, chaque automne, de nouveaux ouvriers s'en iraient à leur suite. Le P. Lafortune fut des premiers à leur prêter main-forte. Ce livre laissera soupçonner le travail qu'il y accomplit avec ses confrères; il révélera à plusieurs les belles perspectives qui s'ouvrent sur l'avenir religieux de ces régions nouvelles et les espérances que l'Église peut y fonder. Puisse-t-il faire germer de nombreuses vocations dans le cœur de nos enfants et susciter partout les collaborations nécessaires au succès de cette entreprise importante et difficile.

L'ACTION PAROISSIALE

UN MOT D'INTRODUCTION

EN attendant que paraisse une histoire de l'évangélisation du Siu-tcheou fou, il nous a semblé que nos amis et bienfaiteurs du Canada aimeraient à connaître au moins certains côtés de la vie qu'on y mène. On en a déjà appris quelque chose, par diverses lettres de missionnaires français et canadiens. Mais, éparses dans les revues et les journaux, ces lettres ne sauraient donner une vue d'ensemble. Des croquis réunis en volume auront, croyons-nous, l'avantage de remédier quelque peu à leur éparpillement.

Le lecteur voudra bien se rappeler que certains usages décrits dans ces Croquis du Siu-tcheou fou, sont communs à toute la Chine, particulièrement ce qui a trait au culte des morts et aux superstitions en général. Occupant une si grande place dans la vie du peuple, ces usages méritent d'être décrits ici, à côté de ceux qui sont franchement particuliers au Siu-tcheou fou.

Rien de ce que nous écrivons qui n'ait été observé sur place et mis au point ou corrigé, au

cours de nombreuses conversations avec de vieux missionnaires. Tel quel et malgré ses lacunes, nous osons espérer que notre modeste volume pourra contribuer à faire connaître le Siu-tcheou fou, à le faire aimer et à lui susciter de nouvelles recrues missionnaires.

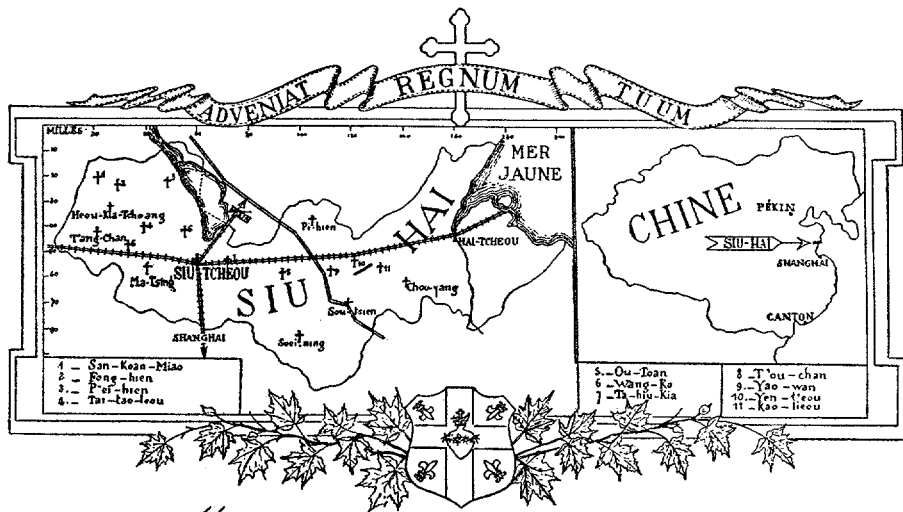
Ed. Laforune S. J.

Siu-tcheou, le 11 février 1930,
en la fête de N.-D. de Lourdes.

Canadiens en Chine

La ville de Siu-tcheou

La ville de Siu-tcheou apparaît des premières dans l'histoire de Chine, comme faisant partie d'un des neuf royaumes formés sous le grand empereur Hia-yu (2205-1197 avant J.-C.). Son nom signifie: « tranquille et avec ordre », parce que, comme l'explique Li-hiun, le climat y est clément et agréable. A ses débuts, Siu-tcheou dépendit de la préfecture de Tan hien, qui est au nord-est d'ici, dans la province du Chan-tong. C'est sous la dynastie des Wei (220-265 après J.-C.) que Siu-tcheou devint préfecture, mais portant alors le nom de P'eng-tch'eng (ville de P'eng). Jusqu'à la dynastie des Ts'ing (1644-1911), on l'appela aussi T'ong-chan (montagne de cuivre), parce qu'on trouve du cuivre sur le flanc de quelques collines environnantes. Actuellement, on dit: la ville de Siu-tcheou, située dans la sous-préfecture du T'ong-chan hien. Bien que le titre de Préfecture soit supprimé en principe (depuis l'établissement de la République, 1912), Siu-tcheou demeure comme le chef-lieu des huit sous-préfectures suivantes: T'ong-chan, Siao hien, T'ang-chan, Fong hien, P'ei hien, P'i hien, Soei-ning et Sou-ts'ien.



La Mission Canadienne de Siu-tcheou
Confiée aux Pères jésuites

Ville très ancienne, Siu-tcheou a connu des jours de splendeur, comme en témoignent ses nombreux monuments d'architecture. Dût l'énumération en être un peu sèche, mentionnons les principaux, qui méritent de trouver place dans l'histoire. D'autant que quelques-uns sont en train de disparaître. Pour ce qui a trait aux plus anciens, ce n'est pas le lieu de démêler la légende de l'histoire; citons les annales locales, guidé par des gens du pays dont la compétence est reconnue.

a) A L'INTÉRIEUR DE LA VILLE

1. T'ong-P'ei T'ing, qui fut la résidence officielle du Sous-Préfet du T'ong-chan et du P'ei hien, est maintenant occupé par le Tang-pou¹ nationaliste.

2. Yeou-ki-fou, ancien palais de grands militaires, abrite maintenant des agents de police.

3. T'ong-chan ya-men est actuellement la résidence officielle du Sous-Préfet du T'ong chan.

4. Tao Ya-men, qui fut la résidence officielle des grands mandarins, au début de la République, sert maintenant aux divers généraux qui se succèdent ici.

5. Fou-chou, résidence officielle du Préfet, sous la dynastie des Ts'ing (1644-1911), est maintenant l'école secondaire des jeunes filles.

1. Soviet.

6. Hio-kong, ancien palais d'examens littéraires de la Préfecture, qui fut aussi quelque temps pagode de Confucius, sert maintenant d'école secondaire pour les jeunes gens.

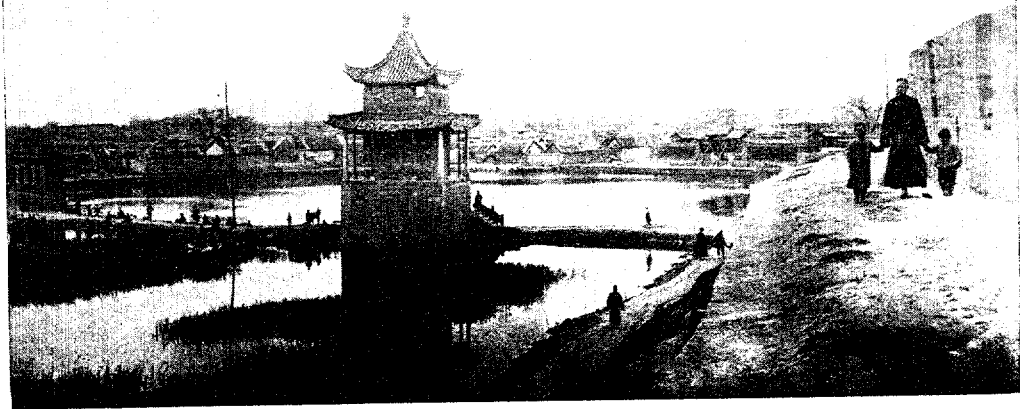
7. Tch'a-yuen, ancien grand palais d'examens judiciaires, sert maintenant à loger des généraux.

8. Tchang-p'in-tsang, à l'est de Tch'a-yuen, était autrefois une sorte de grenier public.

9. Tch'eng-hoang-miao, pagode des dieux de la ville, a été désaffecté sous le nouveau gouvernement, pour s'appeler désormais « min tchang kiu lo pou », grande salle de réunions publiques.

b) PRÈS DES REMPARTS

1. Yen-tse-leou, en partie détruit par les armées nationalistes, était un joli kiosque, bâti près de la porte occidentale par Tchang-ngan, grand mandarin de Siu-tcheou, vers 800 après J.-C. Après la mort de Tchang-ngan, sa concubine Koan P'an-p'an s'illustra aussi par des poèmes destinés à chanter la fidélité de son souvenir. Contrairement à la coutume qui voulait qu'elle se suicidât en signe de douleur, et malgré les attaques du célèbre poète Pe Kiu-i, qui la ridiculisait dans ses vers, Koan P'an-p'an survécut onze ans à son « époux ». Tous deux, déifiés au cours des âges, sont devenus l'objet d'un culte à Yen-tse-leou.



LA VILLE DE SIU-TCHEOU

2. Hoang-ho-leou, tour ou kiosque du Hoang-ho, fût bâti sous la dynastie des Song (960-1278 après J.-C.), par le sous-préfet Sou Tong-p'ouo, qui y montait pour surveiller la construction d'une digue sur les bords du fleuve Jaune, dont les débordements menaçaient la ville. Cet édifice, au nord-est de la ville, a été plusieurs fois restauré. Le public reconnaissant y a élevé une statue à Sou Tong-p'ouo et une à son père. A l'entrée, quelques jolies stèles.

3. Sou Kou-mou (tombeau de la jeune Sou). Non moins illustre que celui de Sou Tong-p'ouo est le nom de sa fille. Un jour que le Hoang-ho menaçait d'inonder la ville, le dieu du fleuve fit savoir que l'eau baisserait à la condition qu'on lui donnât à épouser la jeune fille Sou. Pour sauver la vie de ses concitoyens, celle-ci se jeta dans le Hoang-ho et l'eau, continue l'histoire, baissa incontinent. Outre une statue de Sou-kou élevée à la pagode de Hoang-ho-leou, le public lui a fait ériger un riche tombeau, qui se trouve à l'école secondaire des filles.

4. K'oai-tsai-t'ing (le délicieux kiosque) fut construit par Siue-neng (sous les T'ang, 620-907), qui lui donna le nom de Yang-tch'oent'ing. C'est Sou Tong-p'ouo qui l'appela le « délicieux kiosque », après l'avoir magnifiquement restauré. K'oai-tsai-t'ing se trouve dans

le grand parc public de la nouvelle porte orientale, à peu de distance de la Mission catholique. On y remarque trois brûle-parfums très anciens et plusieurs jolies stèles.

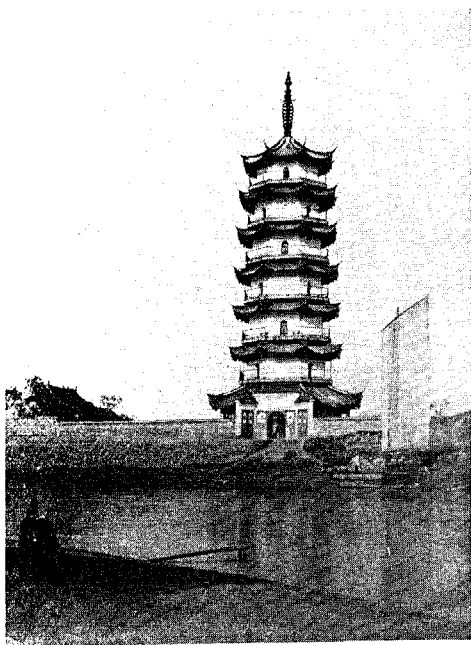
c) AUTOUR DE LA VILLE

1. Heou-pou-chan est une petite colline, à un ly ¹ au sud de la ville. Sur la colline s'élève une sorte de balcon. Hi-ma-t'ai, où Hiang-yu aimait s'asseoir pour assister à des courses de chevaux. Tout auprès, la pagode dédiée à Hiang-yu.

2. Yun-long-chan, à trois lys au sud de la ville, est l'endroit le plus renommé de Siu-tcheou. Trois monuments y attirent surtout les visiteurs. Fang-ho-t'ing, qui signifie: « kiosque où on lâche les grues », fut construit par T'chang Tien-ki. La munificence de Sou Tong-p'ouo y fit creuser un puits célèbre, destiné à abreuver les grues. Quiconque a vu défiler un cortège funèbre a vite remarqué que la grue occupe une grande place dans les croyances superstitieuses ici en honneur. La grue symbolise la longévité, ainsi que la richesse. Fang-ho-t'ing compte au moins cinquante belles stèles, avec inscriptions composées par des littérateurs en renom.

1. Environ onze arpents.

Kiang-kong-chou-yuen, en train de tomber en ruines, était un collège construit par Kiang-tchouo. Il y reste plus de cent jolies stèles.



PAGODE

Ta-fou-se est une pagode bouddhiste, surtout remarquable par un buste de Bouddha, sculpté dans le roc de la colline, et qui mesure environ 32 pieds de hauteur.

3. Tse-fang-chan (colline de Tse-fang) est à trois lys à l'est de la ville. Pour relever la patrie ravagée par Che Hoang-ti (dynastie Tsin, 221-207 avant J.-C.), Tchang Tse-fang réussit à détrôner les Tsin et contribua, par ses conseils, à lui substituer la dynastie des Han (202 avant; 8 après J.-C.). Une fois affermie la nouvelle dynastie (dont le premier empereur Han-kao était originaire de P'ei hien), Tse-fang obtint de se retirer dans la solitude de cette colline, à laquelle on a donné son nom. Il y a quelques années, en minant le flanc de Tse-fang-chan, on trouva une caverne dans laquelle aurait vécu le grand homme. Pendant quelque temps, ce fut comme un lieu de pèlerinage. Mais le Sous-Préfet fit combler la caverne « de peur, disent les Annales, que des gens pervers ne s'y cachent pour piller les voyageurs ». La pagode de Tchang-tse-fang y demeure, ornementée de quelques stèles avec jolies inscriptions.

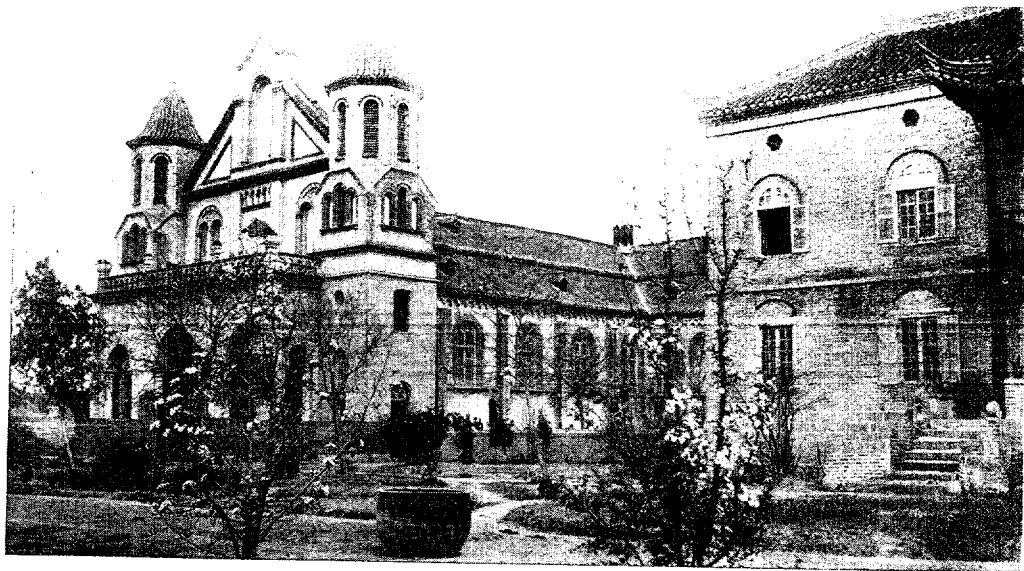
Cette sèche énumération suffit à faire concevoir au lecteur quelle tâche se dressait devant les pionniers du christianisme en Chine, et combien il nous reste à faire pour que la foi triomphe sur tant de paganisme. Il est vrai que nos petits calculs humains ignorent les desseins de Dieu, dont l'heure peut sonner plus tôt que nous n'osons l'espérer.

L'Évangile au Siu-tcheou fou

Le lecteur canadien aimera peut-être, ne fût-elle donnée qu'à grands traits, avoir une description du pays où font leurs débuts les quelques Jésuites de la Province du Bas-Canada, arrivés en Chine depuis 1924. Le Siu-tcheou fou qui forme (avec le Hai-tcheou) une des cinq intendances (tao) de la province du Kiang-sou, comprend huit sous-préfectures (hien), comme qui dirait huit comtés. Son territoire mesure 450 lys¹ de l'est à l'ouest, sur 200 lys du nord au sud, avec une population approximative de cinq millions d'habitants.

Au point de vue religieux, le Siu-tcheou fou fait partie du Vicariat de Nan-king, dont l'Évêque réside à Chang-hai. Au premier juillet 1929, il comptait 52,298 baptisés, 146 chrétientés rattachées à 18 centres, que nous appelons districts. Douze districts forment la section du Siu-tcheou fou occidental, ayant à sa tête un Vicaire forain qui réside à Siu-tcheou; la section du Siu-tcheou fou oriental comprend les six autres districts, dont le Vicaire forain réside à Yao-wan. Un Père à la tête de chacun des dix-huit districts, plus les deux Vicaires fo-

1. Environ 180 milles.



ÉGLISE ET RÉSIDENCE DE SIU-TCHEOU

rains: vingt missionnaires en tout, soit dix prêtres séculiers chinois, quatre Jésuites français, six Jésuites canadiens. A la même date du premier juillet 1929, les chrétiens étaient ainsi répartis, par sous-préfecture:

SIU-TCHEOU FOU OCCIDENTAL

SOUS-PRÉFECTURES	CHRÉTIENS
T'ong-chan hien (4 districts)	6,921
Siao hien (1 district)	4,396
T'ang-chan hien (3 districts)	10,444
Fong hien (3 »)	7,615
P'ei hien (1 district)	3,748

SIU-TCHEOU FOU ORIENTAL

SOUS-PRÉFECTURES	CHRÉTIENS
P'i hien (2 districts)	9,081
Sou-tsien hien (3 »)	6,401
Soci-ning hien (1 district)	3,692

Le voyage de Chang-hai à Siu-tcheou prend environ vingt-quatre heures, par chemin de fer. Siu-tcheou, ville principale de la région, compte une population de cent mille âmes. L'une des plus anciennes villes mentionnées dans les vieilles chroniques de Chine, elle était baignée autrefois par le Hoang-ho, fleuve Jaune. Quand le fleuve changea son cours (en 1851), Siu-tcheou perdit de son antique splendeur et son commerce baissa pendant quelque soixante ans. Les affaires y ont

repris de l'importance, depuis la construction des deux grandes lignes de chemin de fer qui s'y croisent, le Tsin-pou allant nord-sud, et le Long-hai, est-ouest.

Des documents, malheureusement trop rares, nous apprennent que la ville de Siu-tcheou fut évangélisée au xvii^e siècle par les Jésuites. « Un membre de la famille Heou presque octogénaire, après la mort de sa femme, reçut le baptême avec soixante-dix personnes de sa maison. Il mourut là où il vivait, à peine un an après son baptême et passa à la bienheureuse éternité avec l'innocence de vie de l'enfant qui compte à peine une année d'existence. Il inscrivit le bon Dieu héritier de ses biens et lui consacra 700 pièces d'or pour la construction d'une église. Le P. Jean Valat, après la mort du généreux donateur, employa la somme à l'érection d'une église insigne dédiée au Sauveur en la cité de Siu-tcheou grand emporium de la noble province de Nan-king. Dans la suite, plusieurs milliers de chrétiens la fréquentèrent. » (Note du P. Pfister, S. J., citée dans *Relations de Chine*, octobre 1910.) Le P. Valat, S. J., arrivé en Chine en 1651, y mourut en 1697.

Les documents mentionnent encore le passage à Siu-tcheou, en 1693, d'un P. Bouvet, S. J., envoyé par le grand empereur Kang-hi en ambassade à la cour de Rome. Le 20 juillet,

nous arrivâmes, écrit le P. Bouvet « jusqu'à Siu-tcheou, ville de second ordre, située sur la rive méridionale du Hoang-ho, ou fleuve Jaune, ainsi nommé à cause de la couleur des eaux troubles mêlées d'une terre jaunâtre qu'il

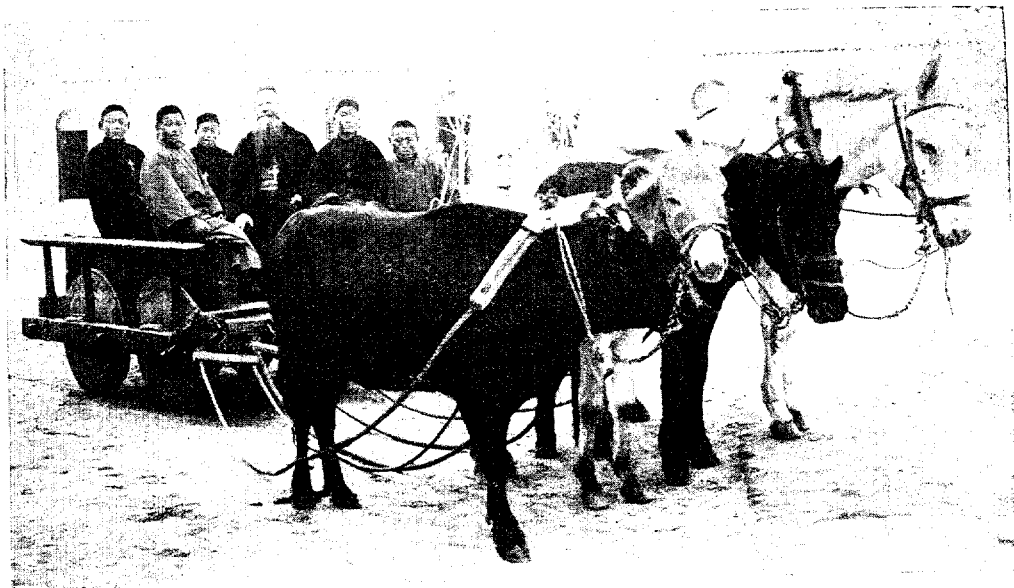


ÉGLISE ET RÉSIDENCE DE YAO-WAN

détache sans cesse de son lit... Au sortir de notre barque, le Tche-Tcheou, ou gouverneur de la ville, nommé K'ong Lao-yé, un des descendants de Confucius, nous reçut avec toutes sortes de politesses... J'allai lui rendre visite et lui recommandai deux églises que nous avions dans cette ville, qui y avaient été autrefois érigées par le P. Couplet ». Ce P. Philippe Couplet, venu en Chine en 1659, mourut en mer en 1693 ; il avait dû missionner à Siu-tcheou une vingtaine d'années après le P. Valat.

Impossible de savoir combien le Siu-tcheou fou, lors de la dispersion des Jésuites, vers 1760, pouvait compter de missionnaires, d'églises et de chrétiens. A leur retour, en 1884, plus la moindre trace des chrétientés d'autrefois. Cinq ou six ans auparavant, un voyage d'exploration avait été fait dans le pays par le P. Jean Bedon, S.J., comme en fait foi la lettre suivante adressée au P. Gain, le 12 mars 1898: « Si je ne me trompe, c'est en 1879, que nous avons fait une excursion à Siu-tcheou fou, entre Pâques et la Pentecôte. La raison de ce voyage était celle-ci: des chrétiens de Lou-i-hien (vieille chrétienté du Ho-nan qui remonte au XVII^e siècle) m'avaient affirmé qu'il y avait un ancien cimetière, où l'on trouvait une borne de pierre (che-pei) avec une croix pour inscription; sur cette indication très vague, je fis le voyage de Siu-tcheou fou... Nous logeâmes dans la deuxième enceinte et pendant deux ou trois jours nous avons arpenté bien du terrain; dans la ville, hors la ville, dans les pagodes, nous avons interrogé combien de personnes, les vieillards, etc.; pas moyen de découvrir le fameux cimetière, ni aucune trace des anciennes chrétientés. » (Archives de Siu-tcheou, lettre 135.)

Quand donc les PP. Olivier Durandière et Léopold Gain, S. J., en 1884, arrivaient au Siu-tcheou fou, pas un seul baptisé ne se trouvait, dans toute la région. Vingt-cinq ans après,



MGR HAOUISÉE EN TOURNÉE PASTORALE

en 1909, le Siu-tcheou fou comptait 25,940 chrétiens. Quand nous fêterons le cinquantième anniversaire du retour des missionnaires (en 1934), nos baptisés se chiffreront aux environs de 60,000. De dix à douze mille catéchumènes attendent actuellement l'heure du baptême.

D'où l'on peut voir que les travaux et le dévouement de nos devanciers ont été couronnés des plus encourageants succès. Aux Canadiens, tout en poursuivant les conquêtes, de consolider les positions actuelles. Le travail est immense. Pour « établir l'Église » selon le désir de Notre Saint-Père le Pape, nous devrions nous mettre aux œuvres d'éducation. Collège, couvent, séminaire, sont encore inexistantes. Ni hospice, ni hôpital catholiques dans toute la région. Or, à l'heure actuelle (printemps 1930), nous sommes six prêtres et trois frères coadjuteurs canadiens. La Mission de Nan-king ne peut plus nous fournir de nouveaux missionnaires français; et des dix prêtres séculiers chinois, un seul est originaire du Siu-tcheou fou, et donc destiné à rester avec nous. Ces quelques chiffres disent assez si nous comptons, et au plus tôt, sur des renforts du Canada.

A titre d'information, nous donnons ci-contre les noms des dix-huit districts ou centres de mission, avec le nombre de chrétiens et le nom des missionnaires respectifs (à la date du premier juillet 1929).

SECTION OCCIDENTALE

NOMS DES DISTRICTS	CHRÉTIENS	MISSIONNAIRES
1. T'ong-chan central (Siu-tcheou).....	1,509	{ E. Lafortune, S. J., Vic. forain J. Courchesne, S. J.
2. » méridional (Yang-tchoang-t'si).....	1,310	L. Ferrand, S. J.
3. » oriental (Ta-hiu-kia).....	1,757	R. Lecointre, S. J.
4. » septentrional (Ou-toan).....	3,123	S. Siu, ptre séc.
5. Siao hien occidental (Ma-tsing).....	3,618	A. Dubé, S. J.
6. T'ang-chan central (T'ang-chan).....	4,005	R. Hamon, S. J.
7. » méridional (Wang-ko).....	2,777	P. de Geloës, S. J.
8. » septentrional (Heou-tchoang).....	3,662	L. Beaulieu, S. J.
9. Fong hien central (Fong hien).....	2,334	J.-E. Siu, ptre séc.
10. » méridional (Tai-t'ao-leou).....	2,650	J. Hiang, ptre séc.
11. » septentrional (San-koan-miao).....	2,631	S. Yao, ptre séc.
12. P'ei hien (P'ei hien).....	3,748	T. Siu, ptre séc.

SECTION ORIENTALE

NOMS DES DISTRICTS	CHRÉTIENS	MISSIONNAIRES
1. Yao-wan.....	2,939	{ L. Tchang, ptre séc., Vic. forain A. Gagnon, S. J.
2. Yen-t'cou.....	2,535	L. Ts'ai, ptre séc.
3. Sou-ts'ien.....	3,656	G. Marin, S. J.
4. Soei-ning.....	3,242	J. Tchen, ptre séc.
5. T'ou-chan.....	2,673	A. Tchang, ptre séc.
6. P'ei hien.....	4,180	M. Ts'ai, ptre séc.

Dimanche bien employé

On ne peut parler d'un dimanche au Siutcheou fou, sans commencer par le samedi. Car, pour nos chrétiens, éloignés de vingt, trente, quarante lys,¹ force est bien de nous arriver dès le samedi soir. On a eu soin de terminer son bréviaire de bonne heure. Entre trois et quatre heures, voici qu'un groupe pénètre dans l'enclos de la Mission. Les gens de Tchang-tsi! Ça va bien! Il y a justement là une école à pousser. On entre. Au signal du catéchiste, tous ensemble disent bonjour au Père. (Avant la République, on lui faisait la prostration.)

« Chen fou hao ? Le Père va bien ?

— Hao. Là-bas, pas de troubles ?

— Non, Père. La région est bien calme.

— Et le blé s'annonce bien ?

— Assez bien.

— Vous venez faire votre dimanche ?

— Comment pourrions-nous ne pas venir le dimanche ? »

Or, le gaillard qui a si bien répondu, n'est pas venu depuis assez longtemps. C'est égal. Il faut se montrer content, car enfin, aujourd'hui il est venu.

1. Trois lys environ font un mille.

Le dialogue ne dure guère. Voici, en effet, un autre groupe qui vient d'entrer, et un troisième ne tardera pas. Il en va ainsi jusque vers six heures, alors que sonne la prière du soir. Une petite ronde, pour voir à ce que tous entrent bien à l'église. Et on va, pauvre novice en mandarin, repasser son sermon du lendemain. A moins de confesser pendant la prière, ce qui n'est pas commode, surtout pour un débutant. La prière finie, confessions jusqu'au souper.

Après souper, tout en arpentant le corridor de la Résidence, on songe aux catéchistes qu'il importe surtout de voir le lendemain, puis au règlement des affaires pendantes, tout en étant bien sûr qu'il y en aura de nouvelles à apprendre. Tout à coup, du coin du catéchuménat, part un braiement formidable. Bon! c'est le portier qui a encore laissé entrer un âne. Ah! ce vieux T'chang, il sait pourtant qu'il est impossible de permettre à l'un ce que vingt autres voudront se permettre. Appelons-le.

« Dis donc! A qui cet âne-là ?

— Père, c'est l'âne de Yang Lao-eul, venu de quarante lys.

— Tu sais bien qu'on ne loge pas les ânes.

— Père, c'est un chrétien.

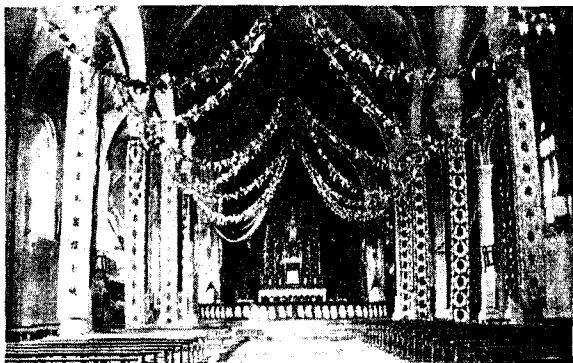
— Il y a de la place au village.

— Père, c'est un fervent chrétien.

— Pas question de ça. Que ce soit la dernière fois. »

Et le portier retourne, pas plus convaincu que le Père qu'il n'entrera plus d'ânes.

Entre temps, les gens se sont peu à peu installés pour la nuit. Il y a bien un abri



L'INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE SIU-TCHIEOU

spécial pour les chrétiens venus du dehors. Mais les « gros dimanches », il y a trop plein. On s'installe alors, qui au dortoir des catéchumènes, qui chez les petits élèves internes, qui à l'écurie, un peu partout où il y a moyen d'entrer. L'important est qu'on ne cause pas de dommage, et puis... qu'il ne disparaisse rien. Car il serait téméraire d'assurer que, dans cette foule de braves gens, aucun ne sera tenté de prendre tel ou tel objet à sa conve-

nance. Heureusement, il y a les catéchistes de chaque groupe, chargés de veiller au bon ordre, et le bon ordre règne d'ordinaire.

Dimanche matin, vite debout. Car nos gens rôdent de bon matin. En été, ce sera parfois avant cinq heures. Le Père sonnera bien la cloche réglementaire; le vrai signal du lever de nos gens, c'est le *t'ien ming*, le lever du jour. Et la toilette? Car toilette il y a, si sommaire soit-elle. Dès que la cloche a sonné, le domestique cuisinier active son feu et fait vite bouillir de l'eau. Au Siu-tcheou fou, comme partout en Chine, on se lave à l'eau chaude. Dix minutes à peine, et l'eau chaude est distribuée aux divers groupes. Dix ou douze se lavent à la fois à une même cuvette, de sorte qu'il suffit de deux ou trois baquets d'eau pour tout son monde. Chez les hommes du moins... Chez les femmes, qui logent dans l'enclos des vierges, il n'est pas sûr que la toilette se fasse en si peu de temps.

Entre sept et huit heures (selon le temps de l'année), entrée à l'église. Après les prières ordinaires, qui durent une bonne demi-heure, il n'est pas rare que les confessions prennent encore une heure et plus. On récite alors un chapelet, puis deux et trois. Les confessions finies, le Père va prêcher. Hum! C'est un sermon, oui, mais genre combien simple! Et pour cause. Il n'y a pas un missionnaire

étranger sur dix, qui pourrait donner un sermon grand genre. Aussi bien, ce n'est pas ce qu'il faut à un auditoire de néophytes. Trop heureux si on fait comprendre les quelques points de doctrine qu'on a déjà bégayés dans ses catéchismes aux enfants et aux catéchumènes. La grâce aidant, ces instructions ne restent pas sans fruits. Enfin, vient la messe. Communion toujours pendant la messe, et prières d'actions de grâces. Il est alors dix heures, parfois onze heures.

Vous croiriez finie la besogne du missionnaire ? Ce n'est encore que le commencement. Au sortir de l'église, nouvelles salutations, par bandes de vingt à trente. Bonne occasion de connaître ses gens et de s'en faire connaître. On annonce de nouveau les jeûnes et abstinences, on fait la comparaison entre les divers groupes, etc.

« Voyez comme de Kiu-tchai on est venu nombreux. »

Et les gens de Tchang-tsi, se le tenant pour dit, promettent que, dimanche prochain, ils dépasseront Kiu-tchai., etc., etc. Tous les groupes une fois passés, on prend vite un petit déjeuner et l'on revient à sa chambre, entreprendre la plus fastidieuse besogne de la journée.

Voici Tchang Tchoan-kien, excellent catéchiste de Kiu-tchai. Il m'apprend que tel chrétien de Wang-leou ne veut pas laisser

baptiser sa dernière petite fille, puis que tel autre a fiancé sa fille à un païen qui ne veut pas venir au catéchuménat. Pendant que le Père inscrit ces renseignements, le Tchang ajoute qu'il faudrait trois mille sapèques¹ pour acheter quelques tuiles qui manquent au toit de son école.

« Voici trois mille sapèques.

— Et, Père, il y a le mur d'enclos.

— Quoi ?

— Les pluies de l'été y ont causé une brèche assez large.

— Combien pour réparer ?

— Quatre ou cinq mille sapèques.

— En voici cinq mille. Pas autre chose ? »

Et son salaire touché, en voilà un qui part sans trop faire perdre de temps.

Entre alors le catéchiste Yuen King-tcheng. Ah ! vieux Yuen, ce que tu as souvent exercé ma courte patience ! Allons ! Aujourd'hui, prenons sur nous. Il est tout de même si bon, ce vieux de la vieille, qui porte encore sa tresse.

« Et comment vont les gens de Pien-i-tsi ?

— A Koei-tchoang, encore une vingtaine de nouveaux catéchumènes.

— Bien. Parlons d'abord de Pien-i-tsi. Il faut dire que Pien-i-tsi est, de toutes mes

1. Environ trente sous en monnaie canadienne.

chrétientés, la moins fervente. Champ stérile, où le vieux Yuen ne peut arriver à grand' chose. C'est pourquoi il parcourt plus volontiers les villages environnants, en quête de nouveaux chrétiens.

— Ah! Père, ces gens de Pien-i-tsi sont on ne peut plus tièdes.

— Vient-on dire la prière du soir avec toi, à la chapelle ?

— Pas suffisamment, Père. (Traduisez: on n'y vient pas; ce que je savais, du reste.)

— Comment, toi, vieux catéchiste, ne vas-tu pas arriver à secouer la torpeur de ces gens et mettre par là un peu de vie chrétienne ?

— Oh! Père, dans quelques mois, tout Koei-tchoang se déclarera catéchumène.

— Oui, oui, oui. Mais Pien-i-tsi et ses chrétiens déjà baptisés, qui ne pratiquent presque pas ?

— Père, je n'ai pas de pen-che (savoir-faire).

— Tâche au moins d'amener les enfants à l'école de prières, qui ouvrira le 15 de la deuxième lune intercalaire.

— Bien, bien, il va en venir des quantités.

— D'où ?

— De Koei-tchoang.

— C'est de Pien-i-tsi que je parle, et des enfants baptisés qui devraient venir apprendre à se confesser. »



P. PROULX, P. LAFORTUNE, F. SOULIGNY
P. LAVOIE

Inutile d'insister davantage aujourd'hui. Dimanche prochain, j'y perdrai encore mon latin; et quand l'école s'ouvrira, mon vieux Yuen se consolera de Pien-i-tsi, en m'amenant de Koei-tchoang plus d'enfants que l'école n'en peut contenir.

Tsin-lai, entrez. Fei Hio-mei entre, suivi d'un pauvre borgne qui vient demander dispense pour épouser une païenne. Un mot de reproche. Puis on s'informe d'où est cette païenne, de quelle famille, quel âge... Devant deux témoins, le catéchiste, au nom du fiancé illettré, signe un engagement à faire venir la fiancée au catéchuménat (quand il le pourra; dans la plupart des cas, ce ne sera qu'après le mariage). Et d'une.

« Et le petit neveu n'est pas encore à l'école de livres ?

— Il n'a pas encore ses habits d'hiver.

— Quand ses habits seront-ils terminés ?

— Dans deux ou trois jours. (Ça peut vouloir dire aussi bien douze ou quinze jours.)

— Et la vieille Tchou qui a reçu l'extrême-onction dernièrement ?

— Décédée hier.

— Veille bien à ce qu'on ne fasse pas de superstitions à ses funérailles.

— Bien, bien. »

Faisons grâce de huit ou dix autres entretiens du même genre. On y est encore engagé

d'ordinaire, quand sonne l'Angélus. A moins qu'on ne soit à son modeste dispensaire distribuant quelques pilules, ou pansant quelque plaie scrofuleuse, ou badigeonnant d'iode une gorge ou un poignet malade.

L'après-midi, chemin de la Croix et bénédiction du très saint Sacrement, courrier à dépouiller. Et il n'est pas rare que, invité par un des catéchistes venus le matin, on aille à vingt ou trente lys pour une extrême-onction. Le soir venu, il arrive que, de toute la journée, littéralement, on n'a pas eu une minute à soi.

« Pas de nuages, pas de pluie »

Ce n'est pas du tout climatologie que j'entends causer aujourd'hui. C'est d'un fait aussi joli que déroutant pour le nouveau venu, à savoir la part que jouent les intermédiaires ou entremetteurs dans toutes les tractations, petites ou grandes, entre gens du pays. Selon les idées courantes ici, comme dans la pratique quotidienne, une transaction se conclut, non pas à deux, mais à trois: les deux principaux, et un troisième placé entre eux, le tchong-jen, c'est-à-dire l'intermédiaire. Celui-ci est plus que de convenance, c'est tout simplement une nécessité. D'où le proverbe chinois: « Pas de nuages dans le ciel, pas de pluie sur la terre; sans un tiers comme entremetteur, nulle affaire ne peut arriver à une conclusion. » Ventes de terrains, achats d'animaux, ventes de grains, règlements de querelles, conclusion de fiançailles, partout l'indispensable entremetteur.

Deux Canadiens se rencontrent au village, un bon matin. L'un songe à acheter le cheval de l'autre. « Combien pour ton cheval? — Ma foi, il vaut bien autour de \$300. — Je songeais à t'en offrir 250. » Deux minutes de conversation, et on en vient, « partageant la différence », à s'entendre pour \$275. On passe

à la banque; l'acheteur tire une traite au susdit montant; en un quart d'heure, le cheval a changé de maître. Ici, rien de si rapide.

Un Wang veut acheter l'âne de son voisin Tchang. Il faut mettre en jeu tout un appareil diplomatique, qui n'aboutira que lentement à savoir d'abord si l'âne est à vendre. Et que de discrétion il y faut! C'est encore un axiome chinois que « plus vous voulez acheter, moins un villageois à envie de vendre ». A supposer que l'âne est à vendre, on n'en vient encore que de loin aux « préliminaires ». Suivent les propositions et contre-propositions, au cours desquelles vendeur et acheteur tour à tour avancent et retraitent, tous deux « manipulés » par l'entremetteur qui a intérêt à ce que l'affaire aboutisse.

Le fait que le Wang et le Tchang sont deux voisins ne rend que plus nécessaire l'action de l'entremetteur. Si vous demandez pourquoi deux amis ne pourraient pas, en fumant leur pipe, arriver à un arrangement sans recourir à un tiers qui devra recevoir son pourcentage, on vous répond: c'est parce que les intérêts des deux parties sont en opposition directe, tandis que ceux de l'intermédiaire sont identiques à ceux des deux parties. Si l'explication masque mal un certain manque de confiance mutuelle chez les deux intéressés, le rôle de l'intermédiaire n'en ap-

paraît que plus nécessaire. Même après conclusion de l'achat, il continuera d'être arbitre entre l'acheteur et le vendeur, advenant une occasion de conflit, par exemple, si l'âne était pris de maladie.

Soit encore deux paysans du même village, qui se connaissent depuis toujours, personnes,



DEUX MISSIONNAIRES HEUREUX
LES PP. MARIN ET AUGUSTE GAGNON

bêtes et biens. A aurait du blé à vendre, mais doit acheter du sorgho; B a justement du sorgho à vendre, et cherche du blé à acheter. Pourquoi A n'aborderait-il pas B, ou inversement, pour proposer un échange? La chose ne saurait même être mise en question: intérêts trop directement opposés. Tous deux attendent l'occasion de quelque grand marché. Le jour venu, chacun ira vendre le grain qu'il a de surplus, pour acheter celui qui lui manque. Peut-être A et B se retrouveront-ils l'un près de l'autre au marché; peut-être même feront-ils entre eux la transaction qu'ils auraient pu faire à domicile. Mais ce ne sera pas sans l'intermédiaire qui, en l'occurrence, sera tout le grand public, qui aura fixé *de facto* le prix du marché.

S'agit-il d'achats de terrains, le missionnaire perdrait son temps et sa peine, s'il voulait conclure directement lui-même le marché qu'il a en vue. Bon gré mal gré, et somme toute pour le mieux, des tchong-jen ou intermédiaires traiteront l'affaire, et le contrat ne vaudra officiellement que s'il porte leurs noms. C'est donc, en même temps qu'une sujétion, une garantie de sécurité. Survienne un conflit avec les voisins à propos de limites de terrains, les tchong-jen seront là, pour rendre témoignage à la vérité.

Si le rôle d'intermédiaire est essentiel quelque part, c'est surtout dans les arrangements de fiançailles. Je ne parle pas du consentement des deux intéressés, qui n'entre



ALLANT AU MARCHÉ

pas en question, tous deux devant obéir passivement et accepter le contrat qu'on leur présentera sous le nom de « billet de fiançailles ». Mais même entre les deux chefs de famille, on ne conçoit pas qu'il puisse être fait des avances directes. Il faut voir l'étonnement et même la forte envie de rire de nos catéchistes, quand ils entendent dire comment, en pays étranger, on règle des fiançailles. Le célèbre *Livre des Odes* nous dit à deux reprises que, « autant une hache est nécessaire pour fendre du bois, autant un intermédiaire

est nécessaire pour trouver une femme ». Par où nous apprenons combien est ancienne la coutume des « arrangements » de fiançailles par un tiers, qui s'est conservée ici jusqu'à nos jours.

Il n'est pas rare, au moins chez nos chrétiens, que ce tiers soit un ami ou un parent de l'une des deux familles. Si cet intermédiaire ne dédaigne pas les petits honoraires à toucher, il ne faut pas croire que ce soit son unique souci. Je connais des « marieurs » et des « marieuses » qui ont vraiment le souci de bien remplir leur rôle. Et le talent aussi. Certains catéchistes rendent en cela de grands services, tant au point de vue religieux qu'au point de vue du bon accord entre les époux et leurs familles respectives.



UN PETIT VILLAGE

Quand on parle du tempérament paisible du paysan du Siu-tcheou fou il faut s'entendre. Il a certainement horreur de la guerre sous toutes ses formes; armées régulières ou bandes de brigands, il ne désire pas voir les unes plus que les autres troubler l'économie de sa modeste existence. De là ne suit nullement que la vie des villageois, même aux époques les plus paisibles, soit à l'abri des chicanes. Solidarité jusque dans les plus menus détails de leur vie sociale, contact inévitable, et de tous les instants, avec tous les voisins, extrême pauvreté d'un grand nombre, suffiraient à faire soupçonner que les querelles doivent être fréquentes. De fait, elles le sont. Alors ?

S'il y a parfois du « grabuge », et même certains procès ruineux, la plupart des chicanes s'apaisent, mais non sans l'intervention d'un tiers. S'agit-il d'une simple affaire de famille, le pacificateur sera souvent choisi « intra muros ». S'agit-il d'affaire entre deux camps du même village, ou entre deux villages voisins, le rôle grandit jusqu'à celui d'un vrai juge de paix. Le « pacificateur », de préférence plutôt âgé, devra surtout être un hoei chouo hoa ti, un homme qui sait parler; il peut être pauvre, nullement lettré, mais doit « savoir parler ». Siégeant pour ainsi dire en permanence, sa mémoire lui fournira toutes

sortes de bonnes raisons, de proverbes, de dictons des ancêtres, qui feront tant et si bien que les incidents se termineront par une solution aussi peu coûteuse que pacifique. Heureusement il se trouve partout de ces gens qui arrivent à peu près toujours à réconcilier familles et villages.

Ces quelques traits des mœurs du Siutcheou fou suffisent à montrer que, si le missionnaire est parfois ennuyé de ne pouvoir tout régler par lui-même, et à sa manière, il peut y avoir bien des cas où des « histoires » fort compliquées se dénoueront comme par enchantement sous la baguette magique d'un catéchiste ou d'une vierge qui « sait parler ».

« Sur les bords d'un fleuve humide »

Alors, il faut distinguer entre les fleuves humides... et les autres ?

— Vous n'y êtes qu'à demi. Plus exactement: il y a les fleuves humides, et l'autre. Cet autre, c'est le lao Hoang-ho, ancien fleuve Jaune. C'est en août 1926, que je fis connaissance avec le Hoang-ho. Avant de vous dire en quelles circonstances, il peut être à propos d'esquisser son histoire, qui est si intimement liée à celle de notre Mission. Avouons tout de suite qu'il n'est pas évident que ses bienfaits compensent ses méfaits.

Comme le Yang-tse kiang, fleuve Bleu, c'est sur les hauts plateaux du Thibet que le fleuve Jaune prend sa source, à près de 15,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Dans son cours supérieur, il traverse l'immense province de Kan-sou dont il fertilise de grandes plaines, grâce à des canaux d'irrigation. Son cours moyen, à travers les monts en bordure du Chen-si et du Chan-si est des plus tourmentés. Notez, par exemple, le coude qu'il forme, à peu près à angle droit, aux environs de la passe de Tong-Koan, à l'ouest du Ho-nan. Son cours inférieur prend alors la direction ouest-est jusque près de Kai-fong. Enfin pre-

nant la direction nord-est, il se jette aujourd'hui dans le golfe du Tche-ly (ou Ho-pé).

Dans son cours inférieur, le fleuve Jaune court généralement en plaine. C'est ici qu'il est à redouter, ici que ses méfaits l'ont fait



L'ANCIEN FLEUVE JAUNE

surnommer « le crève-cœur de la Chine », « le Fléau », le « Fleuve incorrigible ». Autant de surnoms qu'il n'a que trop mérités. Les boues et sables qu'il charrie ne cessant d'élever le fond de son lit, il s'en est trouvé exhaussé de plusieurs pieds au-dessus des pays qu'il traversait. De là l'origine des digues qui l'enserrent, pour arrêter ses débordements. Échelonnées les unes derrière les autres, à huit ou dix lys d'intervalle, ces digues remontent à

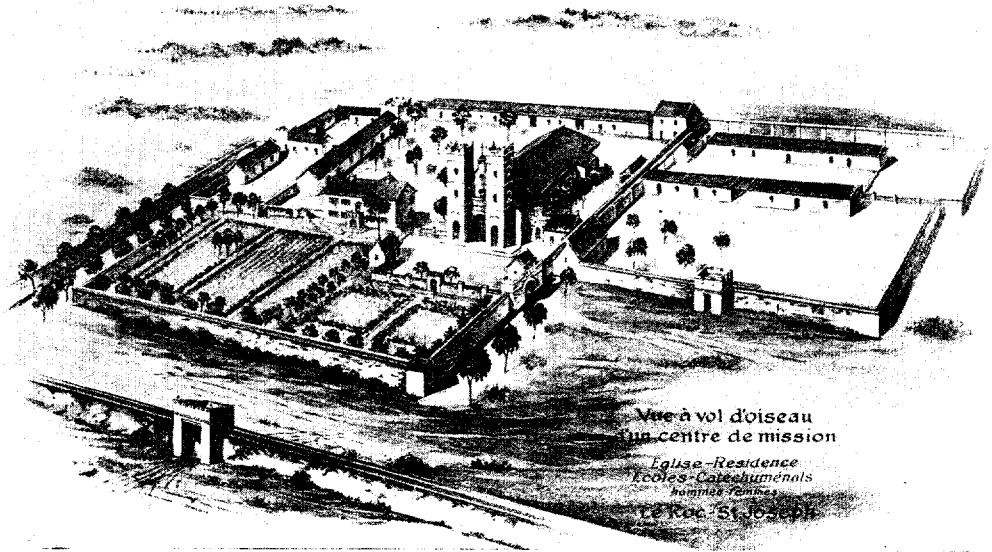
une époque difficile à déterminer. Que l'une vienne à se rompre, la suivante arrête l'inondation. Pour immenses qu'ils soient, les travaux d'endiguement ne devaient pas suffire à tenir en respect « l'incorrigible fleuve ». Nombre de fois, dans le cours des siècles, son cours s'est déplacé, causant chaque fois d'énormes ravages, surtout dans les plaines du Chan-tong. En 1887, il causait la mort d'un million d'habitants. En 1898, deux à trois mille villages du centre du Chan-tong étaient inondés. En 1921, nouveaux méfaits.

Pour le moment, parlons du déplacement qui nous intéresse de plus près, et qui est aussi le plus important au cours des derniers siècles. Il est de 1851. A cette date, le fleuve Jaune, parvenu au nord-est de Kai-fong (Honan-Est) continuait sa marche en inclinant un peu au sud, puis, en direction est-sud-est, allait se jeter dans la mer Jaune, à quelque cinquante milles au sud-est de Hai-tcheou. Or, un jour de 1851, une série de digues s'étant rompues dans la région de Kai-fong, les eaux prirent la direction nord-est, et après deux ans d'hésitation se fixaient définitivement dans le lit de la Tsi, rivière jusqu'alors insignifiante. On devine les dégâts causés tout le long du nouveau cours. Aussi l'ahurissement des gens du Siu-tcheou fou, dont le vieux fleuve, en quelques semaines, cessait de baigner les

plaines. Ce n'est pas le lieu d'étudier les transformations qui s'ensuivirent dans la vie économique de notre région.

Au point de vue missionnaire, les communications deviendraient plus faciles; le jour où commencerait l'évangélisation de la région (1884). Avez-vous sous les yeux la carte du Siu-tcheou fou? Elle indique très nettement l'ancien lit du Hoang-ho, qui baigna les villes de Siu-tcheou, de Sou-ts'ien, etc. Le vieux fleuve coulât-il encore ici, que les relations entre le nord et le sud du Siu-tcheou fou en seraient compliquées. Tant que le vieux malin ne viendra pas jouer ses vilains tours d'autrefois, nous pourrons en toute sécurité voyager dans son lit desséché.

Non sans une restriction toutefois. Si toutes les terres comprises entre les anciennes digues sont désormais à l'abri des avalanches, il n'en va pas toujours ainsi du lit même de l'ancien fleuve. Tous les trois ou quatre ans, on a une année dite d'inondation. Les pluies torrentielles de juillet-août couvrant en grande partie les plaines du Siu-tcheou fou cherchent où se déverser; par les ouvertures pratiquées depuis longtemps aux diverses digues, les grandes eaux finissent par couler vers le vieux lit du fleuve. Et c'est ainsi, que tous les trois ou quatre ans, renaît le vieux Hoang-ho; bien modeste souvenir de celui d'autrefois, mais



LE ROC SAINT-JOSEPH (HEOU-KIA-TCHOANG)

capable encore de réserver des surprises médiocrement agréables.

Je devais l'apprendre à mes dépens, quand, le 5 août 1926, nouveau venu dans la région, je me rendais à Heou-tchoang, à trente-cinq lys au nord de T'ang-chan ville. Départ de la ville en compagnie du F. Souigny. Un catéchiste nous accompagne et deux domestiques portent les effets. De voyager dans le char à mules, il ne saurait être question d'ici un mois. « C'est année d'inondation, me dit mon compagnon, ne soyez surpris de rien. » On selle donc les bêtes, et en route vers le Roc¹, notre résidence. Les rues creuses de la ville sont noyées d'eau boueuse. Dans la campagne, peu de boue, mais de l'eau, de l'eau, presque tout le long, des flaques d'eau. Nous passons la première digue, puis la seconde plus haute que la précédente, et vers dix heures, nous arrivons à Siao-li-tchoang, à deux ou trois cents pas du fameux Hoang-ho. A notre approche, attroupement des villageois. Piteux novice en langue mandarine, je laisse le Frère engager le dialogue:

« Vous allez au Roc ?

— Oui.

— Impossible de passer.

— Comment ça ? Il n'y a tout de même pas tellement d'eau ?

1. Le Roc Saint-Joseph, nom français de Heou-kia-tchoang.

— Venez voir. Par-dessus vos mules.

— Les mules s'en tireront bien.

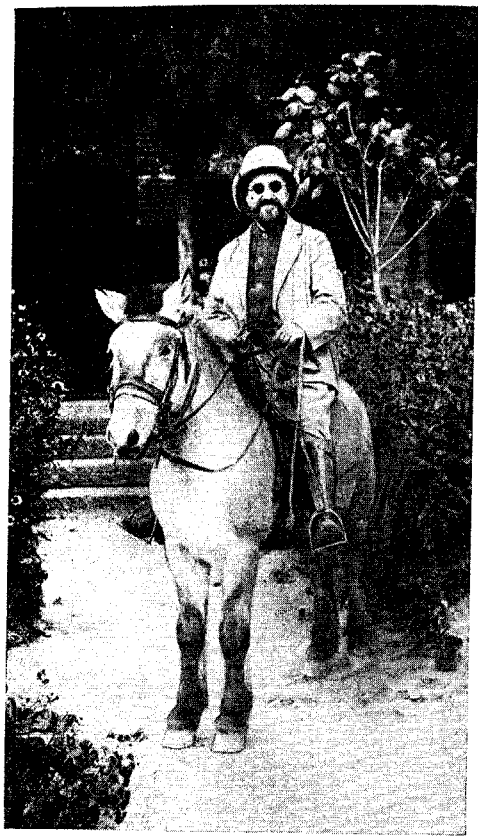
— Ne vous y risquez pas. C'est dangereux. »

Tout en parlementant, suivis d'une troupe d'enfants qui nous demandent des médailles, nous allons voir de nos yeux ce qui en est. Dame ! la rapidité du courant n'a rien de rassurant, bien qu'il ne doive guère y avoir plus de cinq pieds d'eau.

« Dire, soupire mon compagnon, que, il y a un mois, je passais ici même dans le fleuve absolument à sec.

— C'était l'autre ! Que voulez-vous ? Aujourd'hui c'est le fleuve humide. »

Une seule chose à faire. Que notre catéchiste traite avec les villageois des conditions auxquelles ils nous traverseraient, hommes et bagages. Point de barques dans le voisinage, pareille crue des eaux ne survenant que tous les trois ou quatre ans, et pour un mois ou deux. Voilà donc le catéchiste Wang qui engage les pourparlers. Il faut que sept ou huit hommes, en costume sommaire, nous portent l'un après l'autre, hissés sur une sorte de civière, tandis que les domestiques traverseront les mules. Pas plus de vingt à trente pieds à faire dans l'eau profonde. Ceci passé, on continuera dans l'eau, mais qui n'ira pas au poitrail des bêtes. Le tout sera fait en un



LE P. LAVOIE EN TENUE DE VOYAGE

quart d'heure, me disais-je en cherchant de l'ombre. Ce que j'étais novice! Onze heures arrivent, midi, une heure, avant qu'un arrangement ne soit conclu, et encore combien précaire!

Pendant tout ce temps, mon compagnon et moi cherchons où nous reposer, sans perdre de vue les opérations parlementaires. Or, sur la côte, point d'ombre contre le soleil de plomb; pas question de s'asseoir, tout le sol est boueux. On attend donc, et on apprend à ne pas être pressé. Vers une heure, une équipe de grands gaillards s'organise et transporte nos effets. Retour au rivage sans encombres. Nous nous prenions à espérer, quand la discussion reprend, mais plus acharnée que jamais. Séparés que nous sommes de nos bagages, les roublards de villageois vont tirer tout l'avantage de leur position. Le catéchiste a beau leur rappeler le prix convenu, protester de toutes ses forces, le prix doit monter, ou l'on nous laisse en plan. Il n'y a qu'à céder. Enfin, vers les deux heures, nous sortons de la malheureuse passe de Siao-li-tchoang. Brûlés par le soleil et les pieds tout détrempés, nous trouvons quand même bien courte la petite heure de marche qui nous reste. Et vers trois heures, nous tombons chez le curé du Roc, qui ne nous attendait plus que le lendemain. *Transivimus per ignem et aquam, et eduxisti nos in refrigerium,*

lisions-nous à l'Office du jour suivant. Nous avons passé par le feu et par l'eau, et vous nous avez conduits au lieu du rafraîchissement. Jamais je ne goûtai mieux ce verset du Psaume 65, que le 5 août 1926, à l'arrivée au Roc. La plus fraternelle hospitalité eut tôt fait oublier le côté moins agréable de la leçon de choses apprise sur les bords du Hoang-ho humide.

Poussons à Tong-li-tchoang

En route pour Hoan-k'eu, chrétienté la plus éloignée de mon district de San-koan-miao.

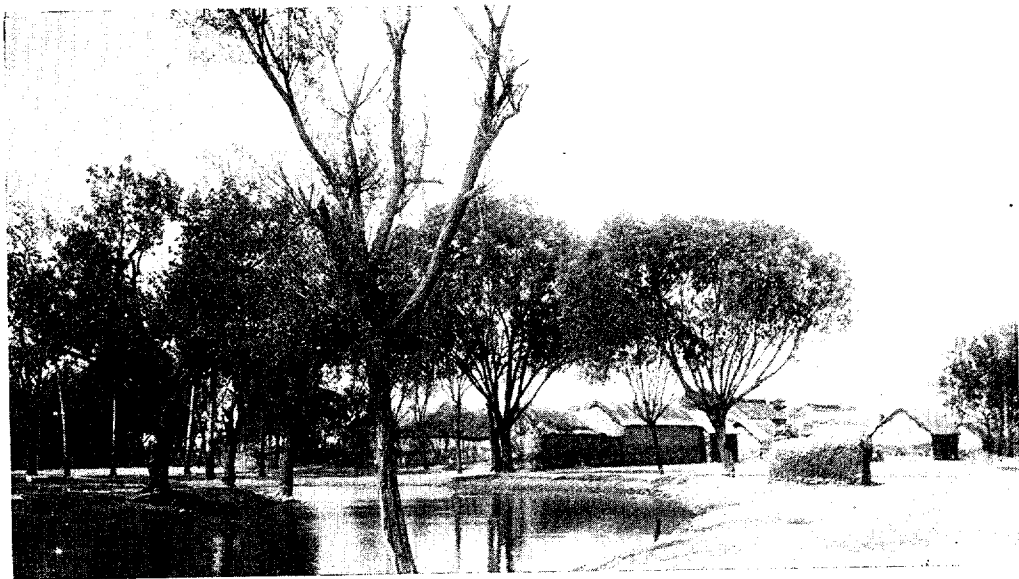
Vous plaît-il qu'on vous explique un peu ce que nous appelons une chrétienté ? Quand nous disons que nous tâchons de grouper nos chrétiens, entendons-nous : il ne s'agit pas de les transplanter, du jour où ils ont reçu le baptême. De par tradition millénaire, le paysan du Siu-tcheou fou est bien trop attaché à son petit coin de terre, à son village. Nous voulons plutôt dire que nous baptisons de préférence des gens venus de villages où il y a déjà des chrétiens, de manière qu'ils se trouvent groupés. Mais « l'esprit souffle où il veut ». En fait, il nous vient d'un peu partout des « baptisables », que nous ne saurions refuser. A l'heure actuelle, chaque missionnaire du Siu-tcheou fou compte des chrétiens dans cent cinquante ou deux cents villages (sur cinq cents ou six cents que peut contenir son territoire). En un sens, c'est tant mieux : l'Église est connue dans tous les coins du pays ; les ministères, d'autre part, en sont singulièrement compliqués. Quel remède aux inconvénients de cet éparpillement ?

Dans les bourgs qui comptent le plus de chrétiens, on acquiert un terrain où l'on bâtit une petite chapelle et une école. Chaque missionnaire a huit, dix, douze de ces chapelles auxiliaires, généralement à dix ou douze lys les unes des autres, et où l'on vient dire la messe trois, quatre ou cinq fois l'an. Les jours de grandes fêtes, et aux époques où ils sont moins occupés dans leurs champs, les chrétiens sont invités à aller tous à l'église principale du district, où réside habituellement le missionnaire. Nous appelons celle-ci : église centrale de la Mission, et donnons aux autres le nom de chrétientés, c'est-à-dire la chrétienté de Kiu-tchai, à douze lys, la chrétienté de Hoan-k'eu, à trente-cinq lys de San-koan-miao. Enfin, si les chrétiens ne peuvent venir facilement à la chapelle de leur chrétienté, il arrivera que le Père ira, une fois ou deux par année, dire la messe dans leur propre village, bien qu'il n'y possède pas d'établissement à lui.

Le 17 avril 1928, je partais donc pour Hoan-k'eu. Le voyage devant durer trois jours, mes gens ont mis le plus grand soin à tout préparer dès la veille. Li Pao-tsouo, mon nouveau cuisinier-cocher, court de la cuisine à l'écurie, de ses attelages à ses marmites.

« Le collier brisé l'autre jour ?

— Réparé, Père.



VILLAGE CHINOIS

— Et le grain pour nourrir là-bas les mules ?

— Dix-huit livres. On achètera sur place le kan-tsao (paille).

— Le Père aussi devra bien manger quelque chose...

— Le pain du Père va être cuit à l'instant. Viande et œufs s'achètent mieux à Hoan-k'eu.

— Bien. Appelle Sieou-kien. »

Wang Sieou-kien arrive. C'est mon jeune sacristain, qui me suit dans toutes les chrétientés, où il sera un peu factotum.

« Ta caisse de messe ?

— Prête, mon Père.

— Bien sûr ? Il n'y a pas assez d'hosties ?

— Trois cents, Père. A Hoan-k'eu, il n'y a jamais foule.

— Ta bouteille au vin de messe est trop petite pour trois jours.

— J'en ai mis une plus grande.

— Et les registres des sacrements à apporter ?

— Les voici. »

Encore quelques questions. Histoire surtout de le plaisanter, car jamais de toute l'année, Sieou-kien n'a fait le moindre oubli.

Le 17 au matin, tout était prêt avant huit heures. On file à Hoan-k'eu. C'est l'affaire de trois heures. Habitué aux heurts du char à mules, j'y puis dire mon bréviaire. Puis,

tout en tirant quelques bonnes bouffées, l'on se familiarise avec la campagne du Siu-tcheou fou, splendide à la mi-avril. Le blé commence d'allonger, tous les arbres se couvrent de feuilles; poiriers, pêcheurs, pruniers, sont en fleurs. Que n'est-on poète pour vous décrire ça! Jouissons-en toujours.

Voici le gros bourg de K'ong-kiao, à vingt lys de San-koan-miao. Comme un curé canadien fera bien ici plus tard! Quelques chrétiens viennent saluer au passage. Dans vingt ans, qui viendra bâtir ici? Il ne lui en coûtera pas cher d'orner la tour de son église: à l'entrée du bourg gît, près de la route, une superbe cloche, seuls restes d'une antique pagode. Pour quelques piastres, la cloche pourra chanter longtemps encore, à la gloire du vrai Dieu.

Dix heures et demie. Voici de longues murailles qui apparaissent, à deux ou trois lys.

« Nous y sommes, Père.

— Crois-tu? Ça ne doit pas encore être Hoan-k'eu.

— Mais si, reprend Sieou-kien. Voyez le petit point de la porte de l'ouest. »

En effet, nous sommes rendus. Entrée par la porte du sud, salut des sentinelles, qui laissent passer, dès qu'on a reconnu le char du T'ien-tchou-t'ang. A dix heures quarante-cinq, nous entrons dans l'enclos de la chrétienté. Les douze élèves de l'endroit, pro-

fesseur en tête, sont rangés sur deux lignes et saluent au passage. Sitôt descendu du



AU ROC, ANCIENNE CLOCHE DE PAGODE

char, on m'apporte de l'eau chaude. Puis le thé. Pendant que Pao-tsouo s'occupe des

mules, Sicou-kien met en place tous les objets du Père.

Pendant que je fais passer aux élèves un examen sommaire, le Hoei-tchang ¹ m'apporte la carte du premier notable (comme qui dirait : M. le Maire), qui demande à me saluer.

« C'est encore le notable Untel ? »

— Oui, Père. »

Soyons sur nos gardes. Ce bonhomme a causé des ennuis à un de mes prédécesseurs. Mais enfin, c'est gentil à lui de s'inviter.

« Bien, introduisez Monsieur. »

Le notable s'amène, suivi d'un autre gros Monsieur. Tous deux fort bien mis. Salutations ordinaires. « Votre noble nom ? » etc. On me félicite d'entretenir ici une école où règnent l'ordre et la discipline. Puis de fil en aiguille, le notable en vient à une proposition.

« Par ces temps troublés, notre petite garnison risque d'être débordée.

— Vos braves soldats me semblent bien de taille à assurer la paix.

— Il faudrait augmenter le nombre de nos fusils.

— Le nouveau gouvernement parle d'en diminuer partout le nombre.

— Si le Père voulait en payer la moitié, nous acquerriions dix fusils.

1. Chef de chrétienté.

— Dépense inutile. Votre garde est si bien montée.

— Si les brigands prenaient Hoan-k'eu, dommage que votre bel établissement fût sac-cagé.

— Oh ! je suis sûr que vous feriez tout votre possible pour sauver mon école.

— Soyez certain, Père, que nous ferons toujours notre mieux pour protéger votre école. »

Nous nous sommes compris. Médiocrement content de moi, le notable ne peut tout de même pas s'offenser de ce que le Père reste dans son rôle, qui n'est pas de faire la police dans le pays.

Autres temps, autres mœurs. Après avoir pris le thé, on se quitte, en saluant très courtoisement.

A trois heures, j'avise sacristain et cocher :
« Combien d'ici Tong-li-tchoang ? »

— Quinze lys environ.

— Pas loin. Ils n'ont pas eu de messe chez eux cette année. Poussons à Tong-li-tchoang.

— Et les chrétiens d'ici ?

— A notre retour, demain, ils seront plus nombreux. Après votre repas on y va. »

Vers les six heures, nous arrivions à Tong-li-tchoang, petit village assez pauvre, à l'extrémité de mon district, près de la frontière du Chan-tong. Presque personne ne se montre.

Qu'y a-t-il ? Les gens m'attendent pourtant, quoique sans savoir le jour exact. Le Hoei-tchang vient lentement saluer. Il a l'air inquiet, comme qui redoute un insuccès.

« Le pays est troublé, Père.

— Il n'y paraît pas.

— C'est la nuit, Père, qu'il y a du tapage.

— Pou yao kin, peu importe. Je dors on ne peut mieux.

— Presque personne dans le village.

— Où sont les chrétiens ?

— Sur le soir, ils vont demeurer dans la tchai (bourg ou village fortifié).

— Et en reviennent le matin ?

— Oui, Père.

— Quelle tchai ?

— Là, à l'ouest, à un ly.

— Bien. Qu'ils couchent là. Il leur sera facile de venir à la messe demain.

— Où, la messe ?

— Ici.

— Mais le Père ne peut tout de même pas coucher ici, dans un village aucunement fortifié.

— Pourquoi pas ? Allons ! trouve-moi où loger. Puisque tes gens couchent là-bas, il y a de la place ici. »

Pao-tsouo et Sieou-kien inclineraient à retourner à Hoan-k'eu, sans insister du reste. Je me montre décidé à rester ici, en leur pro-

mettant la nuit la plus paisible qui soit. Non sans prier nos bons anges de justifier ma belle assurance. Nous nous installons dans l'enclos d'une première famille. Pendant mon souper, on vient me dire que le chef du village (un vieux païen) met à notre disposition tout son enclos, avec grande pièce pour le Père, abri pour les mules, etc. Ce qu'il y a de mieux dans la place. Païens, chrétiens, tous indifféremment nous aident à transporter nos effets. Il peut être huit heures. Le vieux chef, revenu lui-même de la tchai, entre me saluer. Suit une heure de causerie, dont le vieux fait une bonne partie des frais. Mes gens racontent les exploits de tel ou tel vieux missionnaire du temps des Grands Couteaux. Entre deux récits, le vieux me félicite sur ma longue barbe, me demande combien mes frères cultivent de terre, s'il y a des bandes de brigands au Canada, etc. Après la prière du soir, vers neuf heures, les villageois partent coucher à la tchai. Jamais je ne dormis plus heureux que sur la couchette du vieux chef de Tongli-tchoang, pendant que Pao-tsouo et Sieoukien, en cas d'alerte, barricadaient la porte d'entrée avec le char à mules, dans lequel ils couchaient tous deux.

Le 18 au matin, superbe lever de soleil. Par la porte qui ouvre sur l'aire du village, je ne tarde pas à voir les gens revenir de la



SCÈNE DE VILLAGE EN TEMPS DE PAIX

tchai avec ânes, poules, bœufs, farine, herse et charrues, tout ce qui marche ou se peut transporter. Avant sept heures les confessions commencent. Plus d'un enfant de païens vient voir ce qui se passe. A son tour, le vieux chef vient avancer la tête dans la porte. Je sors le saluer. Il est toujours aussi aimable et prévenant. Voyant quelques chrétiennes agenouillées sur la terre nue, il fait étendre dans la pièce tout ce qu'il a de nattes. Un détail — qui n'en est pas un pour lui — le rend pourtant vraiment soucieux. Il a vu mon sacristain en train d'improviser la table d'autel au fond de l'appartement.

« Pourquoi, demande-t-il, mettez-vous à l'ouest la table de cérémonie ?

— Ma foi, si vous y voyez des objections...

— Est-ce que ça ne doit pas plutôt être à l'est ?

— Je ne vois vraiment pas de différence. Vous-même ?

— C'était à l'est, la fois que le P. Lieou est venu ici, la xv^e année de la République (1926).

— Ça ne fait pas grand'chose. Vous avez connu le P. Lieou ?

— Oui, le bon P. Lieou. Quel âge avait-il ?

— Soixante ans au moins, mais pas autant que Monsieur.

— Sa barbe était moins longue que la vôtre... »

Et le vieux se retire, nous laissant poursuivre l'installation.

Rien de compliqué. Le confessionnal ? On l'a apporté sur le char. Sur les pattes de ma couchette renversée sur le côté, Sieou-kien étend un des battants de la porte du logis ; et voilà la table d'autel, dont les aspérités disparaîtront sous les trois nappes bien propres. Les nattes du vieux ne suffisent plus, des chrétiens en apportent de nouvelles. Tout est prêt pour la messe qui commence vers les huit heures.

Abrégeons. La messe dite, je compte cinquante-quatre billets de confession : tous, moins une femme, sont venus remplir leur devoir pascal. Trois jeunes enfants reçoivent le baptême. Un mariage est rafistolé. Et quelques bonnes recrues s'inscrivent pour le catéchuménat.

Après remerciements chaleureux au bon vieux chef du village, nous repartons pour Hoan-k'eu. Sieou-kien et Pao-tsouo peuvent lire sur la figure de leur missionnaire qu'il a goûté l'hospitalité de ces braves gens du Siutcheou fou.

Fiançailles et mariages

Un des gros soucis du missionnaire en pays de néophytes, c'est la substitution des usages chrétiens aux coutumes païennes dans les rites des fiançailles et des mariages. Au Siu-tcheou fou, comme partout en Chine, ce que le diable nous y donne de fil à retordre ! Les vétérans de la Mission nous disent tout de même qu'il y a progrès sur les premières années d'évangélisation. Et il est à croire que le nouveau Code de lois, promulgué par le gouvernement national le premier jour de la XIX^e année de la République (1^{er} janvier 1930) apportera quelques améliorations aux usages relatifs aux fiançailles et au mariage. Où les choses en sont-elles actuellement ?

Il s'agit de fiancer deux enfants, le plus souvent en bas âge. Les deux plus intéressés dans l'affaire n'ont rien à y voir. C'est par entremetteurs et entremetteuses que les deux familles, après de longues tractations, en viennent à une entente. On écrit alors les « billets de fiançailles », dont l'un est remis au futur, l'autre à la future, toujours par intermédiaires. Que les fiancés aient dix ou douze ans, parfois moins, on voit s'ils peuvent bien tergiverser ; ils obéissent simplement aux « lao ti » aux

vieux. Le renvoi des billets est chose assez rare; cela risquerait d'amener un procès.

Un contrat bilatéral a été signé, il en faut remplir les clauses. La famille qui voudrait rompre, devra obtenir le consentement de l'autre, non sans déboursier quelque chose; et comme preuve que l'arrangement est bien houo-mou, paisible, il faut payer un bon repas, auxquels assistent les représentants de la famille censément lésée. Demandez à un catéchiste si les familles Wang et Siu, par exemple, ont rompu des fiançailles, il se dira sûr qu'elles ont été rompues ou qu'elles ne l'ont pas été, selon que le repas de houo-mou a eu lieu ou non. Que les deux familles à la fois le désirent, il va de soi que les contrats de fiançailles peuvent être résiliés.

Voilà, dans les grandes lignes, pour les cas ordinaires.

Veut-on un cas de fiançailles et de mariage étrange? Et combien païen! Une jeune fille a été fiancée; le jeune homme meurt avant le mariage. Si la famille de la fille y consent (la fille elle-même doit obéissance passive), on conduit la fiancée dans la famille du mari. On y fait toutes les cérémonies d'un mariage en règle, le « kouo men, passage de la porte », et la fille fait désormais partie de la famille de son fiancé défunt. A sa mort, elle sera enterrée dans la même fosse que lui. Jadis,



CATÉCHISTES CHINOIS
AU FOND, LES PP. HAMON ET LAFORTUNE

il arrivait que de pareils exemples de fidélité conjugale, cités à l'empereur, attiraient, pendant la vie ou après la mort, de royales récompenses.

Dans un livre du P. Couvreur, S. J., intitulé: *Choix de documents*, on lit une requête ainsi adressée à la Cour, demandant des honneurs posthumes pour deux veuves. L'une d'elle, âgée de dix-neuf ans, « ayant appris la mort de son fiancé, passa dans sa maison (du défunt), s'acquitta de toutes les cérémonies du deuil, et soigna avec affection sa belle-mère. Le temps du deuil écoulé, sa propre famille voulut la fiancer de nouveau à un homme riche. Elle jura qu'elle n'y consentirait jamais ». L'autre cas, à peu près semblable. Réponse favorable à la requête: « Nous permettons qu'on perpétue par des distinctions honorifiques le souvenir de ces deux veuves. Que le tribunal des Rites en soit informé. Respect à cet ordre. » Ces distinctions honorifiques consistent ordinairement dans des arcs de triomphe, ou en des inscriptions sur pierre, comme il n'est pas rare d'en voir dans nos campagnes ou dans les villes.

Vous avez assisté à un mariage entre mort et vivante. Il y a plus fort. On fera parfois le mariage de deux morts. Soit une famille qui n'a qu'un fils non encore marié, ni peut-être fiancé. Il est tout l'espoir de ses parents

qui voient la suite de petits-fils et arrière-petits-fils leur brûlant de l'encens et faisant des oblations sur leurs tombes. Joie et sé-



LE PALANQUIN DE LA MARIÉE

curité pour leurs cœurs. Mais voilà que l'enfant meurt. Situation angoissante pour la famille. Un usage ancien, inviolable, exclut du cimetière de la famille tout membre qui n'a pas fait souche. Le cher fils unique ne peut donc avoir sa place en avant de la tombe paternelle, et la suite des générations se trouve irrémédiablement interrompue. Vite on se met en quête. N'y a-t-il pas dans les environs

une jeune fille morte, elle aussi, avant le mariage, dont les os puissent être unis dans une même tombe aux os du fils tant regretté ? On finit par trouver. On convient du prix à donner au père de la défunte et, non sans pompe, on fait tout ensemble les cérémonies du mariage et de l'enterrement ¹.

Ces cas, heureusement rares, donnent une idée du travail à faire pour « dépaganiser » fiançailles et mariages. De tout le cérémonial compliqué, rigoureusement prescrit par l'usage, il faut avant tout exclure ce qui est superstitieux. Ce travail essentiel accompli, qu'il reste de complications, surtout pour le néo-missionnaire ! Il y perdrait parfois son latin, s'il n'avait, pour le renseigner, vierges et catéchistes.

Les questions de droit ? Elles sont admirablement traitées dans d'admirables livres. Mais les questions de fait ? Étant bien de leur sexe, les vierges savent heureusement parler et faire parler. Peu de secrets qui leur échappent. Telle chrétienne, à l'insu du Père, va être fiancée à un païen ; tel chrétien cherche à épouser une païenne de tel village. Que de cas de ce genre, et dont chacun est compliqué de circonstances spéciales, que l'on apprend le plus souvent et le plus sûrement par les vierges.

1. Cf. « A la dernière demeure. »

Au Père d'agir ensuite, selon les cas, pour arriver à tout régulariser. Il serait long et fastidieux de vous raconter combien il faudra parfois de précautions et de temps pour assurer la validité d'un seul mariage.

Et la solennité? Comme partout au monde, jour de mariage est jour de réjouissance. Mais ici encore, n'allez pas vous figurer que les choses se passent comme à Montréal. Passons vite sur le cas — bien qu'assez fréquent — d'un chrétien épousant une païenne, en vertu d'une dispense. Pas question de solennité à l'église. Bien heureux quand on peut soi-même, devant témoins, obtenir l'expression du mutuel consentement. Il faudra parfois aussi dispense de la *forma substantialis*, et laisser les époux, au jour du mariage civil, accomplir rigoureusement les rites impliquant l'expression du consentement, devant des témoins qui seront la foule.

Venons-en au mariage des chrétiens Paul et Lucie. La messe de mariage a été fixée, disons au mercredi. Le mardi, la fiancée arrive tout bonnement coucher chez les vierges, et le fiancé à l'école ou au catéchuménat. Tant mieux s'ils sont venus plus tôt: on en a profité pour leur répéter des points de doctrine. En tout cas, on ne manque pas de les exhorter à bien faire les choses le lendemain. Paul est intelligent, docile; on peut compter sur lui.



RELIGIEUSES INDIGÈNES. PRÉSENTANDINES

Lucie, comme tête, ne lui est pas inférieure; mais dire ce oui, en public, ce que ça doit sonner étrangement. A force d'objurgations et de cajoleries, tour à tour, les vierges finissent par obtenir la promesse que Lucie « s'exécutera ». Le soleil du mercredi se lève donc radieux. Deux prie-Dieu drapés de rouge. Ornaments de deuxième classe pour la messe. Garçons et filles des deux écoles pour assistance. Rien ne manque pour le succès de la fête. Et pourtant. Si neuf Paul sur dix font bien les choses, par contre, il y a bien neuf Lucie sur dix à qui il faut arracher ce malheureux monosyllabe « yao, oui ». Il n'est pas rare que devant l'embarras du célébrant, la vierge doive quitter sa place pour venir rappeler à Lucie qu'elle a promis de prononcer bien distinctement le yao, qu'elle dit depuis longtemps dans son cœur. Après la messe, les deux époux, séparément, saluent et remercient le Père; après quoi chacun rentre chez soi, comme il en est venu. Rarement la cérémonie civile du mariage aura lieu avant deux ou trois jours.

Le grand jour venu (qui n'était pas celui de la bénédiction nuptiale), formation chez la mariée d'un cortège qui remet, en mémoire les descriptions évangéliques. Parée, cette fois, de ses plus beaux habits, Madame sort de la demeure paternelle et monte dans le palan-

quin (à deux, quatre, huit porteurs, selon la condition des familles) qui la porte solennellement à la demeure du marié. Descendue de la chaise à porteurs, elle pénètre dans la cour de la famille de l'époux, qui l'attend, lui aussi en grande tenue. Alors, devant une grande image pieuse qu'un catéchiste a suspendue en plein air, les deux époux, tournés l'un vers l'autre, font une profonde inclination de tête. La cérémonie qu'on peut dire « essentielle » au point de vue civil a eu lieu, et devant l'image sainte: c'était cette inclination de l'un à l'autre, accompagnée, chez les païens, d'idée nettement superstitieuse.

Commence alors la noce. Musique, pétards, bombance, rien ne manque aux réjouissances, qui dureront deux ou trois jours.

Trrr! Trrr!

Parlons aujourd'hui du cocher de Heou-tchoang. Cocher du Père, ne l'est pas qui veut. D'abord il doit savoir faire la cuisine. Si vous ne voyez pas tout de suite quel rapport existe entre les marmites du missionnaire et son char à mules, un mot d'explication. Chaque Père a quatre ou cinq domestiques, dont un lui fait la cuisine et entretient sa résidence. A-t-il à sortir dans ses chrétientés, ou chez ses voisins, il ferme la résidence, dont il confie les clés aux Vierges présentandines. Une fois les portes fermées, le domestique de la maison ne saurait que faire, tant que durera l'absence du Père. Alors, en hommes avisés, nos devanciers ont fait de leur cuisinier, le cocher qui conduira le char du Père. Usage qui s'est conservé jusqu'à présent. Ce qui fait que nous avons chacun un cocher-cuisinier, ou cuisinier-cocher. Le doyen actuel de la corporation est sans conteste celui de Heou-tchoang, Wei Fou-jong, qui exerce ses fonctions depuis 1904. Sans oublier les excellentes confitures, et les non moins bonnes « tourtières » de Wei Fou-jong cuisinier, je veux vous parler aujourd'hui de Wei Fou-jong cocher. L'un n'est pas inférieur à l'autre.



DANS LES MONTAGNES DU SIAO HIEN

Et d'abord Fou-jong sait quand il n'est pas prudent d'entreprendre un voyage. S'il parle peu, il n'observe que mieux. L'expérience de plus de vingt-cinq ans lui a appris ce que c'est que d'être surpris en route par l'orage; et intéressé dans l'affaire, il a appris à le voir venir. Inversement, il pourra vous rassurer si vous voyez du danger lorsqu'il n'y en a pas. Le 30 avril 1927, nous nous trouvions réunis au Roc. Sur le soir, les quatre ou cinq Pères voient dans le ciel noir des signes assez inquiétants. Or le lendemain nous étions attendus à San-koan-miao pour la fête patronale du district. « Allons, Fou-jong, demande l'un de nous, que signifient ces nuages pour demain ? » Le bonhomme regarde bien le ciel, et, avec une assurance qu'on ne lui connaissait pas, il prononce: « Pou yao kin, peu importe, rien à craindre. » De fait, jamais nous n'eûmes de plus beau temps que le 1^{er} mai 1927.

S'agit-il d'atteler, ce n'est pas à demander si Fou-jong s'y entend. De ses bras vigoureux, il traîne le char hors de la remise, puis déploie harnais, colliers, courroies de toutes dimensions. La première mule s'amène: celle du brancard; puis celle qui tirera « en flèche » sur les câbles pris à l'essieu. Quand tout est bien ajusté, tenant la guide d'une main, et de l'autre le grand fouet, il attend que le Père

monte dans le char. Alors, en avant, sur des routes qui, même aux meilleures époques de l'année, ne manquent jamais d'aspérités. Vous avez ci-près une photo de char à mules. L'art du photographe ne vous en laisse voir que la poésie. La prose, c'est que cette grosse caisse de bois solide repose directement sur l'essieu, sans aucun ressort pour atténuer les heurts. A chaque cahot, saut à gauche si ce n'est pas à droite, à droite si ce n'est pas à gauche. Malheur à qui fait l'essai d'un cocher novice. Wei Fou-jong, qui a fait profession depuis vingt-cinq ans, sait vous adoucir l'épreuve. Les ouo: hue; les l: dia! mêlés aux claquements du fouet, font tant et si bien que non seulement vous pourrez faire cinquante lys et plus sans révolution intérieure, mais vous pourrez, parfois sans trop de peine, lire votre bréviaire.

Mais où s'affirme toute la valeur de Wei Fou-jong cocher, c'est après les grandes pluies de juillet-août, qui ont couvert les routes du pays. On ne sort pas alors pour sortir. Mais survienne un appel pour extrême-onction, en route! Si on peut appeler routes, les bourniers où il faut alors s'engager. A chaque « char à bœufs » qui a déjà passé, quatre roues à la jante amincie ont creusé leur sillon dans la terre amollie. En quelques jours, c'est devenu un chassé-croisé d'ornières cahoteuses, remplies d'eau le plus souvent boueuse. Quant



WEI FOU-JONG, LE COCHER-CUISINIER DU ROC

à la profondeur des ornières, bien malin qui la pourrait deviner. Le profane n'aurait qu'à s'y hasarder, en laissant ses mules à leur inspiration. Point de hasard pour Wei Fou-jong. Pour avoir roulé dans la région plus d'un quart de siècle, il connaît littéralement tous les moindres accidents traîtreusement voilés par l'eau trouble. Un jour qu'il me conduisait à T'ang-chan, je me risque à lui suggérer de passer un peu plus à gauche. Me regardant sans s'émouvoir, il me dit : « Père, justement dans cette flaque d'eau à gauche, il y a un trou suffisant pour inonder l'intérieur du char. » Et y plongeant le manche du fouet, il me démontre incontinent qu'il y a là plus de trois pieds d'eau.

Une fois pourtant le flair de Wei Fou-jong fut pris en défaut (non sa mémoire), et sur la route qui lui était la mieux connue. Arrivé sur la rive nord du vieux Hoang-Ho (ancien fleuve Jaune), nullement effrayé d'y voir couler une eau qui n'atteint guère plus de deux pieds de profondeur, il lance ses bêtes. Soudain la mule en flèche pique une tête, s'affole, s'empêtre dans ses câbles; la mule du brancard perd la tête à son tour, et patatras! s'effondre entre les timons. Bel avenir pour le curé du Roc, qui va en grande tenue se promener chez son voisin de T'ang-chan! Sans faire ni une ni deux, Fou-jong saute à l'eau, et va au plus



WEI FOU-JONG LANCE SES MULES SANS HÉSITER

pressé. C'est la mule du brancard qui, en se débattant, a aggravé sa position. Fou-jong empoigne la tête que d'une main il tient hors de l'eau, pendant que de l'autre il arrive à défaire les courroies. Finalement la bête se relève. En quelques minutes, tout est rafistolé. Mais Fou-jong cette fois va sonder lui-même la profondeur de l'eau; puis, faisant mouvement à gauche, on repart comme si de rien n'était. On apprend, quelques jours après, la cause de l'accident du Hoang-ho. C'est un riverain, qui, dans le lit alors sec de l'ancien fleuve, avait pris quelques charretées de terre, sans prévoir que, les pluies venues, il y aurait là un petit abîme... de malheurs pour les passants.

Passée la crainte d'un petit désastre, le Père se dit qu'il fait bon tout de même avoir un cocher débrouillard. Quant à celui-ci, il ne compte avoir fait que bien simplement son devoir, et il continue sa route, tout détrempé, jusqu'à la ville, où il se fera sécher, mais après avoir mis en place les effets du Père, et assuré à ses mules une bonne et reconfortante portion. Inutile de lui demander s'il est fatigué, s'il a chaud ou froid. Comme tout inférieur parlant à son supérieur, il ne jugerait pas poli de dire oui. Tout harassé qu'il puisse être ou grelottant de froid, la

réponse sera invariablement: « Pou yao kin, ce n'est rien. »

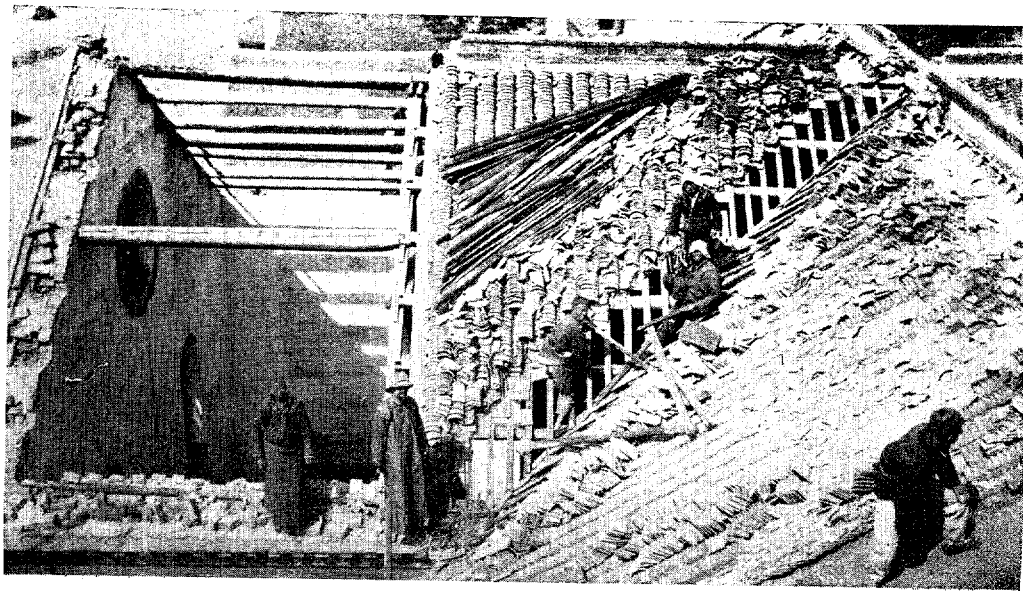
Si ce qui précède vous a fait concevoir une haute idée de Wei Fou-jong, vous ne connaissez pas encore au complet le cocher du Siu-tcheou fou, si vous ignorez quel est le commandement qui met les mules en branle. Trrr! Trrr! et ça y est. A qui n'a pas la langue assez souple pour faire Trrr! Trrr! impossible d'aspirer au poste de cocher du Père. C'est si vrai que je pourrais vous nommer tel domestique de tel Père, qui n'a qu'une besogne inférieure, alors qu'il aurait eu tous les talents d'un cocher-cuisinier, sauf qu'il n'arriva jamais à faire Trrr! Trrr!

Les débuts d'un Frère bâtisseur

Qui bâtit pâtit, paraît-il. Aucune raison ici pour que le F. Sauvé fasse mentir le proverbe; surtout à ses débuts. Après s'être fait la main à réparer deux églises et deux ou trois résidences, voilà notre bâtisseur en train de construire de toutes pièces une église centrale de district. C'est à Ta-hiu-kia. Quand ces lignes paraîtront, l'œuvre sera très avancée, sinon terminée. Voyons un peu ce qu'il en aura coûté. Le chantier est à soixante-dix lys¹ à l'est de la ville de Siu-tcheou. A peu de distance, des montagnes assez riches en pierre de construction; d'où l'idée nous est venue de faire l'essai d'une église en pierre.

En octobre 1929, on commençait donc les fondations de Saint-Pierre de Ta-hiu-kia. Les seuls travaux de creusage demandaient déjà une bonne équipe de travailleurs. Il s'agissait d'enlever de trois à quatre pieds de terre, couche de sable meuble et couche de glaise. A cette profondeur, fonds sablonneux, nullement mouvant, que tous les gens du pays garantissent comme « immuable ». Il n'en faut pas moins procéder d'abord au ta-hang (bat-

1. Environ 25 milles.



MAÇONS REFAISANT LE TOIT D'UNE ÉGLISE.

tage du terrain). L'opération du ta-hang demande une pierre d'environ quarante livres de pesanteur, et cinq hommes pour la manier: quatre hommes lèvent la masse à hauteur de tête et la laissent retomber, le cinquième tirant adroitement sur une corde qui commande la masse pour la faire taper à l'endroit voulu. Quand le sol a reçu assez de coups pour rendre un son bien sec, nos hommes avancent plus loin. Pour un édifice de cent pieds de longueur par quarante de largeur, le tout est l'affaire d'une vingtaine de jours.

Une fois le terrain bien battu, entrent en jeu les maçons avec leur béton. L'église de Ta-hiu-kia reposera sur une couche de cinq pieds de largeur à la base, d'un béton fait avec débris de pierre et de briques, noyés dans le mortier de chaux et de sable. Sur cette couche de huit pouces d'épaisseur, ont commencé de s'aligner les pierres venues des carrières de Ngan-lo-tsuen (à vingt-cinq lys), de Houo-che-p'ou (dix-huit lys) et de San-tchao-tsi (quinze lys). Si la chaux est facile à acheter aux environs, le bon sable doit nous venir par chemin de fer, ce qui est parfois assez long. Heureusement le chantier est à dix minutes de la gare de Ta-hiu-kia.

La pierre sort de carrières assez rapprochées; mais ce qu'il en faut mesurer, pour atteindre les trente mille pieds cubes qu'il

faudra pour le tout! La pierre brute peut s'acheter au poids. A Ta-hiu-kia, le Frère



LE P. COURCHESNE ET LE F. SAUVÉ

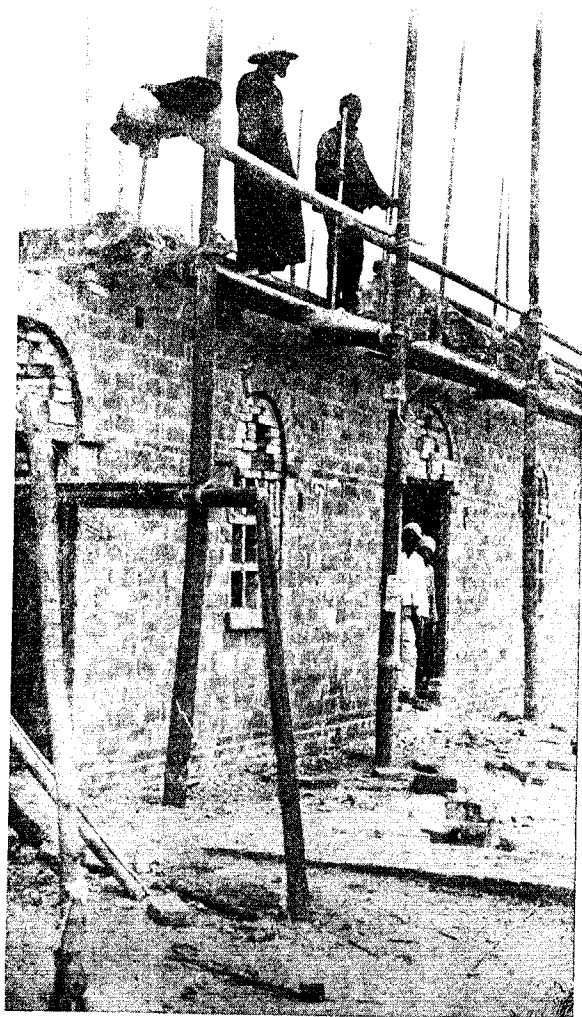
l'achète au fang, comme au Canada on achète du « bois de corde ». Un fang mesure environ

trente-deux pieds cubes. Il en faudra donc près de mille fang. Un char à bœufs en apporte environ un demi-fang, ce qui signifie qu'il entrera dans l'enclos de la Mission deux mille charretées de pierre. Ce n'est pas peu dire.

Quand il entre de quinze à vingt chars à la file, chacun traîné par trois ou quatre bêtes (par exemple un âne, un bœuf, un cheval, une vache), c'est toute une histoire, rien que de voir à ce que tout se passe en ordre. Alors que tel fournisseur est parfaitement honnête, il faut surveiller tous les mouvements de tel autre, qui tâche de disposer ses pierres de manière qu'il y ait du vide à l'intérieur du fang. Venue l'heure de partir, il faut payer. Nouvelles et fastidieuses discussions, surtout s'il y a une fraction de fang à payer. Les monnaies du pays se prêtent aux divisions, il est vrai; mais il faut s'y connaître pour n'être pas roulé de quelque façon. Surtout ne vous fâchez pas. Il vaut mieux céder sur quelques sapèques, et ne pas vous exposer à être laissé là par vos fournisseurs. Ils désirent tous vous fournir leur pierre, et ils s'y sont engagés; mais, sachant que vous avez besoin d'eux, le moindre prétexte peut leur servir à se liguer tous à la fois pour vous faire attendre. Ce qui n'est pas intéressant quand vous avez maçons et tailleurs de pierre qui attendent les matériaux pour se mettre à la besogne.

Aux tailleurs de pierre de préparer de longue main les sept cents blocs environ, qu'il faut tailler pour fenêtres, colonnes, rosaces, outre douze cents pieds carrés de pierre de taille qui brisera la monotonie des murs en pierre bosselée. Divers vieux monuments, et particulièrement des ponts en pierre de taille, témoignent de l'habileté des ouvriers du pays. Si un ingénieur moderne peut discuter sur la méthode employée, il reste que bien des ponts avec arches en plein cintre sont bien exécutés et de très bel effet.

Comment s'y prennent les maîtres tailleurs de pierre pour leurs voûtes ? Ils tracent un plan par terre, par exemple au dixième, et savent, avec le nombre de pierres requis, quelle courbe leur donner à l'intérieur. Une planche, sciée de dimension et représentant exactement la forme voulue, guidera les ouvriers tout le long de leur travail. On numérote les pierres, à mesure qu'elles ont subi la taille requise ; le moment venu, elles n'ont qu'à se ranger à la suite. Peu ou pas de ciment, bien qu'il commence à être connu dans les villes. Non plus, que je sache, de chaux hydraulique, qui cimenterait plus solidement. Ici on emploie la chaux ordinaire, toute pure, tout juste pour aider chaque pierre à reposer d'aplomb entre les voisines.



LE F. SAUVÉ CONSTRUISANT L'ÉCOLE DES FILLES A HIEOU-TCHOANG

Pendant que les tailleurs de pierre préparent de loin leurs matériaux, une autre équipe est aussi à mettre bientôt en branle: celle des menuisiers. Outre qu'ils feront la charpente de la toiture, ils ont à faire sur place les portes, les fenêtres et tous les sièges pour la nef. Les bois du pays, très rares et coûtant bien cher, difficiles à travailler, n'arrivent pas avec le pin de Colombie ou d'Orégon. Pour Ta-hiu-kia, le Frère a donc fait venir tous les bois de Tsing-tao par bateau, jusqu'à Hai-tcheou, d'où ils sont transportés par chemin de fer. C'est dans ces superbes pièces de pin (et de pruche pour les colonnes) que vont tailler nos menuisiers.

Le F. Sauvé trouve que leurs outils ressemblent joliment à ceux du bon saint Joseph; mais, ajoute-t-il, avec leurs moyens, à leur façon, ils arrivent à faire portes et fenêtres aussi bien que n'importe où au monde. Naturellement, ils y mettent plus de temps. C'est prévu dans le programme, et on en prend facilement son parti, quand on songe à l'exiguité de leur salaire, qui est d'environ dix-huit sous canadiens par jour (nourriture et logement étant aux frais de chacun).

Quand il faudra s'échafauder, aux menuisiers aussi reviendra la tâche de disposer les cha-tiao, perches en bois du pays, semblables au cèdre, de vingt à trente pieds de longueur.

Peu ou point de clous dans les échafaudages, les perches étant liées entre elles avec du kin, cordes faites avec de la filasse de chanvre, que l'on récolte et teille sur place, à bon marché.

A peu près dans tous les coins du pays on trouve des forgerons. Il y a les forgerons de villages. Il y a aussi les forgerons ambulants, qui se promènent avec leur outillage assez primitif, mais qui sont à même de vous forger tout ce que vous voudrez. Une enclume de vingt ou vingt-cinq livres, deux ou trois marteaux, des pinces et un soufflet à main, qui peut vous faire fondre n'importe quel métal, voilà l'outillage ordinaire d'un forgeron ambulant. Ceux de Siu-tcheou sont mieux outillés; c'est ici que, sauf quelques articles achetés à Chang-hai, seront exécutés tous les travaux de ferronnerie pour l'église de Ta-hiu-kia.

Veut-on un estimé approximatif du coût total de l'édifice? Le voici, donné en piastres mexicaines:

Pierre brute.....	3,000
Chaux et sable.....	700
Bois de charpente.....	3,000
Bois pour échafaudages.....	600
Tôle pour toiture.....	1,200
Ferronnerie, quincaillerie.....	500
Salaires des ouvriers.....	3,000
Divers imprévus.....	1,000



MANŒUVRES PRÉPARANT LE MORTIER

Soit la somme de 13,000. Au taux actuel du change, il en coûtera donc aux environs de 5,000 dollars canadiens, pour une bonne et grande église centrale de district.

Tailleurs de pierre, maçons, menuisiers, divers manœuvres, c'est de quatre-vingts à cent hommes sur le chantier, quand toutes les équipes y sont au complet. On devine ce qu'il faut de doigté au contremaître général, pour que tout marche sans heurts. Avant qu'on n'eût ici un constructeur attitré, demandez-vous ce qu'il en a dû coûter de travail et de soucis aux missionnaires qui ont pourvu de constructions considérables les dix-huit districts du Siu-tcheou fou. Nos devanciers ont vu à cela par eux-mêmes, et sans être déchargés du ministère ordinaire d'un district aussi étendu que quatre ou cinq paroisses canadiennes. Si certains d'entre eux avaient reçu du ciel un talent de constructeur, d'autres avaient beau se remémorer les constructions théologiques de Bañez et de Molina, ça ne leur disait ni la valeur ni l'emploi à faire de matériaux achetés souvent à grand'peine. C'est dire si un Frère constructeur est bienvenu ici, et combien quelques autres le seraient, vu le nombre et l'importance des constructions à entreprendre dans un avenir très rapproché.

Que d'eau!

Que d'eau! Que d'eau! c'est la profonde réflexion que je me faisais, le 1^{er} août 1926, en montant pour la première fois de Nanking au Siu-tcheou fou. Comme les compagnons de Christophe Colomb, c'était à se demander quand on apercevrait la terre. La terre, nous l'atteignons le soir en entrant à Siu-tcheou. Mais elle disparaissait de nouveau, quand, le surlendemain, nous filions par le train du Long-hai vers T'ang-chan. Sur un parcours de plus de cent soixante lys, presque rien n'émergeait dans les campagnes, que les villages avec leurs bouquets d'arbres. Le reste, sous l'eau. Voilà pour le premier coup d'œil. Descendus du train, nous allions voir dans le détail ce que c'est pour le Siu-tcheou fou qu'une année dite « d'inondation ».

Il avait plu durant presque tout le mois de juillet; ce matin du 3 août, c'est un déluge. Nous sommes cinq à voyager ensemble. Heureusement, dès l'arrivée en gare, nous apercevons les domestiques de la Mission venus à notre rencontre. Deux Pères sont portés par des mules, les trois autres sont sur des brouettes avec les bagages. Tout va bien, tant qu'il n'y a pas plus d'un pied d'eau. C'est que, au-

jourd'hui, les brouettiers ont doublé l'équipe. En temps normal, il suffirait d'un homme pour me porter lestement; aujourd'hui, il en faut un autre qui marche devant moi en tirant sur la brouette. Voici une petite pente au bas de laquelle l'eau s'est amassée. On n'y passerait pas sans prendre un bain de siège. En hommes avisés, nos gars saisissent la brouette par le brancard et, nous portant à trois pieds de hauteur, franchissent le torrent.

Nous arrivons en ville. Les rues, creuses pour la plupart, sont tout ce qu'il y a de moins carrossable. On longe donc les trottoirs et l'on finit par arriver, trempé des pieds à la tête, à la Mission. Que d'eau! tout de même, se redit-on, en prenant un excellent dîner. Et vraiment, pourrions-nous bien atteindre Heou-tchoang? C'est à une distance de trente-cinq lys dans la campagne; à mi-route il y a le vieux Hoang-ho¹. Nous partons tout de même pour le Roc, trois le lendemain, les deux autres le surlendemain. Après des aventures, nous nous retrouvons tous au Roc, le soir du 5 août.

Les braves chrétiens n'ont pas tardé à venir saluer leur curé, de retour de ses vacances à Chang-hai, et le nouveau Chen-fou (Père) qu'il a amené avec lui. Toute la journée

1. Cf. « Sur les bords d'un fleuve humide. »

du 6 et les suivantes, mêmes politesses aux Pères, mais aussi mêmes récits navrants des méfaits de la pluie. Non seulement les récoltes d'automne sont perdues, mais les pauvres chaumières s'écroulent, les unes après les autres. Une tournée par le village nous prouvera tout à l'heure que nos bonnes gens n'ont rien exagéré. Chez plusieurs, plus de toit, et les murs en terre achèvent de tomber. A peine s'il reste où garder à sec le peu de blé récolté il y a deux mois. Puis c'est le catéchiste d'une chrétienté de l'extérieur, qui vient raconter que la chapelle du Père, déjà entamée, menace de tomber. Dans une autre chrétienté, le mur d'enclos achève de crouler. Puis c'est le récit d'un troisième catéchiste, etc. Nullement au courant des finances d'un district, j'admire comme le curé du Roc écoute le tout sans manifester d'effroi.

Il est pourtant un peu ému, quand il m'expose les conséquences probables de la situation présente. La récolte de blé a été moyenne. Les pluies achèvent d'anéantir le sorgho dont les épis moisissent sur le champ; si la pluie continue, pourra-t-on même en couper les tiges, qui servent de combustible? Or le sorgho et les haricots, qui se récoltent en automne, devraient fournir à peu près l'alimentation de neuf mois, le blé pouvant suffire pour environ trois mois. Pauvres gens, je



P. SOULIGNY, P. SAINT-ARNAUD, P. LOUIS BEAULIEU

commence à comprendre que leur grande préoccupation, souvent l'unique, soit de trouver à manger. Année d'inondation, année de misère, répètent-ils, mi-résignés, mi-fatalistes, sans trop voir quel remède il y aurait à leur malheur.

Les annales de Chine célèbrent à l'envi le grand empereur Yu (plus de 2,000 ans avant J.-C.), qui creusait d'immenses canaux, et faisait toute sorte de travaux pour améliorer le sort de ses populations.

Au Siu-tcheou fou, peu ou point d'accidents de terrain. Les montagnes du T'angchan hien et du Siao hien, toutes dénudées, ne sauraient rien retenir des eaux diluviennes qui, de leurs pentes, se ruent en toute liberté vers des plaines uniformément plates. N'échappent alors à l'avalanche que les tertres sur lesquels s'élèvent les villages. Et même pas tous. A peine quelques embryons de canaux plus ou moins à l'abandon, et sans continuité. Aussi bien, où l'eau se déverserait-elle? Si on excepte les plus proches riverains de l'ancien fleuve Jaune, tous sont voués à voir leurs champs noyés pendant l'espace d'un mois ou plus. C'est ainsi tous les trois ou quatre ans; c'est ainsi les années d'inondation. Que voulez-vous!

Si les pauvres gens ne voient point comment échapper au fléau, que font les gouver-

nants ? « Père et mère » du peuple, tout bon mandarin se doit d'essayer quelque chose. Il n'y a pas si longtemps, quand c'était encore bien vu de tenir aux croyances bouddhistes, plus d'un aurait couru aux pagodes, pour apprendre des bonzes que tout le mal vient d'une vengeance bien légitime des poissons. « Ces poissons, qui étaient autrefois des hommes comme vous et moi, en ont assez d'être traqués sans cesse, pêchés, vendus, mangés. Ils se vengent en faisant de tout le pays un lac sans fin, où ils puissent plus facilement échapper aux filets barbares. Le seul moyen de faire cesser l'inondation, c'est qu'on relâche le plus possible de poissons dans les étangs ou lacs du pays. » Et l'on aurait vu quelque gros richard ou quelque société de bienfaisance acheter tous les poissons qu'il était possible d'acquérir et les porter vivants aux bonzes ou au mandarin, qui les auraient remis en liberté, avec quelque invocation de ce genre : « Chers poissons, pardonnez aux humains criminels et buvez le plus d'eau possible, pour qu'il n'en tombe plus sur nos pauvres terres. »

Si dans leur for intérieur bien des bouddhistes croient encore à ce moyen, et même en font privément l'essai, ça ne se fait plus « officiellement », je pense. Ce qui n'est pas à regretter, assurément. Fait-on autre chose et mieux ? Oui, bien qu'on n'aille que lente-

ment à la racine du mal. Si les troubles quasi incessants dans le pays n'y permettent pas d'entreprise de canalisation de grande envergure, on organise au moins des secours aux sinistrés les plus à plaindre. Il existe depuis



UN VILLAGE INONDÉ.

nombre d'années, à Chang-hai et dans d'autres grandes villes, des comités dits « de famine », les uns chinois, d'autres étrangers, d'autres mixtes. Tenus au courant des besoins les plus criants, ces comités envoient ici cinq mille piastres, là, dix mille, parfois plus; aux autorités locales de voir à distribuer ces sommes équitablement.

Il serait trop long d'expliquer par le menu l'œuvre de ces comités, auxquels les Missions, catholiques et protestantes, ne restent pas étrangères. Les secours envoyés, si minimes

soient-ils, eu égard à la masse des miséreux, sont tout de même fort appréciables. Cinq cents, mille sapèques, à qui va mourir de faim, c'est parfois la vie. Ce qui est mieux, et permet d'espérer pour l'avenir, c'est que les comités de secours aux affamés, sans changer de nom ou de but, semblent tendre aujourd'hui à des réalisations plus durables. En 1926-28, le montant de dix mille piastres accordé à la région de Siu-tcheou a fini par être employé au creusage d'un canal, qui rendra sûrement des services, à la prochaine inondation. Plût au ciel, quand même, qu'elle ne vînt jamais!

Nos gars du Siu-tcheou fou sont-ils fidèles?

Amis du Canada, vous savez que le Siu-tcheou fou a eu sa part de tribulations, dans la tourmente de 1926-1928. Parties de Canton en 1926, les armées dites « nationalistes » avaient conquis, sans rencontrer quasi de résistance, tout le sud et le centre de la Chine. C'est la ligne de défense du Kiang-sou nord qui devait le plus longtemps les tenir en échec; c'est donc notre région qui devait être le plus longtemps piétinée. De janvier à juin 1927, le Siu-tcheou fou restait aux nordistes. En juin et juillet, la vague sudiste déferle jusqu'aux abords du Chan-tong. D'août à décembre, reprise des nordistes; de décembre 1927 au mois d'avril 1928, retour définitif des sudistes, qui entraient bientôt après à Pékin. Si, dans tous ces va-et-vient, le Siu-tcheou fou ne fut pas, comme certaines missions, plongé dans le deuil par des morts violentes, il a souffert lui aussi, et beaucoup.

Parmi les innovations apportées par les « nationalistes », celle d'habiter dans les établissements de nos missions devait être particulièrement pénible aux missionnaires et aux

chrétiens, à des degrés différents du reste, selon les endroits, et selon les diverses troupes d'occupation. Ici, invasion tapageuse, insolente; là, avec des formes qui veulent être polies. Tel Père demeura confiné dans sa chambre, d'où il ne pouvait guère sortir sans être insulté et la religion avec lui; tel autre entretenit avec les officiers des relations à peu près courtoises. Ici, l'église fut toujours respectée; là, elle fut profanée de la manière la plus sordide. Tel Père ne subit que deux ou trois mois d'occupation militaire; chez tel autre elle dura, avec de courtes interruptions, de juin 1927 à septembre 1928. Pour tous les missionnaires, à peu près, même isolement: isolés les uns des autres, isolés de leurs supérieurs de Chang-hai. Si ce fut à des degrés divers, tous, je le répète, ont souffert, et beaucoup, plus que la discrétion ne permet de le raconter actuellement.

Aussi bien, le but de ce chapitre n'est pas d'entrer dans ces détails. Ce que je voudrais vous dire, parce que la chose est peut-être moins connue, c'est l'attitude de nos chrétiens au cours de l'épreuve.

« C'en est fini du T'ien-tchou-t'ang. Partout où nous avons passé depuis Canton, nous l'avons balayé. Les missionnaires sont en fuite et leurs chrétiens ont apostasié en masse. » Un peu partout, des discours comme celui-ci, qui fut tenu à T'ang-chan, par un

jeune étudiant attaché à l'armée nationaliste. Pareilles affirmations, bien que mensongères et



WANG PEI-HOAN, CATÉCHISTE

débitées sans grande conviction, ne pouvaient manquer d'impressionner un peu. Qu'allaient

faire nos gars du Siu-tcheou fou ? C'était le temps, ou jamais, de demander au Père où était la vérité. Or, bien que les courriers fussent rares, nous savions que les missionnaires catholiques de Chine étaient à peu près tous restés à leur poste, et que, ici ou là, des chrétiens avaient donné leur vie pour la foi. Du reste, la grande réponse, définitive pour nos chrétiens, c'est que leurs missionnaires ne songeaient pas à partir. Une fois rassurés sur ce point, et passées les premières craintes, ils devaient nous rester fidèles jusqu'au bout, et de la façon la plus consolante.

Aucun de nos cinquante mille chrétiens, que je sache, n'a apostasié. Notre région, il est vrai, ne fut pas soumise à la persécution. Mais, à la violence près, rien ne manqua pour gêner la pratique religieuse. Railleries, injures de toute sorte, parfois interdiction de pénétrer chez le Père, ou conditions équivalant à un refus de laisser-passer. On ne se découragera pas pour si peu.

Un bon vieux chrétien, venu de quarante lys, est éconduit par une première sentinelle; le vieux va faire une ronde en ville, revient à la Mission et, d'une autre sentinelle, obtient sa permission d'entrer. Quand, de retour chez soi, on peut dire qu'on a vu le Père pas plus inquiet que ça, tout le monde est vite rassuré. Si on est peu instruit au Siu-tcheou fou, on

ne manque pas de philosophie naturelle. Apprend-on qu'une nouvelle armée d'occupation se montre plus traitable, les catéchistes ont tôt fait de rassembler des chrétiens de tous les coins du district, et on vient à la Mission comme si de rien n'était. Seul, on serait timide; en groupe, on se sent les coudes. J'ai encore à la mémoire l'étonnement de tels officiers, devant l'aplomb de deux ou trois cents chrétiens de T'ang-chan, qui envahissent l'église un beau dimanche et y chantent leurs prières avec plus d'entrain que jamais.

Si la fidélité des chrétiens, en général, ne fut que passagèrement mise à l'épreuve, il en alla tout autrement pour l'entourage du missionnaire, catéchistes et domestiques. Pour ceux-ci, des mois durant, ce furent des railleries et des tracasseries de toutes sortes, et de tous les instants. Ici, le vieux portier (soixante-dix ans), chassé de sa loge par le corps de garde, coucha pendant plus d'un mois sur les pierres du portique de l'église. Là, pendant cinq ou six mois, tous les catéchistes et domestiques n'eurent qu'un petit coin sale, où faire leur misérable cuisine, objets de moquerie par ceux-là mêmes qui les réduisaient à cette gêne. Partout, même fidélité, parfois non sans crânerie.

Un soir de l'hiver 1927-28, une nouvelle armée d'occupation arrive à T'ang-chan. On

a promis au Père que, cette fois, la Mission sera épargnée. On dort donc tranquille quand, vers onze heures, une bande de soldats vient frapper à la porte et veut pénétrer. Le Père



LES DOMESTIQUES AVANT DÎNER

avise le catéchiste Lin et lui dit: « Suis-moi, allons chez le Sous-Préfet rappeler la promesse qui nous a été faite. » Arrivés au Ya-men, on veut les éconduire, en disant que le Sous-Préfet est couché. Le Lin de répliquer du tac au tac: « Et le Père, lui, ne s'est-il pas levé pour venir ici. » Bon gré mal gré, on avertit le mandarin, qui ne la trouva pas si mauvaise, puisqu'il fit justice aux réclamations.

On pourrait citer bien d'autres traits de la fidélité de nos gens. Terminons par un mot, qui me paraît le mieux exprimer l'attitude de tous. C'est à Ta-hiu-kia, où plusieurs armées se sont succédé, et on ne peut savoir quand ça finira. Après le missionnaire, nul n'a eu plus à endurer que le majordome¹. Homme assez à l'aise, le vieux Tchao pourrait bien demander à rentrer chez lui, prendre un repos dix fois mérité. Il ne l'entend pas de la sorte, lui. Au Père qui, intrigué, lui demande un jour: « Mais enfin, vieux Tchao, tu n'en as pas assez pour songer à t'en aller ? », il donne pour toute réponse, le plus simplement du monde: « Chen fou pou tseou, wo neng tseou mo. Le Père ne part pas, est-ce que moi, je puis partir ? »

1. Nom que l'on donne au Catéchiste principal de chaque district.

Autour d'un lit funèbre

Quiconque arrive en Chine ne tarde pas à être frappé de la place considérable, matérielle et morale, qu'y occupent les morts. Plus on dit, plus on trouverait à dire sur ce sujet. Bornons-nous à décrire sommairement ce qui se passe autour d'un lit de mourant.

Aux superstitions près, nos chrétiens, tout comme les païens, se conforment ponctuellement aux mille pratiques vingt-cinq fois séculaires qui sont en usage dans leur région. Beaucoup de ces pratiques remontent à Confucius et aux philosophes-moralistes, ses disciples. C'est dans la suite des âges que les usages, fondés sur les enseignements du grand Philosophe de la Chine et tout d'abord destinés à manifester un attachement profond aux défunts, se sont peu à peu entachés des multiples superstitions aujourd'hui en honneur.

Donc, dans la famille, quelqu'un est dangereusement malade. La mère, ou quelque autre des proches, se tenant à quelques pas de la maison, pousse des cris, des lamentations, qui ont pour but de retenir l'âme du moribond. « Ne t'en va pas, ne nous quitte pas, reviens. » De l'intérieur, quelqu'un répond pour le moribond: « Je reviens, je re-

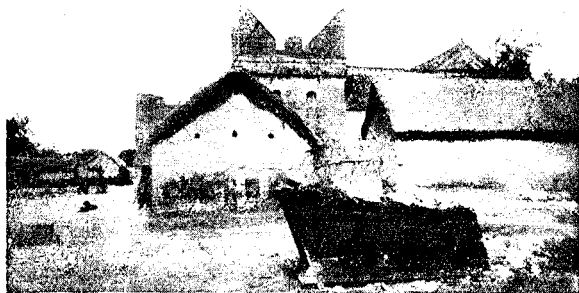
viens. » Quand le commencement de l'agonie fait disparaître tout espoir, on place une tasse d'eau fraîche sur le seuil de la porte. Cela, paraît-il, permet à l'âme de boire au départ. Elle garde ainsi bon souvenir de la demeure familiale. Autrement, elle pourrait oublier les siens, ou même méditer quelque tour de vengeance contre eux.

Quand le malade a expiré, redoublement de cris et de lamentations, à mesure que grossit la foule des parents, amis, voisins.

Je suis appelé, un jour, pour donner une extrême-onction, à Sou-tchoang, petit village du Fong hien. A mon approche, cris et plaintes plus ou moins articulés. Encore peu au courant des usages, je demande à mon compagnon quel peut en être le sens. « Le malade vient d'expirer », me répond-il, sans que personne ne le lui ait dit. Son oreille habituée a perçu les cris « lâi, lâi, viens, reviens », qu'une foule de païens réunis devant la porte adressent à l'âme qui vient de partir.

Pour le cercueil, si la famille est tant soit peu à l'aise, il y a longtemps qu'on se l'est procuré. Il est là, dans un coin, comme un objet de luxe qu'on aime à montrer à ses amis. En offrir un à son parent ou à son ami est du meilleur ton, lors même que celui-ci est encore en pleine santé. C'est donc en toute sécurité que les marchands de cercueils en

tiennent ordinairement une bonne réserve. D'autant que le cercueil chinois est long à confectionner. Si vous venez jamais à Siu-



CERCUEIL A L'ENTRÉE D'UN VILLAGE

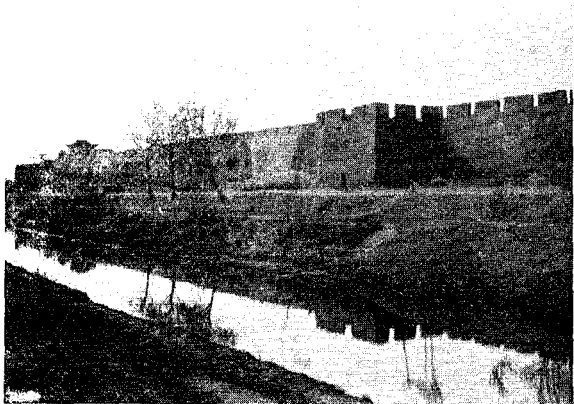
tcheou, vous pourrez voir, sur la route de la gare à la Mission, plus d'une boutique où de nombreuses équipes de menuisiers fabriquent des cercueils. D'énormes planches de quatre à cinq pouces d'épaisseur en cèdre, peuplier, etc., sont empilées: il en sortira des œuvres de valeur diverse. Il y en a qui vaudront cent, deux cents piastres et plus. A l'intérieur de l'énorme caisse, une famille à l'aise mettra un double cercueil orné, en dedans, par exemple de plaques en faïence.

Selon les raisons et les maladies, la mise en bière a lieu un, deux ou trois jours après le décès. Que de dépenses alors, pour ne pas

dire de folies! Si surtout le défunt était chef de famille, il arrive qu'on se ruine littéralement: vente de ses bêtes, ânes, bœufs, même de ses terres, pour multiplier les démonstrations de piété filiale. Dans son cercueil, le cadavre doit être couvert des plus beaux habits, aussi riches que possible, et neufs. Comme le cercueil, ils auront été achetés avant le décès. Coutume bien inoffensive en soi, mais qui gênera parfois notre ministère.

Un jeune chrétien, très brave homme et bon fils, vient un jour en hâte me chercher pour administrer à sa mère les derniers sacrements:

« Depuis quand est-elle gravement malade ?
— Depuis deux jours.



REMPARTS DE SIU-TCHFOU

— Est-elle encore consciente ?

-- Non, Père.

— Pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt ?

— Mang ti hen ! très occupé, Père.

— Ne pouvais-tu au moins venir hier ?

— Non, Père. J'ai dû courir en ville, acheter les habits. » (Entendez pour la mourante.)

Il fallait les habits avant tout, car la piété filiale exigeait de toute nécessité que la bonne vieille pût les voir de ses yeux. Outre les habits de prix, une famille riche mettra encore dans le cercueil des pièces d'argent, même des pierres précieuses. Les voleurs, au courant de cet usage, seront parfois tentés de violer et de piller une tombe de richard. Mais malheur à qui serait pris et reconnu coupable de ce larcin sacrilège.

Quant aux habits du défunt, on les brûle ; de même, son lit, et les autres objets qui furent à son usage. Était-ce, à l'origine, mesure de prudence ? Maintenant, les païens vous répondent que c'est pour venir en aide à l'âme du défunt passée dans l'autre monde. Tout ce qu'il aimait, on le brûle pour qu'il le retrouve dans l'au-delà. On y joindra même des habits neufs achetés tout exprès pour être aussitôt consumés. On ne peut jamais prendre trop de précautions. Si les pièces de monnaie déposées dans le cercueil n'allaient pas suffire ?

Ajoutons encore. Allons acheter des liasses de papier-monnaie, et brûlons tout pour que l'âme du défunt soit tranquillisée. Heureusement, la perte n'est pas grande: il s'agit de simili-argent, sans valeur

autre que celle du papier, et l'art de ceux qui le confectionnent.

Il y a mieux. On commandera à une pagode voisine un fac-similé en papier de la maison mortuaire et du mobilier. Des bonzes, spécialistes en ces travaux, viennent prendre les mesures de tous et de chacun des articles

du mobilier, et le tout s'exécute à la pagode, moyennant de très copieux honoraires. L'œuvre terminée (il y faudra parfois des mois), les membres de la famille se rendent à la pagode, où les bonzes exécutent force prostrations et autres cérémonies, devant leurs idoles affreuses. Enfin, on procède à l'embrasement de la maison de papier. Ainsi le défunt retrouvera dans l'autre monde sa maison toute meublée!



LE P. PHILIPPE CÔTÉ

A moins qu'on ne soit trop pauvre, on ne se presse pas, généralement, de porter un mort en terre. On dépose respectueusement le cercueil dans la salle d'honneur, où l'on ne devra paraître que pour pleurer et honorer le défunt. Il pourra se passer ainsi un mois, six mois, un an et davantage. Entre temps, nouvelles dépenses, pour la détermination du lieu favorable à l'enterrement. N'y arrive pas le premier venu. C'est la besogne de géomanciens, qui possèdent tout un art extrêmement compliqué, dont je vous fais grâce; et pour cause, puisqu'en cela je dois confesser humblement mon entière incompétence.

Il serait puéril de s'arrêter au seul côté bizarre de toutes ces coutumes chinoises relatives aux morts. N'en ressort-il pas avec évidence combien il est conforme à la nature de l'homme et à sa raison de croire à une vie future? Pendant des milliers d'années, des millions de païens, sans lumière autre que celle de leur raison, ont vu avec certitude au-delà du tombeau. Ils ont reconnu que la mort ne détruit pas tout en nous, mais nous sépare, nous change de monde. Pour incomplète et erronée qu'en soit leur notion, retenons qu'ils croient au fait d'une vie future.

Pareille croyance, il va de soi, est bien faite pour préparer à comprendre le culte des morts, tel qu'il se pratique dans la sainte Église. Le

dogme de la « Communion des Saints » paraît naturel et raisonnable à l'esprit même le plus fruste. Aussi nos chrétiens aiment-ils à prier pour leurs défunts. Pas de danger qu'ils les oublient. Le danger pour nos néophytes du Siu-tcheou fou, c'est qu'ils ne mêlent les superstitions aux pratiques religieuses autorisées. Ignorance, semble-t-il, dans la plupart des cas. Malheureusement, respect humain aussi chez quelques-uns, qui craindraient de se déconsidérer aux yeux des parents et des amis, en dérogeant aux usages sacrés hérités des ancêtres.

Au missionnaire de combattre, avec ses aides, vierges et catéchistes, les pratiques formellement condamnées comme franchement superstitieuses, dont les principales sont :

Les offrandes de mets aux ancêtres.

L'inscription des tablettes au siège de l'âme.

L'invitation aux esprits des morts à revenir recevoir les hommages des vivants.

L'usage de brûler du papier-monnaie.

Les prostrations devant le cercueil.

Je l'ai louée, Père

Il ne m'a pas été donné (et puissé-je y échapper toujours!) de voir ce que c'est que la grande famine au Siu-tcheou fou. Les vétérans de la Mission parlent, par exemple, des années 1898, 1906, 1911, comme ayant été particulièrement dures. En mars 1898, le P. Boucher écrit que, dans le Siu-tcheou oriental, on meurt de faim en grand nombre; il a vu plusieurs fois, sur sa route, des cadavres; un jour, deux enfants étant morts de faim, le père, la mère et la sœur aînée, sans nourriture pour eux-mêmes, et n'ayant même pas de natte pour ensevelir les deux victimes, se pendent tous trois de désespoir. Au printemps de 1911, famine, entraînant une épidémie de fièvre intermittente très maligne, très contagieuse. Il arrive que tel Père sort de trente à quarante fois en un mois, pour administrer l'extrême-onction. Sur les onze missionnaires du Siu-tcheou occidental, huit ou neuf reçoivent l'extrême-onction; deux sont emportés en quelques jours.

Si, grâce à Dieu, il n'y a pas eu, depuis assez longtemps, de ces grandes famines, il y a ce qu'on peut appeler, faute de mieux, les semi-famines. C'est à dessein que je ne dis

pas: « années de misère ». Car, tous les ans, février, mars, avril, mai sont des mois de vraie misère pour une partie des populations du Siu-tcheou fou. Pendant ces quatre mois, nombre de gens ne mangent pas à leur faim. Même quand on a eu de bonnes récoltes, bien restreintes sont les provisions de blé, de sorgho, de haricots, de millet, pour qui n'a qu'un coin de terre de trente, vingt meous¹, ou moins encore.

C'est tous les ans que, en mars et en avril, on peut voir dans toutes nos campagnes, quantité de gens qui déterrent des racines ou dépouillent certains arbres de leurs feuilles naissantes. Racines de joncs, feuilles vertes, « feront poids » dans les pains de sorgho ou les gâteaux de haricots qu'il faut écouler bien parcimonieusement. Et cela dure jusqu'à la moisson du blé qui viendra à la fin de mai, ou au début de juin. Voilà pour les « bonnes années ».

Entre les grandes famines et la misère de tous les ans, se place ce que j'appelle une semi-famine. Tel le printemps de 1927. L'année 1926 avait été une année de pluie exceptionnellement abondante; d'où inondation par tout le pays², et perte d'une grande

1. Le meou égale environ la moitié d'un arpent canadien.

2. Cf. « Que d'eau! »

partie des récoltes. Dès l'automne de 1926, jeune vicaire à T'ang-chan, je pus voir combien on redoutait l'hiver et le printemps à venir. Tous les jours, passage de gens qui fuient leur pays, dans l'espoir de trouver ailleurs de quoi passer les plus durs mois, puis de revenir au pays natal récolter le blé qu'on a semé avant de partir. Ce sont les « t'ao hoang : gens qui fuient la misère ».

Faut-il, en effet, qu'il y en ait déjà de la misère, et qu'on redoute pire, pour émigrer dans de telles circonstances ! Défoncées par les pluies de l'été, les routes sont restées mauvaises tout l'automne. Fin novembre et dé-



PAYSANS DE SIU-TCHEOU

cembre, neige et glace s'en mêlant, c'est dans des routes impraticables qu'on s'engage, et par familles entières. Où va-t-on ? Les uns vers une contrée déjà connue, où ils ont pu passer l'hiver sans mourir de faim, et dont ils sont revenus sains et saufs. D'autres n'ont aucun but déterminé. Ce qu'on sait, c'est qu'on fuit une misère qui, à la mort près, ne saurait être plus grande.

C'est vers le sud que se dirigent la plupart des fuyards. Ira-t-on jusqu'au-delà du fleuve Bleu ? C'est la grande guerre du Sud contre le Nord qui fait rage par là. Non qu'il soit impossible de traverser les lignes de bataille, plus ou moins éloignées, et plus ou moins serrées; mais un pays ravagé par la guerre n'est pas fait pour attirer. Ira-t-on à Peng-pou, jeune ville prospère du Ngan-hoei ? Tout n'y est, paraît-il, que préparatifs de guerre. Peu ou point d'emploi pour les pauvres gens de passage. A moins, ce qui est fréquent, qu'on ne se fasse soldat. Que de jeunes gens de dix-huit, de seize ans et moins, qui se découvrent ainsi, en route, une vocation militaire!

Quoiqu'il advienne d'un chacun, on s'en va donc, groupés par famille, et on vient, au passage à T'ang-chan, demander l'aumône. Si c'est le soir, les hommes demandent à coucher à la Mission, les femmes allant chez les vierges.

Nous en profitons alors pour faire faire aux chrétiens une bonne confession, qui sera peut-être la dernière pour plusieurs d'entre eux, soit qu'ils meurent sur le chemin de l'exil,



COMMENT ON BROUETTE A DEUX

soit qu'ils ne reviennent jamais. Comment refuser une aumône à pareil dénûment ? Mais aussi, comment toujours donner ? Mon curé trouve moyen de donner toujours. Homme du métier, rompu à boucler des budgets annuels, il sait tout équilibrer de façon à faire bien marcher son district, tout en secourant et ses pauvres, et ceux de districts voisins, qui viennent tous les jours faire appel à sa charité.

Voilà pour les chrétiens seulement. Si l'on pouvait compter tous les païens qui ne sont pas mieux partagés, c'est par milliers que se dénombrerait le défilé des pauvres tao hoang. Sortiez-vous par la campagne, en novembre ou décembre 1926, à tout moment vous ren-

contriez une ou plusieurs familles de ces malheureux.

Pas besoin de leur parler, pour savoir où ils vont: leur équipage le dit assez. C'est une grande brouette, sur laquelle est tout le matériel roulant de la famille: quelques haillons, quelques marmites; assis là-dessus un vieux ou une vieille, pendant qu'émergent d'un sac ou d'un panier deux ou trois têtes de marmots. L'homme par derrière pousse la brouette à la roue criarde, pendant que la femme et les enfants plus âgés tirent par devant. Ont-ils même de quoi vivre en route? Yao fan: ils mendient.

Rarement il est question d'arriver au plus tôt au terme du voyage qui, aussi bien, reste indéterminé pour la plupart. On a pris les grandes routes, fût-ce les plus longues, qui aboutissent aux villes et aux grands bourgs. Il en est même probablement qui voyageront ainsi trois ou quatre mois, sans se jamais fixer nulle part. Yao fan, on mendie.

Soit bon naturel, soit souci de son honneur, le Chinois à l'aise est généreux. Nombreux sont donc les pauvres « tao hoang » qui obtiendront, en route, au moins de quoi ne pas mourir. Pas tous également heureux, car il en mourra aussi de misère. De tous ces gens, combien reviendront au pays? Les deux tiers ou les trois quarts environ, si on peut

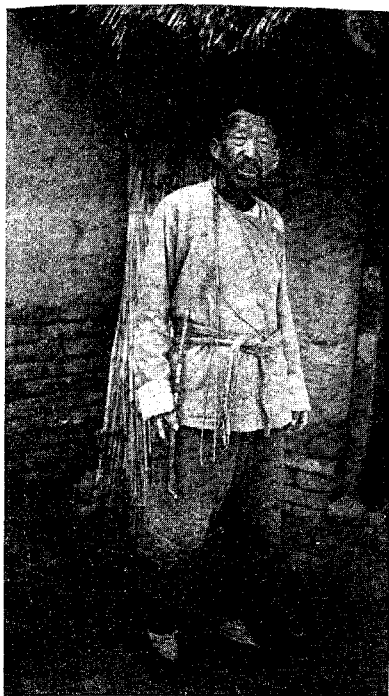


UNE FAMILLE QUI ÉMIGRE

juger d'après nos chrétiens, remonteront en avril ou mai prochain.

Restent les miséreux qui ne s'exilent pas, retenus par l'affreux état des routes, ou pour quelque autre cause. Qu'il en soit parti des centaines ou même des milliers, il n'y paraît guère. Quantité de gens sont encore dans le pays, qui n'ont pas de quoi manger jusqu'au premier de l'an; rien d'ici cinq ou six mois, ou si peu que rien. Quelle pitié! Que pouvons-nous faire alors pour nos chrétiens? Sortir plus souvent, les aider dans leurs villages? L'expérience a démontré qu'il est imprudent de le faire. Distribuer chez soi des secours? On serait débordé par la foule. Qui va juger, dans une masse de faméliques, du degré de nécessité d'un chacun et donner à bon escient? Il faut user de la plus grande discrétion dans la distribution des aumônes que la bonne Providence nous envoie.

Quand on apprend, par exemple par un catéchiste, ou un Hoei-tchang, que telle ou telle famille est plus misérable que les autres, on peut envoyer de ce côté quelque secours, bien peu à la fois, du reste. Ce sera, un dimanche, mille sapèques, le dimanche suivant, deux mille ou un peu plus. Toutes choses égales d'ailleurs, celui-là recevra, sans doute, un peu plus qui sera plus fidèle dans la pratique religieuse. Ne vous récriez pas, amis



TYPE DE « TAO-HOANG »

lecteurs. Nous ne donnons pas l'aumône pour faire venir à l'église; mais qui vient plus souvent à l'église, a plus souvent aussi l'occasion d'exciter la pitié en étalant lui-même sa misère.

Un exemple pour terminer. Tout l'automne de 1926, à peu près chaque dimanche, je voyais arriver à T'ang-chan

un grand bonhomme, carrément bâti, n'ayant pas plus de soixante ans, mais poitrinaire avancé. Sans proches parents ni soutien d'aucun genre, le bonhomme promenait sa misère par les campagnes environnantes sans sortir des limites de notre district. Pour habits, un inconcevable assemblage de haillons. Pauvres pourtant, et

pauvrement vêtus pour la plupart, nos petits élèves se poussaient du coude et pouffaient de rire, quand ils apercevaient le paquet de haillons se dirigeant vers le confessionnal. Décembre venu, avec les premiers grands froids, mon curé ne peut plus souffrir le spectacle de pareille misère ambulante. Un bon dimanche après la messe, quand l'assistance est dispersée, il appelle le bonhomme et, lui recommandant bien de n'en pas souffler mot, lui fait ce qui semble bien être la plus pressante aumône. C'est une culotte. Culotte assez grossière, mais ouatée, à la mode du pays, bien chaude. Environ deux mois après, le catéchiste vient avertir que le vieux poitrinaire, à la dernière extrémité, demande l'extrême-onction. Le Père accourt au village indiqué. Ni lui, ni son domestique ne sauraient pour autant trouver le malade. On s'informe. Un villageois conduit le Père chez son homme, qui habite simplement un « t'ou-ou: demeure dans le sol », sorte de trou creusé dans la terre, où il peut se garantir quelque peu du froid. Par l'ouverture à fleur de sol, le Père plonge dans la tanière, où il trouve notre vieux étendu, bien près de mourir, mais en pleine connaissance. Il n'a pas perdu ce bon sourire, que nous avons toujours remarqué sur sa figure blêmie. Intrigué tout de

même de le voir dans ses haillons d'autrefois, le Père de lui demander :

« Et la culotte que je t'ai donnée ?

— Excellente, Père, merci encore.

— Mais tu ne la portes donc pas ?

— Eh ! non, Père.

— Où est-elle ?

— Chez un tel, là-bas.

— Il te l'a volée ?

— Non, Père.

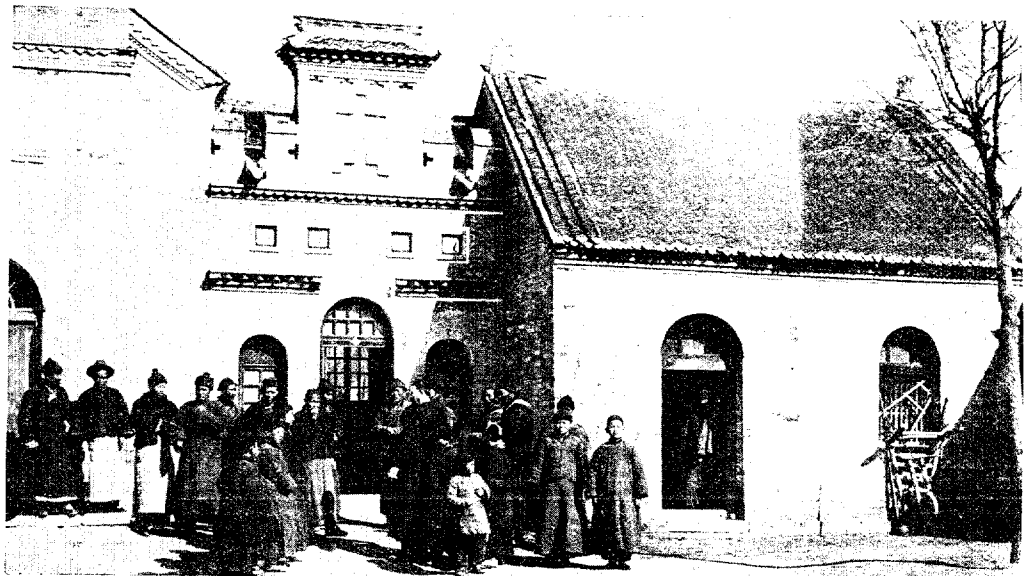
— Alors, quoi ?

— Je l'ai louée, Père. »

Eh ! bien, oui, le bonhomme avait loué sa culotte. Il avait calculé qu'il valait la peine de grelotter un peu plus, pour s'assurer un revenu, qui devait bien monter à cent sapèques (un sou canadien) par semaine : de quoi s'acheter deux œufs, ou encore une demi-livre de farine !

Deux métiers valent mieux qu'un

Au Siu-tcheou fou pas plus qu'ailleurs, on ne saurait échapper au fléau de la maladie. Industrieux dans leur pauvreté, nos gens pratiquaient, bien avant que le Canada ne fût découvert, les « remèdes de grand'mère ». Et comme on est très conservateur, on les pratique encore. Pas au point, tout de même, que ne soit née la profession de médecin. Profession assez lucrative pour tenter quiconque y a des aptitudes. Assez honorable aussi, pour un homme un peu frotté d'instruction. Après les gens de classe mandarinale et les maîtres d'école, peut-être aussi les devins consultés pour choisir temps et lieu de sépulture, ou jour d'heureuses fiançailles, personne n'est aussi considéré qu'un bon médecin du pays. Dût leur office en souffrir peut-être quelque détriement, il arrive que certains de nos catéchistes, au maigre salaire, se font un petit revenu en exerçant la médecine. Tel mon excellent portier de Siu-tcheou, Yuen Tcheng-in. « Surtout, ne fais pas de médecine », lui recommandais-je, le jour de son entrée en fonctions. Je pense qu'il m'obéit assez bien jusqu'au jour où, fort embarrassé de deux ou trois cas de maladie, je ne trouvai rien de mieux à faire que de les



LE F. SOULIGNY SOIGNANT SES MALADES

renvoyer à mon vieux portier. Aussi ouvertement autorisé par le Père, il est à croire que, depuis lors, le bonhomme donne bien au moins quelques consultations. Allez donc renvoyer bredouille un pauvre chrétien, quand vous pouvez, à peu de frais, soulager son mal. Il y a bien à Siu-tcheou l'hôpital des protestants américains, qui est très bien outillé; mais tout y coûte si cher pour qui compte son argent à la sapèque! Il y a bien le F. Souigny et son dispensaire, que fréquentent pauvres et riches, non seulement du T'ang-chan hien, mais des sous-préfectures voisines; seulement Heoutchoang est à cent soixante-dix lys d'ici. Il y a bien votre serviteur, mais à qui aucun auteur de philosophie ou de théologie n'a jamais appris à soulager l'humanité souffrante. Bref, sans interdiction ni autorisation formelle, mon vieux Yuen fait un peu de médecine, tout en gardant fort bien sa porte.

Yuen Tcheng-in, originaire de Yuen-tang, dans le Fong hien, a soixante-huit ou soixante-neuf ans. Baptisé vers l'âge de quarante ans, il ne tarda pas à attirer l'attention du missionnaire, qui le fit de bonne heure catéchiste. Assez instruit, pour avoir étudié, jeune, dans une école païenne, il a passé environ vingt-cinq ans à la tête de diverses chrétientés, partout estimé pour sa piété, sa droiture, son bon sens, et au surplus pour sa science médicale.

Car de la science en médecine, le bon vieux en a, science théorique aussi bien qu'expérimentale. Des années durant, il a eu le loisir de consulter des formulaires de médecine; et il faut croire qu'il eut la main heureuse, car sa clientèle alla toujours en augmentant. Quand il fut trop vieux pour les courses à travers sa chrétienté, je l'appelai, il y a un peu plus d'un an, à son poste actuel de Siu-tcheou.

Si le Yuen-portier parle peu à l'ordinaire, le Yuen-médecin devient abondant, dès qu'on touche à son art.

« Où as-tu appris tout cela ?

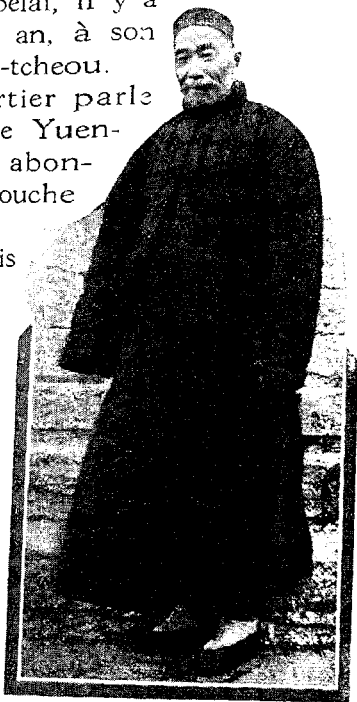
— Dans les livres, Père.

— Quels livres ?

— Des livres tout exprès, décrivant maladies et remèdes appropriés.

— Mais encore faut-il appliquer les formules à bon es-cient !

— La pratique, Père. A King-ngan-



LE PORTIER DE SIU-TCHEOU

tsi, où j'ai passé treize ans, les chrétiens s'adressaient tous à moi.

— Et tu n'as pas tué trop de gens ? »

Le vieux se contente de sourire. La fidélité de ses clients répond pour lui.

« Et ici, vient-on souvent te consulter ?

— Quelquefois.

— Par exemple ?

— M. Tchang, de la gare du nord, dont le fils aîné était très malade. C'est le Père qui lui a dit de s'adresser à moi.

— Parfaitement. C'est toi qui as si bien guéri l'enfant ?

— Avec les remèdes achetés chez l'apothicaire de la grand'rue.

— Lesquels ?

Je ne saurais vous répéter tout ce que mon vieux me débite alors, avec non moins d'assurance que de volubilité. Il y avait, en tout cas, de douze à quinze médecines différentes, qu'il se rappelait parfaitement, sept ou huit jours après avoir écrit sa prescription.

« Il a dû en coûter assez cher à M. Tchang ?

— Douze cents sapèques (douze sous canadiens environ).

— Et tous ces ingrédients étaient à prendre ?

— A la fois, en une bonne potion. »

De fait, la potion avait eu le meilleur effet, puisque M. Tchang venait, bientôt après, me saluer et remercier mon vieux de la guérison

de son fils, qu'il portait fièrement dans ses bras.

Vous confierai-je que le vieux, sans prétention du reste, mais avec son bon cœur de fidèle serviteur, a fait l'essai de son art sur son patron lui-même ? Il y a quelque temps, notre cuisinier nous servait, midi et soir, un plat de jujubes. Excellent dessert, et qu'il sait bien préparer. Intrigués tout de même de ne pas voir paraître sur la table la variété de mets habituels, nous demandons au cuisinier s'il a quelque raison de nous administrer tant de jujubes à la file. C'est, répondit-il, le vieux portier, qui a appris que le Père a un petit mao-ping (trouble de digestion); il recommande de lui servir des jujubes comme excellent régime à suivre. Pour manifester au vieux que j'étais touché de son attention, je lui demande ce qu'il y a de particulièrement bon dans ces jujubes. « Pou je, pou liang. Ce n'est ni chaud ni froid pour les viscères », me répond-il. Il m'importe peu de savoir jusqu'où son explication se rencontre avec celle des grands médecins. Il reste que le jujube est, en effet, excellent et venait justement d'être recommandé à un autre missionnaire pour le même mal, par un médecin américain de l'hôpital protestant.

Depuis qu'il a guéri le fils de M. Tchang, gros monsieur de Chang-hai, s'il vous plaît,

notre portier a vu grandir la confiance qu'on avait déjà en lui. Pas un catéchiste, pas un domestique, qui ne s'adresse à lui en cas d'indisposition. Ce qu'il prescrit le plus souvent, c'est l'application

d'emplâtres. De vertu et de prix fort variés, les emplâtres sont très en vogue dans tout le pays. Je crois bien qu'il n'y entre généralement rien de chimique. Comme au bon vieux temps, des racines réduites en poudre en font



LE FRÈRE B. WOU
SÉMINARISTE DE CHIANG-HAI

les frais. Le vieux n'a garde, en outre, d'ignorer l'acuponcture. Tous les missionnaires disent que les bons médecins du pays font des merveilles avec leurs piqûres d'aiguilles de toutes dimensions.

Malgré le plaisir que je prends à lui parler médecine, je ne vais pas vous faire faire tout le tour des connaissances de mon vieux. S'il ne classe pas les maladies comme nous, ni encore moins ses médicaments en toniques, sédatifs, émollients, expectorants, sudorifiques,

vomitifs, purgatifs, diurétiques, révulsifs, etc., son diagnostic n'est pas moins sûr, ni ses prescriptions données vaille que vaille. Rien de l'apprenti-apothicaire, comme il s'en trouve à certains comptoirs, qui ne demandent qu'à vendre leur marchandise, qu'on se présente avec ou sans ordonnance de médecin. Rien du charlatan, qui fait plus de sorcellerie que de médecine. Mon vieux Yuen est certes mieux avisé. Son vocabulaire médical est de son pays et de son temps.

Aux jeunes générations aisées de fréquenter les grandes écoles de médecine, d'où sortent des diplômés qui marquent un incontestable progrès; mais quand y aura-t-il par tout le pays des médecins sortis des grandes écoles? Il est sûr que nos pauvres du Siu-tcheou fou, dont la bourse est si mince, consulteront encore longtemps des médecins plus ou moins vieux style. Puissent-ils en trouver toujours du genre de mon brave Yuen Tcheng-in!

A la dernière demeure ¹

La résidence de la ville de Siu-tcheou est bien située pour qui veut étudier les rites d'un enterrement païen: tout en face, au sud, un entrepreneur de pompes funèbres. A la campagne, comme à la ville, toute sépulture aura le plus de solennité possible. Question de plus ou de moins dans la mise en scène, selon la condition des familles.

Quand les devins ont révélé quel est le jour favorable pour la sépulture d'un défunt, on fait les préparatifs du convoi funèbre. Ce n'est pas mince besogne. Dans les villes surtout, le bizarre défilé sera long de quelques centaines de figurants. Ce seront des mendiants salariés, qu'on couvrira de livrées multicolores; les uns, parfois à cheval, portent bannières ou parasols d'honneur, lanternes ou pancartes rouges; d'autres vont à pied, portant aussi quelques breloques.

Bien entendu il y faut des musiciens aux instruments curieux et criards: flûtes et clarinettes, étoffées de tam-tam. Un groupe de bonzes à tête rasée, les uns tête nue, les autres couverts d'un gigantesque chapeau

1. Cf. « Autour d'un lit funèbre. »

rouge. Viendront ensuite les chaises à porteurs; sur les unes des idoles, des portraits des ancêtres, la tablette du défunt où est écrit un résumé de sa vie; sur les autres, les femmes.



CIMETIÈRE DE FAMILLE, EN CAMPAGNE

Il y a les pleureuses, chargées des cris et des lamentations; à tant par jour, des larmes ne demandent qu'à couler. Puis les femmes en deuil, celles de la famille; leur aspect est lamentable, cheveux en désordre et vêtements de grosse toile blanche, loués pour la circonstance.

Veut-on faire grand, le cortège se formera à une pagode, d'où l'on se rend à la maison mortuaire. Au-dessus de la porte on a construit une espèce d'arcade de tables les pieds en l'air, avec lanterne sur chaque pied. A côté, une estrade où monte un maître bonze,

coiffé d'une sorte de mitre, qui commence à réciter des prières. Les autres bonzes sont au bas, faisant de la musique. Tous les membres de la famille sont prosternés à terre, se lamentant au plus fort. Puis le bonze, du haut de son estrade, jette des gâteaux ou des pains, aussitôt attrapés par les badauds. Ces pains, dit-on, sont destinés à amadouer les démons faméliques pour qu'ils n'aillent pas troubler le défunt.

Soudain, formidable explosion de pétards, accompagnés d'un roulement de tam-tam; c'est pour annoncer que le défunt, ayant passé le pont du purgatoire (bouddhiste), est délivré de ses ennemis infernaux.

Quand donc sont accomplis les rites — dont je n'ai énuméré que les principaux — le cortège se met en marche, pour être terminé par le lourd cercueil, porté scrupuleusement à telle distance du sol, environ un pied et demi ou deux pieds. Brillant de vernis, on le recouvre parfois d'un drap mortuaire, le tout joli et fort coûteux. Pourquoi faut-il qu'il soit porté si peu révérencieusement par de simples salariés, aux jambes nues, ordinairement en tenue de travailleurs! En cours de route, échauffés par la marche et le fardeau, ils ne se feront pas faute de déposer leur koa-tse (le gilet) crasseux, sur le riche cercueil. C'est ce que je goûte le moins, dans tout un ensemble de

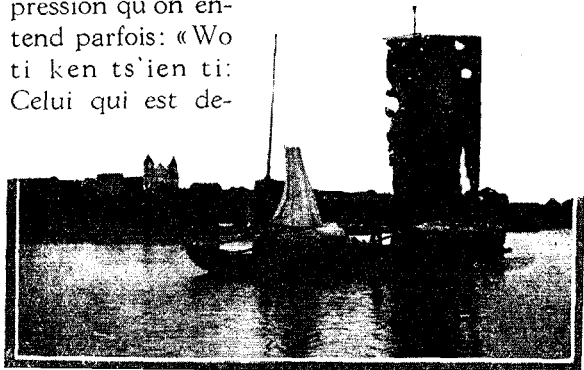
cérémonies, qui ne manquent pas d'avoir un côté imposant.

Le lieu de sépulture, toujours hors de la ville, peut être une salle dans quelque villa de famille; le plus souvent, c'est un monticule entouré de peupliers. Des tertres de forme conique indiquent le nombre des tombes. Le tout est généralement fort bien entretenu. Pour une famille pauvre, ce sera un coin du champ qui gardera le cercueil. On le déposera nu sur la terre nue. Quand on pourra, on le recouvrira d'un petit toit en briques ou en paille. A côté des parents, cercueils des petits enfants, suspendus parfois sur des pieux, à deux ou trois pieds du sol.

Quand enterrera-t-on ces cercueils ? Dans certains cas, on attendra la mort d'un autre membre de la famille; mari et femme, par exemple, seront inhumés ensemble. Ce sera modeste, mais au moins on dormira son dernier sommeil dans le champ des ancêtres. C'est une des plaintes qu'il n'est pas rare d'entendre de la bouche des soldats: « Nous autres, malheureux, nous ne savons même pas où nous serons enterrés. »

Au cimetière d'une famille aisée, rien n'est laissé au hasard dans la disposition des tombes. Bien qu'on ne manque pas d'égards pour les enfants morts en bas âge, et pour les filles restées vierges dans la famille, leurs cercueils

doivent être à part, dans une partie attenante au cimetière proprement dit. Ce qui importe le plus, c'est la disposition des tombes de ceux et de celles qui entrent dans les lignes généalogiques. Ici, rigueur absolue. Une même fosse renferme les cercueils du père et de la mère; si le père a eu successivement deux ou plusieurs femmes, toutes sont avec lui dans une fosse commune. Par devant viendront se ranger leurs fils; en avant des fils, les petits-fils. De sorte que, dans un cimetière bien entretenu, on peut, à la seule vue des tumulus, compter le nombre des générations et le nombre des rameaux issus d'une même souche. C'est comme un arbre généalogique tracé dans le cimetière, au fur et à mesure que la mort passe dans la famille. De là l'origine de l'expression qu'on entend parfois: «Wo ti ken ts'ien ti: Celui qui est de-



SUR LE CANAL IMPÉRIAL

vant moi »; par là, un chrétien désignera son fils, celui qui sera devant lui au cimetière.

Rendus à leur dernière demeure, les morts ne seront pas oubliés. « On conserve chèrement le souvenir des morts, auxquels tout homme sage rougirait de ne pas penser. » Ainsi parlait Confucius, et il ajoutait: « On porte durant trois ans le deuil d'un père et d'une mère; mais un fils conserve toujours un tendre souvenir pour ses parents. S'il est vertueux, toute sa vie il les regrettera et ne se permettra ni joie ni amusement au jour anniversaire de leur mort. » Aujourd'hui, paraît-il, la durée du deuil est réduite de quelques mois. Ce détail excepté, la doctrine du maître n'a guère été modifiée.

Que le mort repose encore dans la salle d'honneur, qu'il soit simplement déposé dans un champ, ou qu'il soit inhumé au cimetière familial, il est d'usage, à certaines dates de l'année, de venir se prosterner devant le cercueil pour pleurer, se lamenter, brûler du papier-monnaie. Parfois on engage une manière de conversation avec un mort, comme s'il était là présent. De fait, les Chinois païens ont cette persuasion que leurs morts les voient toujours. Aussi doivent-ils, d'après leurs livres les plus autorisés, traiter les défunts comme s'ils étaient pleins de vie, avoir pour eux les mêmes égards.

Un jour, revenant de faire une extrême-onction, j'aperçois en pleine campagne, à deux ou trois lys du village le plus rapproché, une païenne devant un petit tumulus perdu au



A L'ÉCOLE DE BRUTHEOU

milieu de la plaine. Sous la pluie battante, la pauvre femme est là, prosternée, poussant des gémissements accompagnés de contorsions. Par moment, changeant de voix, elle prend comme un ton de conversation. Ce doit être, m'explique mon catéchiste, un anniversaire de décès, où la coutume exige rigoureusement de venir pleurer sur un défunt, et l'informer des joies ou des douleurs de la famille. C'est toujours la persuasion d'une présence, bien qu'invisible.

Les livres citent un vrai discours que prononça ainsi un certain Kien-fong devant le cercueil de sa mère: « O ma mère, ma tendre

mère! c'en est donc fait. Votre fils infortuné vous a perdue pour toujours. Ses soins, ses vœux, ses désirs n'ont pu vous conduire jusqu'à une longue vieillesse. Qui consolera mes douleurs? Si encore je pouvais immortaliser votre nom par des larmes et des louanges dignes de vous. Hélas! toutes mes pensées se troublent, je ne fais plus rien, je vis de ma douleur. Quelle mère! sa tendresse sans bornes sacrifia son repos aux soins de mon éducation; sa charité, ses gracieux accueils vivent dans la mémoire de tous. Quand je la quittai pour la capitale, elle me dit: « Ce serait une grande « consolation pour moi de te revoir avec le « titre de docteur, mais quel que soit le succès « de tes études, souviens-toi, le reste de tes « jours, que ta mère ne désira de toi que des « vertus. »

Voilà certes qui repose des banalités du convoi funèbre, qui sent par trop « la commande ». Comme expression de sentiments humains, on ne conçoit guère mieux que ces paroles. Puisse le jour venir où l'influence des dogmes catholiques aura surnaturalisé l'attachement de nos gens à leurs défunts! Il fera bon alors, en passant près des beaux cimetières de nos campagnes, voir la croix rédemptrice dressée au milieu des tombes, proclamer l'espoir de tous en la résurrection future. *In spem resurrectionis.*

Il ne manque que la porte

Presque dès les débuts de l'évangélisation du Siu-tcheou fou, une école centrale pour l'ouest, et une pour l'est, donnèrent à l'élite des jeunes gens, avec l'instruction religieuse, un commencement d'instruction littéraire. Outre les rares élèves de ces deux écoles, qu'on destinait à devenir catéchistes, la masse des enfants ne recevaient aux écoles de la Mission que l'instruction religieuse. On donnait aux premières le nom d'écoles de livres, aux secondes celui d'écoles de prières.

Le temps avançait, et, avec le temps, l'instruction publique (surtout depuis la République, 1912). Les missionnaires devaient tenter de procurer l'instruction à un plus grand nombre d'enfants. Tâche plus nécessaire que facile à mener à bien. L'école de prières, qui ne fonctionnait que trois ou quatre mois par année, coûtait déjà bien cher. Si l'on multipliait les écoles de livres, qui devraient être ouvertes sept ou huit mois par an, où trouverait-on les fonds nécessaires à leur entretien ? Habitué à recevoir à peu près tout du missionnaire, nos pauvres campagnards voudraient-ils, pourraient-ils consentir à faire quelques dé-

boursés pour frais d'école: achat de livres, entretien des professeurs, etc. ?

Mise sur le tapis il y a douze ou quinze ans, la question est encore débattue et ne saurait recevoir de sitôt une solution définitive. En fait, à l'heure actuelle, la moitié au moins des districts du Siu-tcheou fou n'ont encore qu'une école de prières. Outre celle-ci, partout indispensable, certains autres districts ont huit, dix, douze écoles de livres, où, sans négliger l'instruction religieuse, on donne un enseignement équivalant à celui des écoles primaires officielles.

Si modestes soient-elles, encore faut-il trouver à ces écoles un local. Ce local est tout trouvé, dans les chrétientés principales, où le missionnaire a déjà une chapelle auxiliaire. Si l'école n'a pas été prévue lors des construc-



CHAPELLE DE CHRÉTIENTÉ

tions, il arrivera que la chapelle elle-même servira de classe; quand le Père y viendra dire la messe, on aura vite fait d'enlever le matériel scolaire, qui est des plus sommaires.

Mais ces écoles externes, distantes entre elles de dix ou douze lys, ne sauraient être fréquentées par des enfants éloignés de plus de deux ou trois lys; car il faut, non seulement coucher à domicile, mais y prendre tous ses repas. Or, outre ses chrétientés principales, chaque district compte plusieurs villages où il y a bon nombre d'enfants d'âge scolaire. Comment ouvrir une école dans ces villages?

Avec quelques variantes, le système reviendra à peu près à ceci: les villages A, B, C, demandent au missionnaire d'établir une école chez eux. A lui offre un local, avec mobilier suffisant. Le Hoei-tchang de B s'engage en plus à faire payer à chaque élève tant par mois. C offre les mêmes conditions que B, mais demande de diminuer un peu le tant par mois. Toutes choses égales d'ailleurs, le Père jettera d'abord sur B son dévolu, tout en cherchant de nouveaux professeurs; car il prévoit que A et C ne vont pas tarder à offrir aussi bien que B. L'instruction est de plus en plus appréciée, au Siu-tcheou fou comme ailleurs; les villages dotés d'une école ont sur les villages qui n'en ont pas, une incontestable supériorité.

J'en étais à ruminer ces théories, thème habituel de conversations entre vieux missionnaires, quand je débutai à mon premier poste de San-koan-miao, en septembre 1927. San-koan-miao n'avait alors que son « école de prières ». Il me semblait de toute évidence que des écoles hors du centre de la Mission, parsemées par tout le district, devraient être fort profitables, en créant autant de petits centres où la vie chrétienne deviendrait plus intense. Mais, sans aucune expérience, comment fonder ces écoles ? comment les administrer ? comment faire le choix des élèves ? et surtout comment donner un salaire convenable à un si grand nombre de nouveaux professeurs ?

J'hésitais donc, et j'aurais sans doute hésité encore longtemps, quand un courrier m'apporte une lettre du Canada, et dans cette lettre l'annonce d'une aumône de cent dollars. Cent dollars canadiens, c'était environ deux cent vingt-cinq piastres mexicaines, soit mille tiaos, ou un million de sapèques. Que faire de cette aubaine ? La bonne Providence ne venait-elle pas dissiper mes hésitations ?

Il fallait au moins tenter l'expérience de l'école externe. Séance tenante, j'appelle mon majordome, et, sans rien dire de mon million, lui demande si on pourrait trouver dans le district des professeurs d'école primaire.



DÉPART POUR LES VACANCES

Quelques noms sont proposés. On prend des informations; pas plus tard que le dimanche suivant, Kiu-tchai, Tchang-tsi et Kiu-tsi ouvraient une école sur place; encore deux ou trois semaines, et Pien-i-tsi et Hoan-k'eu en faisaient autant. Toutes mes chrétientés principales avaient donc désormais leur école; et, malgré quelques légers tiraillements, ça voulait marcher.

Restaient bien des villages comptant huit ou dix enfants baptisés (auxquels pourraient se joindre quelques païens), qui ne demandaient pas mieux que d'étudier les livres. Mon majordome consulté me dit qu'on peut essayer d'ouvrir école chez eux. L'école est certainement désirée, et de nouveaux maîtres sont trouvables. Essayons. Aussitôt notre intention connue, de divers côtés nous arrivèrent des offres inégalement avantageuses. Un premier chef de village veut me louer une maison suffisante pour école.

« Je n'entends pas louer

— Très peu cher, Père.

— Pou hing, ça ne va pas. Fournissez-moi d'abord gratuitement un local pour d'ici au blé prochain (fin mai). »

Un second offre le dit local, mais voudrait bien emprunter de moi quelques tables de classe.

« Pou hing. Selon la coutume de ce pays, quand un professeur ouvre école, les parents fournissent les tables de classe. Pas vrai ?

— Oui, Père, c'est la coutume.

— Alors ?



A LA DESCENTE DU DORTOIR

— Il nous faut une école.

— J'ai un professeur. Fournissez le mobilier, sauf le tableau noir, que je vous prêterai d'ici au blé. Combien auriez-vous d'élèves ?

— Une bonne douzaine.

— Combien de baptisés ?

— Sept ou huit.

— Hing, ça va. Quand ouvre-t-on ?

— Au Père de décider.

— Pourquoi pas tout de suite ?

— Ouvrons tout de suite. »

Et le bonhomme, prenant le petit tableau noir qui est là près du mur, part annoncer la

chose aux gens de Fei-tchoang. Qui donc prétend que les choses, en Chine, ne vont pas rondement ? Mais voilà mon brave homme qui revient.

« Père, les gens de Fei-tchoang sont pauvres.

— Le Père aussi.

— Ne pourriez-vous pas diminuer un peu le hio-fei (les frais d'écolage).

— Allons ! c'est entendu. Chaque élève, pour la première année, donnera cinq cents sapèques par mois. L'an prochain, ce n'est pas diminuer qu'il faudra, mais augmenter un peu.

— Dites donc, Père, la maison là-bas...

— Tu m'as dit que c'est une bonne maison. Je te crois, en attendant d'aller la voir moi-même.

— Oui, seulement elle n'a pas de porte.

— Quel mal à ça ? Inutile une porte qui doit rester toujours ouverte, pour laisser passer la lumière.

— Oui, seulement...

— Quoi ?

— Quand le Père viendra nous visiter, ce n'est pas joli.

— Et alors vous allez en faire une ?

— Si le Père voulait nous prêter celle qui traîne derrière la sacristie ? Elle est inutile ici.

— Alors donc, il ne manque que la porte, pour que notre fondation aboutisse ?

— Nous avons le reste.

— Entendu, signe-moi un papier comme quoi la porte de l'école de Fei-tchoang appartient au Père, et envoie une brouette la chercher quand tu voudras. »

Le lendemain ma porte partait pour Fei-tchoang. La pauvre vieille, hélas ! ne devait pas revenir. Deux ou trois mois après, les brigands tombent sur Fei-tchoang et rasent tout ce qui peut s'emporter. C'est égal. L'école, au bout de quelques jours, renaît, pour durer cette fois jusqu'à l'été.



LE F. SAINT-JEAN, INFIRMIER
FAISANT UNE PIQÛRE A UN ÉCOLIER

Après Fei-tchoang, semblables tractations avec les villages de Tchang-tchoang et de Si-li-tchoang. Tout le second semestre, sauf de courtes interruptions, huit écoles externes fonctionnaient dans le district de San-koan-miao. Avec quel résultat ? Plus de cent élèves re-

cevaient un commencement d'instruction littéraire, menée de front avec l'étude de la religion. Et, tout fiers de leur école, les chrétiens des huit villages respectifs devenaient un peu plus réguliers dans la pratique religieuse et m'amenaient nombre de nouveaux catéchumènes.

Vous m'attendez aux comptes de fin d'année? Soyons francs. Mes cent dollars (deux cent vingt-cinq piastres mexicaines) n'avaient pas tout à fait suffi à payer les salaires de huit professeurs pendant cinq ou six mois. Mais il s'en fallait d'assez peu. Par ailleurs, j'avais épargné joliment, du fait que bien des élèves, fréquentant les écoles externes, n'étaient pas venus à l'école interne où la nourriture est gratuite. Et c'est sur cette petite spéculation, aussi honnête que simple, que je pouvais compter pour augmenter un peu, l'année suivante, le salaire de mes professeurs.

Leçons d'économie

On peut définir l'économie: l'ordre dans la conduite d'une maison, réglé sur le rapport qui existe entre les dépenses et les revenus. Ainsi entendue, il y a trois manières principales de pratiquer l'économie: limiter les besoins de la famille, éviter le gaspillage, tirer de ce qu'on a le plus grand rendement possible. Sur chacun de ces points, toute maîtresse de maison canadienne aurait profit à imiter la paysanne du Siu-tcheou fou.

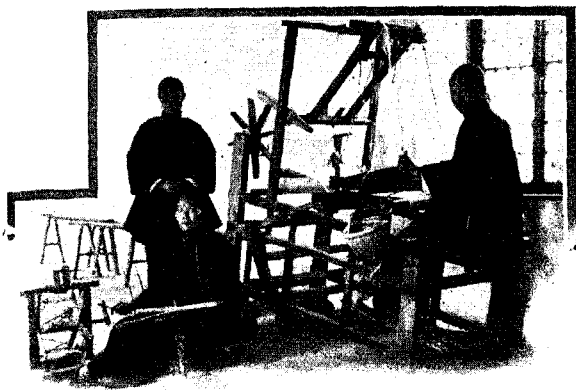
Le nouveau venu ici est vite frappé de la simplicité de la nourriture ordinaire. Quelques produits du pays, fort peu variés, nourrissent nos millions de paysans. Haricots, millet, sorgho, blé, arachides, préparés de façons assez variées, c'est à peu près tout ce qu'on mange dans nos campagnes. Ajoutez-y un peu de viande à certaines fêtes, ou du poisson, quand les grandes pluies créent de petits étangs où l'on fait bonne pêche.

A Londres, Paris, New-York et autres grandes villes, il est intéressant de voir où peut descendre le coût minimum de vie de l'ouvrier pauvre. Je voudrais être un tant soit peu économiste pour vous montrer combien on l'emporte ici sur la plupart de nos

pays, sinon sur tous. Même en temps de famine, s'il meurt de nos gens, ce n'est encore que la petite proportion. Avec combien peu les millions de survivants se conservent dans l'existence! Il en ressort que nos gens ont à un degré supérieur l'art de tirer parti de leur nourriture. Leurs mets sont pauvres, et pour nous, insipides, repoussants même, si vous le voulez. Reste que le parti qu'ils en tirent ne prouve que mieux leur supériorité en art culinaire. Un certain W. Cooke, qui a étudié ce côté de la vie chinoise, place les Chinois au-dessous des Français, mais bien au-dessus des Anglais; et il eût pu ajouter qu'ils sont certainement au-dessus des Canadiens et des Américains.

Bien avisés dans le choix de ce qui fait le fond de leur alimentation ordinaire, comme nos gens du Siu-tcheou fou savent aussi dans quelle mesure en user! La femme de ménage doit avant tout « hoei kouo je tse », expression difficilement traduisible, qui signifie qu'elle doit savoir « avoir de quoi vivre », pas moins, pas plus. Ce n'est pas ici qu'on trouve des restes après diner, ce qui représente en bien des familles d'Europe ou d'Amérique, une notable fraction du coût total d'un repas. Soupe, légumes, pain, tout a été calculé selon le nombre de « bouches » à nourrir. Vous demandez à un chrétien combien de membres dans sa fa-

mille; « ou, lieou, tsi k'eu tse jen », répond-il le plus souvent, non pas cinq, six, sept personnes, mais cinq, six, sept bouches, selon le cas. Vous pouvez voir, à sa réponse, quel est le



LE MÉTIER A TISSER

premier de ses soucis, et si la femme pourrait se départir de la plus stricte économie.

S'il n'est certainement pas exagéré de dire que la somme des restes de repas aux États-Unis et au Canada suffirait à nourrir tout le Siu-tcheou fou, je crois qu'il n'est pas moins vrai de dire que les restes de repas de tout le Siu-tcheou fou ne suffiraient pas à nourrir le plus minuscule village. Car, tout compte fait, il ne reste rien quand, après les parents, en-

fants et serviteurs ont pris leur pitance. On le pourrait deviner, à voir la maigreur des chiens et des chats du pays, qui ne doivent compter que sur eux-mêmes pour soutenir leur misérable existence.

J'ai dit que le menu du paysan, sauf à certaines fêtes, ne comporte pas de viande. Il est pourtant un cas d'exception. Un cheval, un bœuf, un mulet, un âne, un chien, un chat viennent-ils à mourir, que ce soit d'accident, de vieillesse ou de maladie, l'animal sitôt mort sera mangé. S'il est mort de maladie, on sait très bien que la chair en sera moins bonne, et même qu'il y aura quelque danger à la manger. Mais on calcule qu'il vaut bien la peine de s'exposer à quelques malaises d'estomac et d'intestins, pour se payer le luxe rare d'un repas de viande ¹, ce qui, au surplus, ménagera la provision de farine. Le F. Souigny, qui a été témoin de plusieurs « boustifailles » de ce genre, n'a dû certes jamais constater qu'on ait été malade pour avoir mangé de la chair d'animal mort de maladie. Autres pays, autres estomacs.

Économie dans la nourriture elle-même, économie dans tout ce qui y a trait. Rien de plus simple que le service de vaisselle: un bol et une paire de bâtonnets pour chacun.

1. Même de chien enragé; un missionnaire a vu le cas dans son district.

Le fond de la marmite à cuire les légumes, qu'il faut manier avec grand soin, sera aussi mince que possible. Précaution nullement futile, puisqu'ainsi il suffit d'une flambée pour faire bouillir à point. Le combustible est ici des plus rares. Avec quel soin on conserve, pour les vendre en ville, les tiges de sorgho chou-kiai, et les branches qu'on peut enlever chaque année aux quelques arbres de sa cour ou de son champ!

En tout temps de l'année, mais surtout l'hiver, on amasse au jour le jour le combustible requis pour la cuisine familiale. C'est, à l'occasion, l'affaire de tous, mais plus spécialement des jeunes enfants. Pendant que les hommes vaquent aux gros travaux et les femmes aux soins du ménage, les enfants courent la campagne à cette fin: feuilles mortes, brins de paille perdus, racines diverses, tout va dans quelque panier, ou forme quelque fagot. Après un jour de ce grappillage, un second, puis un troisième. On passe et repasse aux mêmes endroits; toujours on y trouve quelque chose. Tant et si bien que l'année s'écoule, sans qu'on ait dépensé une sapèque pour le chauffage de la cuisine.

Les habits maintenant. Tout y est calculé pour suffire strictement, selon les temps de l'année. Aussi légers que possible en été, ils sont assez chauds en hiver: chaussettes, sou-

liers doublés, culottes et redingotes ouatées garantissent bien contre le froid. On n'est guère soucieux de « mode ». « Kouo je tse », il s'agit de vivre, en se couvrant dans la mesure exigée par la température



REPAS EN PLEIN AIR

AU Puits
DU VILLAGE

l'époque. Aux gens plus à l'aise de se payer le luxe de l'élégance. De fait, dans les familles moins pauvres, on trouve moyen de donner un joli tour d'élégance à des habits assez simples en eux-mêmes. On pardonnera bien aux femmes de l'emporter en cet art sur les hommes; d'autant que la modestie dans leur toilette est de tous points irréprochable.

Pauvres ou un peu plus riches, tous les habits sont généralement faits à domicile. Rarement, du reste, ils sont refaits tout de

neuf. Un habit, quelque vieux, quelque usagé qu'il soit, n'est pas le néant. Telle redingote est toute en lambeaux : pièce à pièce on trouve moyen de recoudre ce qui en reste à quelques morceaux plus consistants ; telle culotte est par trop défoncée pour les froids qui commencent : on tasse ensemble les tampons de ouate qui ont échappé au naufrage, et une nouvelle doublure de toile les tiendra encore longtemps en place.

Moins soucieux que nous des soins hygiéniques qui entraîneraient une dépense d'argent, nos gens du Siu-tcheou fou savent utiliser ceux que la nature fournit gratuitement à tous les mortels. On ne pourrait pas commodément laver les habits d'hiver ; mais ceux d'été sont de temps en temps passés à l'eau de l'étang, près du village. Il n'en coûte rien de les faire sécher au beau soleil. De même, si les couvertures de lit ne sont pas toujours propres, une bonne femme de ménage ne manque pas de les exposer au soleil tous les jours.

Même souci de l'économie, dans la construction des maisons ordinaires des campagnards ; même souci de l'économie dans les petites industries locales, qui rapportent quelque argent pour les menus achats indispensables ; même souci, en un mot, dans toute la conduite de leur maison. On peut justement appliquer aux paysans du Siu-tcheou fou ce que

Mgr de Guébriant disait naguère des Chinois de Canton et qui revient à peu près à ceci : « Nos gens mènent une vie dure; âpres à la lutte pour la vie, ils sont remarquablement industrieux à tirer parti des ressources très restreintes que la nature a mises à leur disposition. »

Premier Noël dans la brousse

23 décembre. Quarante-trois catéchumènes, après l'examen usuel, sont trouvés dignes d'être admis au baptême. Comme la journée de demain n'aura, comme les autres, que vingt-quatre heures, dont la grosse part devra être consacrée aux confessions, c'est aujourd'hui, le 23, que les deux missionnaires de T'ang-chan se partagent la consolante besogne de baptiser les catéchumènes.

Dans la matinée, vingt-trois femmes et filles s'alignent au bas de l'église devant le R. P. Hamon. Quelques fillettes parmi elles, quelques mères de famille avec un bébé dans les bras, quelques grand'mères, « tou yeou » comme on dit ici: il y en a de tous âges et de toutes conditions.

L'après-midi, c'est le tour des hommes et garçons qui se rangent au nombre de vingt devant le P. Lafortune.

Après les longues, mais si touchantes prières et cérémonies prescrites par le Rituel Romain, quelle n'est pas la joie du missionnaire quand vient le moment de verser l'eau régénératrice sur tous ces fronts! En un seul jour arracher quarante-trois âmes au joug si cruel de Satan et des pratiques superstitieuses, pour les mettre

avec toute leur reconnaissante générosité au service du divin Maître, c'est une joie que le lecteur ne peut concevoir que bien imparfaitement. Il faut être présent. Il faut voir aussi la joie qui illumine toutes les figures, quand, à l'issue de la cérémonie, les nouveaux baptisés viennent se prosterner devant le missionnaire pour le remercier et lui demander sa bénédiction.

24 décembre. Tout est entrain et joie autour de l'église centrale de T'ang-chan. Depuis le 22, le sacristain, aidé de quatre élèves de l'école, se démène tout le jour pour préparer à l'Enfant-Dieu la crèche traditionnelle. Dans la matinée, ce n'est pas sans un peu d'anxiété



L'ÉGLISE DE SOU-TSIEN

que j'allais voir comment, « du rien » mon sacristain saurait tirer quelque chose. Or, ma foi, il n'était pas midi que tout était terminé; et par je ne sais quel tour de main, là où, deux jours auparavant, il n'y avait qu'un amas indéfinissable de bouts de ficelle, de débris de dentelle, de tiges de sorgho, de chandeliers boîteux, de papiers d'emballage moisis et percés en mille endroits, voilà que s'élevait un rocher, un « vrai » rocher; au-dessus, une grande étoile que, la veille, j'avais bien vue un peu brisée, mais à laquelle un clou bien appliqué avait redonné sa juste forme; devant le rocher la mesure ouverte à tous les vents, qui n'attendait plus que la crèche et l'Enfant-Dieu.

Dans l'après-midi, arrivée des chrétiens, du nord, du sud, de l'ouest, de l'est, bref toutes nos douze chrétientés sont représentées. Plusieurs heures de confessions. Tout va bien jusqu'au soir.

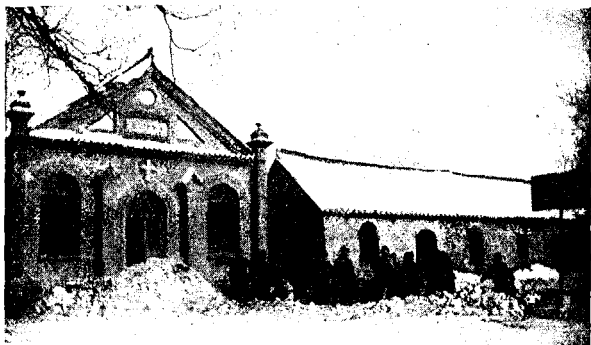
Mais voilà que se pose le problème: où loger tous ces hôtes? Il ne faut pas songer à trouver gîte en ville; encore moins à passer la veillée à la belle étoile par un froid de fin de décembre. Or les dortoirs des écoles et du catéchuménat sont à peu près au comble de leur capacité.

C'est alors que vous auriez pu voir de combien peu la pauvreté et la misère peuvent se contenter. Vers huit heures, après le coucher

des écoliers et des catéchumènes, vient donc le tour de mes campagnards. L'ordre est donné d'abord d'envahir la grande classe de l'école. On y court, on y entasse dans un coin pupitres et livres, et, sur quatre grandes nattes prises au grenier de la résidence, on aligne les vieillards et les plus petits garçons. « Allons à la petite école », dis-je alors au groupe considérable qui restait encore. Mais plus de nattes, et le parquet en briques est glacé. « Allons chercher de la paille », dis-je à un chef de bande. En deux sauts, cinq ou six gaillards sont à l'écurie et en reviennent avec une énorme brasées de paille. Cinq minutes après, sur les bottes de paille étendues, mes gens s'étendaient à leur tour, sans oreillers, sans couvertures autres que leurs habits, heureux tout de même de trouver un gîte tel que certains d'entre eux n'en ont pas dans leur petit réduit de famille.

Noël!!! Il n'était pas neuf heures que l'on dormait partout profondément. Si bien que, à onze heures et demie, il faudra sonner la cloche dans chaque dortoir pour tirer du sommeil tous ces braves gens. Onze heures quarante-cinq: tous sont rendus à l'église. Onze heures cinquante: le R. P. Hamon, précédé de huit servants en leurs plus beaux habits, s'avance dans la nef, portant le petit Jésus dans sa crèche, qu'il va déposer dans « l'étable »

prête à le recevoir. Alors une trentaine de garçons de l'école entonnent sur l'air de « Il est né le divin Enfant », un beau cantique chinois que, de longue date, ils ont préparé sous la direction de l'artiste que je ne suis pas.



L'ÉCOLE CENTRALE DE SIU-TCHEOU

Bien qu'il doive y avoir un sermon à la messe du jour, comment, dès la messe de minuit, ne pas dire un mot à des gens si bien faits pour comprendre quelle nuit Notre-Dame passa à Bethléem et pourquoi Notre-Seigneur voulut avoir pour premiers adorateurs d'humbles bergers ? A la façon dont ses paroles sont écoutées, le missionnaire comprend que Jésus-Hostie sera tout à l'heure chaudement accueilli dans des cœurs simples et amis du sacrifice.

Après l'action de grâces, nouveau cantique de Noël, et, à l'issue de la messe de l'aurore, on retourne à son lit de paille.

Comme tous restent pour la messe du jour, et que d'autres arrivent nombreux le matin, notre église, pourtant assez vaste, suffit à peine à abriter tout le monde. La messe, commencée après toutes les confessions, est suivie de l'acte de consécration à la sainte Vierge, consécration qui se fait dans tous les districts de la Mission de Nankin. Vient enfin la bénédiction du très saint Sacrement. Ce n'est que vers dix heures que l'on sort, après plus de deux heures et demie passées à l'église.

Là ne se termine pas la journée du missionnaire. Après un très court déjeuner, il va recevoir ses chrétiens, qui viennent tous par groupes le saluer et se recommander à lui. Après la dispersion de la foule, c'est le temps de voir privément les auxiliaires, les catéchistes, qui ont à régler d'urgence quelque affaire importante, comme de régulariser un mariage, d'admettre de nouveaux catéchumènes, etc. C'est encore le temps de donner quelques soins sommaires ou quelques remèdes peu coûteux à des malades qui n'ont pas le moyen de consulter le médecin. C'est encore le temps de faire discrètement quelques menues aumônes à des gens qui sont dans la misère extrême... Bref, c'est le temps de se

faire tout à tous, sans penser à son temps, sinon sans penser à la modicité de ses ressources pécuniaires, qui sont bien limitées pour le nombre de misères qu'on voudrait soulager. Enfin, quand on arrive à s'asseoir tranquille à sa chambre vers une heure de l'après-midi, on peut se dire que, pour une fois dans sa vie, on a été vingt-quatre heures sans guère s'appartenir.

Cette description de mon premier Noël dans la brousse reste bien incomplète. Il manque au tableau le trait dominant, à savoir : le spectacle du travail de la grâce sur des âmes de chrétiens, baptisés pour la plupart assez récemment, et dont l'instruction religieuse est forcément encore sommaire. La joie d'assister à ce spectacle ne se décrit pas. Le missionnaire ne peut que dire à ceux qui cherchent d'autres joies que celles de la terre : *Veni et vide*, venez et vous verrez ce que vous n'avez vu nulle part ailleurs.

Quand le soleil sera là...

Un dimanche de mi-novembre 1927, mon catéchiste m'avertissait qu'une chrétienne de Song-tchoang avait épousé un païen. Sans dispense évidemment, puisque j'en étais à la première nouvelle. Et Monseigneur n'est pas tendre pour ce genre de dispense: une chrétienne en effet qui entre, par le mariage, dans une famille de païens, pourra difficilement pratiquer sa religion; elle devra, par ordre de la belle-mère, participer aux pratiques superstitieuses de la parenté. Encore une brebis perdue, pensais-je en moi-même. En tout cas, faisons les enquêtes d'usage.

« Et ce païen, d'où est-il ?

— De Pei-tchoang, trente lys (dix milles) de Song-tchoang.

— Que fait-il de son métier ?

— C'est le notable de l'endroit.

— Il s'appelle ?

— Pei Sien-pang.

— Ne connaît rien de la religion ?

— Probable, à moins que sa nouvelle épouse ne lui en ait déjà dit un mot. »

Le registre de Song-tchoang ouvert sous nos yeux indique que la fille a été bien instruite à l'école des vierges. Celles-ci, consul-

tées, ajoutent que demoiselle Song sait très bien sa doctrine et que, n'ayant pas froid aux yeux, elle serait peut-être capable de parler religion à son noble époux. Lueur d'espoir. J'avertis donc le catéchiste d'aller le lendemain à Pei-tchoang, soi-disant visiter les deux ou trois familles chrétiennes de l'endroit. Sur place, il pourra obtenir des renseignements plus précis.

Le lundi matin mon brave Tchang, dans ses meilleurs habits, partait donc pour Pei-tchoang, dix lys seulement au nord de la Mission. Comme toujours, arrêt dans chaque famille chrétienne, exhortation à venir à la messe, à prier en famille, et, tout doucement, il tâche de savoir ce qu'on dit de Pei Sien-pang. Il ne tarde pas à apprendre que le notable est très estimé. Quarante ans environ, n'a jamais fait de tort à personne, emploie de son mieux les quelques soldats de sa garde à maintenir le bon ordre, n'a jamais eu qu'une femme, laquelle étant passée de vie à trépas il vient d'épouser une riche demoiselle Song de Song-tchoang. Un très brave homme et d'excellente réputation.

Mais reste que c'est un notable, et surtout un lettré. Voudra-t-il accorder même une entrevue à mon homme, assez pauvre gueux, qui vient lui parler religion ? Pressenti par quelqu'un de son entourage, Sien-pang répond

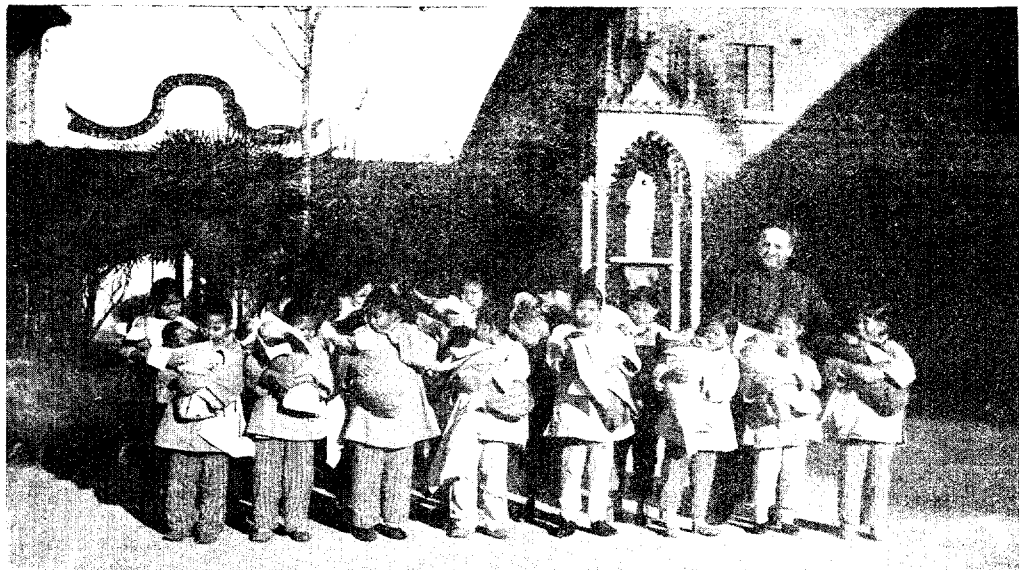
qu'il n'a aucune objection à voir le représentant du T'ien-tchou-t'ang (l'Église catholique).

Le Tchang se présente donc, incline la tête en joignant les mains, fait compliment au maître du noble village de Pei-tchoang, vante les bienfaits dont la région lui est redevable, bref est admis à exposer l'objet de sa visite. Sien-pang déclare tout de suite qu'il désire connaître la religion qui enseigne à connaître le vrai Maître du ciel et de la terre. Embarrassé d'un succès rapide au-delà de son attente, le catéchiste ne sait plus trop que dire à son homme. Lui proposer tout de suite de s'enfermer au catéchuménat, ça peut l'effrayer à la fois et l'offenser. Il y faut les formes, et tout d'abord l'invitation du Père. Après s'être défilé poliment, le catéchiste revient donc, tout joyeux, me raconter son voyage.

« Tout ce que tu me dis là est bien exact ?

— Le Père pourra juger lui-même, s'il veut accueillir Pei Sién-pang qui s'est dit prêt à venir le voir. »

Embarrassé à mon tour, je n'ai qu'à accepter et à fixer le jour de l'entrevue. Le 18 novembre dans la matinée, le portier venait m'annoncer qu'un gros Monsieur, escorté de quatre soldats, demandait à me saluer. A mon majordome (nom qu'on donne ici au catéchiste principal de chaque missionnaire), accouru en même temps, je demande quelles



PREMIERS BAPTÊMES DU P. LAVOIE

sont les règles essentielles d'étiquette à observer, puis le Monsieur s'amène, pendant que ses gardes restent à la porte, à boire le thé. En entrant chez moi, le noble visiteur s'incline profondément. Je salue, et m'empresse de poser les traditionnelles questions :

« Votre noble nom ?

— Mon vil nom est Pei Sien-pang.

— Votre noble domicile ?

— Mon minuscule village est Pei-tchoang.

Le Père est de quel grand pays ?

— Du Canada.

— Bien, bien, Ca-na-ta. »

Et il répète lentement : Ca-na-ta. D'où je puis croire qu'il connaît encore moins le Canada que moi la Chine. Cette petite supériorité m'enhardissant, je risque encore quelques phrases de politesse, qui me paraissent comprises.

Enfin viennent les choses sérieuses. C'est parfaitement vrai : mon homme se dit désireux de connaître notre religion. Il faut alors, aidé de mon majordome, lui expliquer que tout nouveau chrétien vient passer quelque temps au catéchuménat, pour étudier la doctrine, et subir l'examen d'admission. Qui va lui demander s'il est prêt à venir ? Mon majordome, sachant mon mandarin encore peu nuancé, risque la question en une phrase aussi polie que peu claire, mais qui est comprise

« Je vois, dit Sien-pang, que cette coutume est excellente, mais il m'est impossible de venir maintenant au catéchuménat... »

Silence de nous deux, et petit malaise. Au moins nous avons affaire à un homme qui donne l'impression de la franchise. (Il n'est pas rare que, par simple politesse, on nous dise qu'on va venir étudier la religion, mais sans en avoir la moindre envie.)

« Cette année, vous le savez, le pays est on ne peut plus troublé. Je ne puis venir demeurer ici pendant des semaines, alors que mon village resterait à la merci des brigands. Venant ici, il me faudrait mes gardes de corps, sans quoi on peut venir m'enlever... et donc vous causer des ennuis. »

Ma foi, ça n'arrange pas notre affaire. Mais tout ce qu'il avance me paraît parfaitement raisonnable. Essayons d'un autre arrangement.

« Tout en demeurant à domicile, pourriez-vous commencer l'étude de la religion ? »

— Certainement, si le Père veut me fournir un guide.

— Et mon catéchiste pourrait loger dans votre noble village ?

— Chez moi-même.

— C'est trop de bonté. « Pou kan tang, pou kan tang » (littéralement: je n'oserais, c'est-à-dire merci). »

Puis, après quelques derniers échanges de politesse, Pei Sien-pang rentrait chez lui, toujours escorté de ses quatre soldats.

Le surlendemain, j'avise Yu Tsong-jen, vieux professeur de catéchuménat.

« Dis donc, j'ai une mission délicate à te confier. Es-tu toujours prêt ? »

— Je suis aux ordres du Père.

— Eh ! bien, tu vas aller à Pei-tchoang enseigner la doctrine au notable Pei Sien-pang. Va d'abord le saluer, lui présenter ma carte pour authentifier ta mission, et viens me donner des nouvelles au bout de quelques jours. »

Le dimanche suivant, mon vieux Yu m'arrivait, tout radieux.

« Et ton catéchumène ? »

— On ne peut meilleur.

— Et tu loges ?

— Chez lui, dans une maison meilleure que la mienne.

— Et ta cuisine ?

— Chez lui aussi, et l'on me donne d'excellentes choses.

— Et les prières ?

— Sachant lire les caractères, et de mémoire tenace, il va très vite.

— Il comprend ?

— Très bien. A quand son premier examen ?

— Qu'il vienne le 29 de la lune », que je répons après un coup d'œil sur mon calendrier.

Au jour marqué, notre catéchumène arrivait, en compagnie du vieux catéchiste. Il pouvait déjà réciter sans broncher ce que nos gens ordinaires apprennent en un mois. Et ses réponses à mes questions sur les grandes vérités étaient on ne peut plus *ad rem*. Décidément, on travaille à Pei-tchoang, et la grâce s'en mêle. Puisqu'on se prête si volontiers aux exigences du Père, fixons un nouveau rendez-vous. Après un mot de félicitations, je donne comme programme de s'attaquer à la confession et invite à revenir le 15 décembre. Promis. Au jour indiqué, vent nord-est et forte neige. Mon brave homme, pensais-je, ne viendra sans doute que demain. Pas du tout. Vers les dix heures, on m'annonce Pei Sien-pang.

« Comment! Vous voilà par ce temps ?

— C'est le jour indiqué, mon Père, et ce n'est rien que de faire dix lys pour le bien de mon âme. »

Nouvel examen, tout aussi bien que le premier.

« Et tu désires être baptisé ?

— Si le Père veut bien.

— Une fois baptisé, tu viendras à la messe ?

— Oui, mon Père.



LE P. LAFORTUNE ENSEIGNANT LE CATÉCHISME

— Tu confesseras tes péchés ?

— Oui, mon Père.

— Reste un point à régler dont le catéchiste a dû te parler: il faudrait régulariser et bénir ton mariage.

— Quand le Père voudra. »

Le 23 décembre, par un froid glacial, Sien-pang revenait. Je vous laisse à deviner le bonheur de régénérer par le baptême une âme si simple, si droite, si sincère. Le 25, il assistait à la messe du jour, n'ayant pu venir à celle de minuit. Après la messe, il venait me saluer et me remercier avec effusions de l'avoir mis sur le chemin du salut.

« Alors, et la bénédiction du mariage, c'est toujours entendu ?

— Entendu.

— A la messe de demain ?

— A quelle heure, mon Père ?

— A sept heures.

— A sept heures ??? »

Étonnement du pauvre homme... Je me remémore que, n'ayant ni montres ni horloges, nos gens de la campagne se règlent encore sur le soleil. Mon catéchiste, venant à la rescoussé, pointe l'index à l'est, un peu au-dessus de l'horizon.

« Quand le soleil sera là.

— Bien, quand le soleil sera là, c'est l'heure de la messe ?

— Parfaitement. »

Le lendemain matin, un peu avant sept heures, cinq nouveaux baptisés s'alignaient devant la Table de communion, et bientôt les Présentandines entraient à l'église, conduisant autant de jeunes épouses... plus une. Avant de revêtir les ornements de la messe, allant voir si tous les couples sont en place, j'aperçois, seule, décontenancée, l'épouse de Pei Sien-pang, qui n'était pas arrivé.

Sept heures moins deux minutes. Allons! Est-il possible que Sien-pang ne vienne pas, ou même qu'il soit en retard? Le sacristain court à la sortie du village voir s'il n'est pas signalé. Première nouvelle: on ne voit venir personne. Deux minutes plus tard, on signale, dans le vague du jour levant, un homme qui accourt vers San-koan-miao. Mais il est seul, or, Sien-pang a coutume d'être escorté. Sept heures huit minutes, le sacristain accourt, sûr cette fois: « Oui, oui, c'est lui, il arrive. » Pour la première fois Pei Sien-pang était en retard. Et encore? Ma montre était-elle bien exacte? S'il est vrai qu'elle marquait sept heures et huit minutes, il n'est pas moins vrai que...

Le soleil était là...

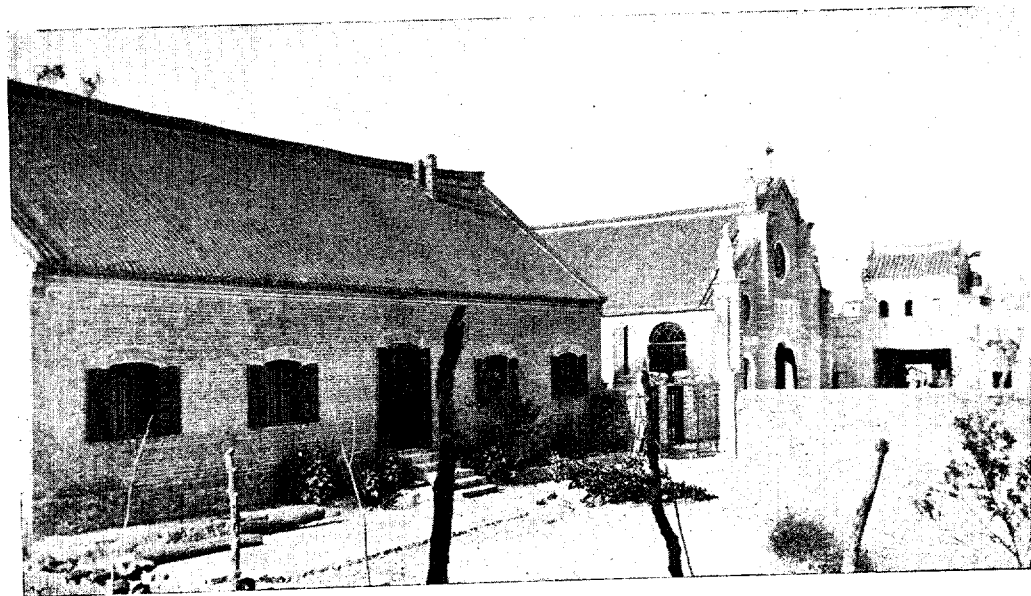
Politesses compliquées et complications polies

Comme nous l'avons dit ailleurs, certains côtés de la vie au Siu-tcheou fou sont communs à toute la Chine, par exemple, ce qui a trait à la politesse. Loin de moi la prétention d'avoir saisi, en quelques années seulement, toute la complexité des règles de la politesse chinoise. L'expérience m'en a tout de même suffisamment appris, pour souscrire au jugement porté par le protestant Arthur Smith, dans *Chinese characteristics*: « Le critique le moins indulgent doit admettre que les Chinois ont poussé la pratique de la politesse à un degré de perfection, non seulement inconnu des Occidentaux, mais dont on ne peut même, avant d'en avoir fait l'expérience, se faire une idée. » Il n'est que juste de rendre ce témoignage à des gens pour qui nos procédés directs, *fortiter in re*, blessent, pour ainsi dire à longueur de jour, l'inaltérable obséquiosité, *sua-viter in modo*, d'une éducation si différente de la nôtre.

Les règles de « cérémonies », lit-on dans les *Classiques*, sont au nombre de trois cents, et les règles de « conduite » sont au nombre

de trois mille. Rassurez-vous. Si pareils formulaires ont de quoi effrayer l'Américain ou le Canadien, partisans du *self-determination*, il n'est pas question d'enseigner aux pauvres enfants du Siu-tcheou fou telle quantité de formules. On fait moins et plus. Dès longtemps, de génération en génération, l'éducation familiale et sociale a plié tout le monde aux exigences de règles minutieuses, que seuls des « lettrés » sont à même d'étudier dans un texte. On peut dire que c'est par instinct que l'enfant chinois en acquiert la connaissance pratique. Ce qui fait ailleurs l'objet d'études spéciales, par exemple dans une école de diplomatie, les relations quotidiennes l'apprennent ici à tout paysan, même le plus illettré.

On peut donc dire que chacun possède comme par instinct le code de politesse; ce même instinct le guide dans toutes les occurrences où il faut en faire l'application. Aussi bien, ne cherchons pas à définir, à notre manière occidentale, la politesse chinoise. Ne cherchons pas dans celle-ci une manifestation d'état d'esprit ou d'âme, mais bien plutôt la conformité à un ensemble de cérémonies ou de rites prescrits par les circonstances. Entendons: circonstances vues par un esprit chinois, circonstances indéfiniment variables, où se perd notre besoin de certitude, de netteté, d'absolu.



ÉGLISE ET RÉSIDENCE DE SAN-KOAN-MIAO

Je suis invité un jour pour une extrême-onction à la campagne. Un retard imprévu fait que je me trouve, en plein midi, chez les Hoang, famille à l'aise. Ce n'est pas l'heure du repas de famille: on le prendra entre deux et trois heures. Mais on sait que le Père prend un repas à midi. On m'offre de faire comme chez moi. Il ne serait pas poli de refuser: j'accepte. On me prépare donc soupe, petits pains, légumes, un peu de viande même (mets rare à la campagne), et deux ou trois desserts. Le tout, étalé à la fois devant moi, a la meilleure apparence. Peu sûr pourtant de mon estomac encore mal acclimaté, je voudrais choisir, entre les divers plats, ce qui me va le mieux. Mon hôte ne l'entend pas ainsi. Il a appris depuis toujours que la politesse exige de donner à un visiteur la plus grande variété possible de mets, entre lesquels celui-ci n'est pas libre de faire son choix. Il faut prendre de tout, au moins un peu. Tant pis pour moi, si tel légume huileux ne me va pas. Quant au maître de céans, il est sûr d'une chose: c'est qu'il n'y a pas faute de son côté, et qu'il y en aurait une de ma part, à ne pas prendre de tout.

Le 23 janvier 1928, mon portier m'annonce un groupe de campagnards, qui désirent souhaiter au père la bonne année: c'est le premier de l'an chinois. L'invitation est très volontiers

acceptée. La bande se présente, chrétiens et païens d'un petit village voisin. Une fois entrés dans ma chambre, sans faire ni une ni deux, tous me tournent le dos et, genoux en terre, font la plus élégante prostration. Tous sont certains d'une chose, c'est qu'ils ont strictement observé le vieil usage de se tourner, en pareille circonstance, vers le nord, où se trouve Pé-kin, antique résidence des empereurs. Tant pis pour moi si j'ignorais ou oubliais qu'il eût fallu me placer au nord de l'appartement de manière à avoir mes visiteurs en face, au lieu de rester au sud où ils ne pouvaient faire autrement que de me montrer leur « postérieur ».

Inflexibles dans leur attachement aux règles de politesse, nos gens sont indéfiniment « flexibles » s'il s'agit de vous arracher un oui, ou de vous faire retirer un non. *Est, est; non, non*, est tout ce qu'il y a de plus étranger à leur langage. Un chrétien vient vous demander certaine faveur que, pour des raisons d'ordre général, vous ne pouvez accorder. D'abord, vous ne saurez qu'après quelques minutes l'objet de sa visite, auquel il n'arrive que par voie détournée. Mais vous êtes pressé ? S'il vous est permis de le penser, le dire ne serait pas poli. Enfin, votre homme en vient à laisser percer sa proposition. Affirmer nettement votre volonté par un non ca-

tégorique vous semblerait si efficace! Une phrase détournée vous mènera, somme toute, plus vite à vos fins, qu'un non absolu qui n'est pas poli. Votre homme revient à la charge par ici, par là... Ne lâchez point, mais qu'il n'y ait rien de cassant dans votre langage, ça l'autoriserait à insister plus longtemps. « Nous en reparlerons, » « je mets ça dans mon cœur (mémoire) », « tel n'est pas le lao koei-kiu, (le vieil usage). » Quand vous avez pu placer à propos quelqueune de ces formules, sans vous fâcher, vous sortez de la lutte maître de vos positions et sans avoir donné à l'interlocuteur aucune raison d'être mécontent de vous. « Le Père a des koei-kiu (il est poli) », sera-t-il forcé d'avouer, et ce sera une consolation dans son échec.

Mon domestique vient me demander d'acheter du pétrole. « Peut-être, dit-il, le Père n'a plus de pétrole. » Que vient faire ce peut-être? Ne peut-on savoir de façon sûre s'il reste du pétrole ou non? Vous pouvez le savoir. Le dire carrément, absolument, est moins poli et somme toute moins élégant.

Dix heures vont sonner à l'horloge du corridor. Je demande à mon domestique quelle heure il est; réponse: « Peut-être est-il dix heures », ou encore: « Il est à peu près dix heures. » Tcha pou touo (à peu près), est une des expressions les plus en usage. Ce

n'est pas le lieu de dissenter sur les conséquences que cela entraîne dans les achats ou autres tractations avec les gens du pays; pour le moment, notons que c'est une formule apte



LE P. DUBÉ ET QUELQUES SÉMINARISTES CHINOIS

à atténuer, à nuancer la pensée, par souci, conscient ou non, de politesse.

Autour des trois expressions apparentées: à peu près, peut-être, probablement, on trouve une soixantaine d'expressions mandarines, s'y rattachant toutes par le sens, mais avec nuances. Le pasteur protestant, W. Mateer, dans son excellent ouvrage: *Mandarin lessons*, a fait cette collection d'expressions, qui montrent jusqu'où

peut se nuancer le langage que nous apprenons ici. Rien d'étonnant qu'il faille du temps au missionnaire pour arriver, soit à comprendre approximativement, soit à se faire comprendre en conversation.

Voilà pour la politesse dans la conversation ordinaire, si naturelle à tous les gens du peuple qu'elle se pratique comme par instinct. Veut-on maintenant, dans un tout autre milieu, une idée des expressions polies en usage entre gens de société ? Autrefois un missionnaire qui traitait avec un mandarin devait posséder un minimum de ces expressions de politesse officielle. Depuis la Révolution de 1912, les règles de l'étiquette se relâchent beaucoup sur ce point. Les milieux jeune Chine actuels semblent même affecter de n'en plus vouloir. En voici un spécimen :

« Votre honorable nom ?

— Mon vil nom est Yang.

— Votre distingué petit nom ?

— Mon humble petit nom est tse-jen.

— Où est votre honorable domicile ?

— Mon obscur domicile est à T'ang-chan.

— Votre respectable âge ?

— Cette année est la trentième de ma stupide existence, etc. »

Le dialogue se continuait ainsi.

De ces expressions officielles, stéréotypées, certaines sont en usage chez le peuple. Vous

voulez vous informer d'une de vos chrétiennes. Si c'est à son époux que vous parlez, vous ne direz pas: ton épouse; il faudra prendre la tournure plus élégante: la mère des petits enfants, ou encore: celle qui garde la maison. Le cocher du missionnaire avise quelqu'un, à qui il veut demander la route. Qu'il parle à un homme jeune ou non, il l'appellera son lao-hiong (son vieux frère aîné), ou encore lao sien cheng (le vieux monsieur).

Jusqu'à nos brigands du Siu-tcheou fou qui, à leur métier, ne perdent pas le souci de l'élégance. Ils volent au missionnaire sa mule ou son cheval: ainsi s'exprime notre langue. Eux diront qu'ils prient grand frère de prêter à petit frère son cheval, sa mule. Un jour d'hiver, une bande dépouille un Père de ses habits de fourrure: le chef intervient aussitôt pour faire rendre au Père de quoi se couvrir à peu près suffisamment, à quoi il ajoute cinq cents sapèques en disant: « Grand frère n'a peut-être pas assez d'argent pour rentrer chez lui. »

Voilà, sous quelques-unes de ses formes, la politesse commune à tout le peuple et celle qu'on peut appeler officielle. Il est évident qu'un étranger n'arrivera jamais à la pratiquer comme le Chinois. On ne s'y attend pas, non plus. Mais mal en prendrait à qui affecterait d'en dédaigner toutes les prescriptions. Entre tout et rien, notre tâche consistera

d'abord à montrer que nous admirons sincèrement le haut degré de perfection atteint par le cérémonial chinois. Qui s'y met avec la volonté de « se faire tout à tous » apprendra vite de son entourage ce qu'il est moins pardonnable d'ignorer. A cela servira, en définitive, la politesse telle qu'on l'entend partout au monde. « Savoir se gêner, pour ne pas gêner les autres », le missionnaire a tôt fait de constater que la recette vaut, ici comme chez nous, pour se plier aux exigences au moins essentielles de la politesse du pays.

Les plus beaux jours de l'année

Comme partout dans le monde, un jour de mariage au Siu-tcheou fou est un jour de joie. Dans les réjouissances qui y donnent lieu, on ne peut pourtant manquer de remarquer ce qui est par trop « de commande ». Sentent aussi « la commande », et peut-être davantage, force démonstrations en usage lors des décès ou des funérailles. Là où des démonstrations extérieures sont l'expression spontanée d'un sentiment profond, c'est à l'époque du ko-mé (coupe du blé), qui arrive vers la fin de mai et dans les premiers jours de juin. Jours de joie intense, on peut dire que ce sont vraiment les plus beaux jours de l'année.

Pour comprendre que nos gens soient alors mis en joie, il suffit de se rappeler que les trois ou quatre mois qui précèdent sont, pour la plupart des campagnards, des mois de misère, de longues semaines pendant lesquelles on n'a pas de provisions suffisantes pour manger à sa faim¹. Sitôt les premiers épis de blé mûris, on va enfin manger pao (à satiété). Fini le jeûne forcé. Il y aura même certaine compensation: aux deux repas ordinaires, pris

1. Cf. « Je l'ai louée, Père. »

vers huit heures du matin et deux ou trois heures de l'après-midi, on ajoutera un léger goûter du soir.

Quand les épis jaunissent, quelque dix jours avant la coupe, commence le-k'an mé (surveillance du blé). Tous les soirs, quelqu'un de la famille va s'installer sous une petite hutte construite au milieu du champ familial. Il suffit de négliger une fois de le faire, pour que des maraudeurs viennent « chiper » quelques épis, dont aucun n'est de trop pour le soutien de la maisonnée.

Veillées qui ne manquent pas de certains charmes. Pour le Canadien qui « fait les sucres », il y a aussi les veillées « à la cabane », après de rudes journées; et pourtant quel est celui qui ne voit venir avec joie le temps d'aller « entailler ». Ici, c'est un peu la même chose. On veille, mais avec plaisir. Rien n'empêche deux ou trois veilleurs de champs voisins, de se réunir sous une même hutte, pour causer agréablement, tout en ayant l'oreille et l'œil au guet.

Au surplus, comme en vertu d'une entente tacite, arrivée une certaine heure de la nuit, tous les veilleurs finissent par prendre quelque repos. Non sans annoncer bruyamment aux alentours qu'on est là. Entre onze heures et minuit, on entend de droite et de gauche des coups de fusil tirés en l'air, à seule fin d'avertir



LA RÉCOLTE DU BLÉ

que, si on va dormir, quelqu'un reste sous chaque cabane, son fusil près de lui.

Bien simple, cette cabane du veilleur, que l'on rebâtit chaque année, pour servir jusqu'aux dernières récoltes d'automne, qu'il faudra surveiller chacune en son temps. C'est le *tugurium in cucumerario* (la hutte dans le champ de concombres), dont parle la Bible, nous montrant comme les paysans de Palestine surveillaient, eux aussi, et de près, leurs champs de légumes.

Du 20 au 30 mai environ, on ne parle donc que du ko-mé. On en rêve. Pas seulement à la maison où l'on aiguisé les faucilles, pour le grand jour qui approche; à l'école tout autant; il devient presque impossible d'y retenir les élèves. Aussi fait-on alors vite passer les examens, qui se préparent en rêvant de moisson du blé. K'an-mé, ko-mé, ko-mé, k'an-mé, c'est chez nos élèves une vraie nostalgie du champ familial.

Enfin, un bon matin, vers le 1^{er} juin, on apprend que la coupe est commencée. Ce sera l'affaire de quatre ou cinq jours, d'une semaine au plus. On ne coupe pas toute la journée durant. Après neuf ou dix heures du matin, les épis pourraient s'égrener. C'est de grand matin que l'on commence, entre trois et quatre heures, pour cesser dès que la chaleur du soleil a raidi les épis. Pendant ces cinq ou six

heures, c'est une ruée de tous les membres de la famille, chacun muni d'une faucille, pour abattre au plus tôt ce qui pourrait, trop mûr, s'égrener sur le champ. Avec quel soin on dépose par terre les précieuses javelles, avec quel soin on les retournera jusqu'au moment du charroi!

Pour la même raison que la coupe, le charroi du blé (la-mé) se fera surtout, sinon uniquement de bon matin. Bien matinal le missionnaire qui voudrait voir charger la première charretée. Pas besoin de se lever pour savoir vers quelle heure l'opération commence. Tous les premiers matins de juin, par sa fenêtre ouverte sur le sud, il entend les cris des nombreux paysans conduisant au champ leur lourd chariot tiré par trois ou quatre bêtes: âne, vache, mulet, de deux ou trois familles, attelés ensemble. I! ouo! yu! ouic! les cris retentissent de tous les côtés, tous avec la même note joyeuse de gens qui vont chercher le pain de la famille si longtemps attendu.

La charretée s'avance du champ au village. Personne n'a de local où engranger ses grains. On décharge simplement devant sa porte, sur une aire de famille, quelquefois sur une aire commune à plusieurs. A chacun de surveiller encore son bien: la pluie, heureusement rare à cette époque, n'est pas seule à redouter,

pour la meule de blé exposée aux indiscretions des voisins et des passants.

Aussi s'empresse-t-on de faire le ta-mé (battage du blé). Dès longtemps, à cette fin, l'aire a été soigneusement préparée. Après les derniers dégels, on a passé et repassé lentement un rouleau de pierre, qui a fini par bien durcir le sol. C'est là-dessus qu'on bat, à la manière des ancêtres. Comme pour le battage au fléau, on couvre l'aire d'une couche d'un demi-pied d'épaisseur, sur lequel se promène un petit rouleau en pierre, tiré le plus souvent par un âne ou un mulet. Les pattes de la bête se perdent dans la paille, sans endommager le grain qui tombe peu à peu à ras de terre.

Quand on a roulé une heure ou plus, on retourne soigneusement la paille, et ça recommence. Enfin, quand tout le grain doit être tombé, on enlève la paille, en secouant bien chaque fourchée. Pendant que les hommes, au moyen de grands balais, mettent le grain en tas, les femmes examinent la paille jetée à côté, et égrènent à la main les épis qui s'y trouveraient encore chargés; autant de sauvé pour les mauvais jours. La paille est mise en meules devant la porte; on y fera de parcimonieuses entailles en cours d'année, pour nourrir le bétail qui n'est pas considérable: avoir un beau bœuf et un bon âne est au-dessus de la moyenne de fortune de nos paysans.

Le grain une fois battu, il faut attendre le moment favorable pour le nettoyer des balles,



SOURIRE DE CHINE

poussières et autres impuretés qui y sont assez abondantes. Point de crible, ou d'autre moyen mécanique. Il suffit d'un bon vent. Prenant

alors à pelletée dans le tas, on lance le tout en l'air; c'est l'opération du yang-mé. Pendant que le beau blé retombe sur de grandes nattes étendues sur l'aire, le vent emporte les impuretés. Non pas toutes, mais en grande partie. Tant pis pour qui met moins de soin à l'opération. S'il garde toute la récolte pour la nourriture de la famille, il importe assez peu que la farine obtenue soit un peu moins pure. Mais s'il vend à un marchand, son blé sera classé première, deuxième, troisième, quatrième qualité, en partie selon le degré de propreté du grain. Pas uniquement toutefois. Un œil exercé saura aussi classer le blé, selon qu'on l'aura fait sécher au mieux, ou qu'on lui aura « donné du poids » en le « mouillant » quelque peu.

Un mois environ se passe entre le premier jour de coupe et l'apparition du blé nouveau sur le marché. On peut donc dire que juin est le mois du blé. Si vous sortez alors de chez vous, vous entendez partout les mêmes cris et les chants de joie.

Sur la fin des charrois on voit revenir de la glane des femmes pauvres, suivies de leurs mioches. De temps immémorial il est admis que les pauvres aillent par les champs des riches recueillir les quelques épis et brins de paille tombés des gerbes. Jolie coutume que

ce che-mé (glane du blé), qui rappelle encore une scène biblique.

Outre les paysans, vous rencontrez sur les routes les gros messieurs des villes qui ne résistent pas à l'entraînement général. C'est le temps où, propriétaires terriens pour la plupart, ils vont de préférence voir à l'administration de leurs terres. D'autant que le commerce subit alors une dépression et que, d'autre part, les campagnes vivent leurs jours les plus paisibles, la faim ne mettant pas en armes les bandes de brigands si redoutés l'automne et l'hiver.

Bref, rien de plus gai qu'un jour de juin au Siu-tcheou fou. La récolte qui met en joie tant de braves gens fournira la nourriture de trois mois environ. Après quoi, on devra compter sur les récoltes d'automne: sorgho, arachides, haricots, pour vivre jusqu'au blé prochain. Sauf qu'on aura mis de côté une petite réserve de son meilleur blé, pour manger de belle farine blanche lors des traditionnelles réjouissances du premier de l'an.

Civils et militaires

Je crois vous avoir dit que les mules (quelques chevaux parfois) font tous les frais de nos voyages au Siu-tcheou fou. Ce n'est plus exact, depuis que la région est dotée de sa ligne de chemin de fer. C'est le Long-hai, qui court de Ta-pou sur la mer Jaune à Chen-tcheou, à l'extrémité ouest du Ho-nan, en passant par nos centres de Hai-tcheou, T'hiu-kia, Siu-tcheou, Wang-ko et T'ang-chan. Plusieurs autres centres sont à proximité du chemin de fer; le plus éloigné en est à environ cent lys.

Est-ce un progrès? La question peut se poser, au moins pour le nouveau venu, qui apprend que tel Père ne renoncerait pour rien au monde à ses chevauchées à dos de mule, ou tel autre à son char. Au fait, il y a là affaire de goût, mais aussi un autre considérant. Sur les goûts, il paraît qu'on ne discute pas. Voyons l'autre considérant. C'est que les trains du Long-hai n'ont pas la régularité mathématique qu'on leur désirerait. Autant il est intéressant d'aller de Siu-tcheou à T'ang-chan en moins de trois heures (au lieu d'y mettre deux jours de char), autant il ne l'est pas quand il faut attendre vainement un train.

promis pour telle heure, surtout si on est pressé. On ne devrait pas être pressé. Mais enfin, il arrive qu'on croit l'être. Tel était le cas de quatre pauvres Pères, retournant un



SUR LE QUAI DE LA GARE

jour de Siu-tcheou dans leur district: les curés de Wang-ko, Heou-tchoang, Fong hien et San-koan-miao.

C'était le 13 octobre 1927. Malgré l'incertitude des trains, nous étions venus à Siu-tcheou, pour une réunion plénière des quatorze Pères de la section. « Loan ti hen. Beaucoup de trouble », nous avaient dit nos gens, qui ne nous voyaient pas sans appréhension entreprendre cet assez long voyage. Le trouble ? C'était surtout que la guerre battait son plein entre Nord et Sud. Battus au sud du fleuve Bleu, les Nordistes se cramponnaient à la

ligne de défense du Kiang-sou nord. Mis en veine par de récentes victoires, ils préparaient une grande offensive contre le Ho-nan. A mesure qu'augmentaient leurs effectifs sur le Long-hai, le matériel de la ligne passait sous leur contrôle et, de ce fait, les trains pour voyageurs se faisaient de plus en plus rares. Nous en avions eu un pour venir à Siu-tcheou, le 11. Le 13, la nouvelle arrivait que l'administration du chemin de fer ne pouvait plus fournir de trains-voyageurs. Vous voyez un peu notre situation. Nous étions au jeudi midi. Serions-nous rentrés chez nous pour le dimanche ?

Averti de notre embarras, le brave chef de la gare du nord nous fait savoir « officieusement » que vers une heure de l'après-midi il doit partir un train de militaires. Il ne peut tout de même rien nous promettre. Essayons toujours, nous disons-nous. Et nous voilà rendus à la gare du nord. M. Wang se montre tout juste pour nous indiquer, entre les divers trains militaires attendant en gare, celui qui partira probablement le premier. Puis il s'efface prudemment. Nous comprenons que ce n'est pas le temps de nous inviter à son bureau, quand il n'y est lui-même plus maître.

Ma foi, pas si mal ce train, pourvu qu'il parte. Et nous montons dans un grand wagon en fer, à ciel découvert, qui est encore tout

vide. Pas de sièges dans un wagon purement militaire. Qu'à cela ne tienne. Les domestiques qui nous accompagnent alignent dans le coin ouest nos bagages, un sac de riz, un sac de pommes de terre, etc. Tous quatre, nous pourrons nous asseoir. La première manche est donc gagnée, pensons-nous. Devant le fait accompli, on nous laissera bien dans ce petit coin. Car enfin, entre honnêtes gens, on peut toujours arriver à composition.

Tout va bien jusque vers trois heures. Le train ne semble pas vouloir partir. C'est un détail, après tout, et qui nous permet de nous photographier dans notre wagon militaire. Le beau soleil nous fait oublier que, vers la mi-octobre, il commence à faire frisquet. Et nous prenons déjà en esprit un plantureux souper chez l'hospitalier curé de Wang-ko. Mais voilà bien une autre fête. Un jeune officier s'amène. Poliment, mais rondement, il nous démontre que nous, civils, ne pouvons voyager en train militaire.

« Mais nous ne sommes que quatre.

— Et ces trois autres ?

— Nos domestiques.

— Vous ne pouvez pas.

— Nous occupons si peu de place.

— Les ordres sont formels.

— Il n'y a pas de train-voyageur.

— Impossible de rester ici. »

Mais, ce disant, il nous laisse sur nos positions. Une demi-heure après, autre officier, plus galonné que le premier. Même discussion, mais plus longue cette fois, et plus serrée. Descend-on, descend-on pas ? Après tout, il est clair que nous n'avons pas le droit d'être ici. Mais notre dimanche ? Descend pas.

Un quart d'heure se passe. Voilà les deux officiers qui viennent ensemble cette fois. Ils vont jouer leur dernier atout. Entr'aidons-nous, mais comptons plus que jamais sur la « force de l'inertie ». A tour de rôle nous donnons la



LE R. P. ÉDOUARD CÔTÉ, S. J.

réplique, qui, du reste, revient invariablement à ceci: « Pou neng, pou neng. Nous ne pouvons pas descendre. »

« Mais, Pères, les ordres sont formels.

— Pou neng, pou neng.

— Voyez nos soldats qui attendent que vous descendiez.

— Pou neng, pou neng.

— Je vous assure que nous n'avons avec vous qu'un cœur, mais il faut descendre.

— Pou neng, pou neng. »

Finalement le premier parle tout bas à l'autre, d'un air qui veut dire: Tu vois bien qu'il n'y a rien à faire, allons-nous-en. Et ils partent, non sans accepter avec un gracieux sourire nos chaleureux remerciements.

Les officiers descendus, voilà les soldats qui envahissent le wagon: quarante, cinquante, soixante, il y en a toujours. Nous nous « ramassons » dans notre petit coin. Et sans tarder, la conversation s'engage avec les nouveaux venus, jeunes Chantonnois pour la plupart. Un gaillard ne tarde pas à demander si nous avons des remèdes. Le P. Paul a toujours avec lui sa petite pharmacie... même si elle est à sec. Aujourd'hui, heureusement, elle est assez garnie. C'est un œil, c'est une oreille, c'est un doigt, qu'il soigne tour à tour, non sans grandir notre popularité à tous. Bref, en moins d'une demi-heure, tous ces

bons petits Chantonnois nous parlent ou parlent de nous avec la même sympathique admiration. Après le corps, l'âme. L'occasion n'est-elle pas favorable de causer un brin religion ? Le P. Paul n'a



CIVILS ET MILITAIRES QUI S'ENTENDENT BIEN

garde d'y manquer. Si ses auditeurs novices ne comprennent pas tout du premier coup, il leur reste que la religion doit être une bonne chose qui est professée par un homme si charitable.

Et le train ? Si j'ai bonne mémoire, il partait de Siu-tcheou vers six heures. En tout cas, après de longs arrêts aux gares intermédiaires, il nous menait à Wang-ko à une heure après minuit. Si le souper de Wang-ko fut manqué, nous n'avons pas moins gardé bon souvenir de notre aventure du 13 octobre 1927. Le lendemain, ce que nous trouvions gentils nos chars à mules, en nous rappelant les douze heures passées dans notre wagon militaire !

Aurons-nous un séminaire? au Siu-tcheou fou

Pour répondre à cette question, il faut avoir envisagé des considérants dont la complexité n'est peut-être pas soupçonnée de tous les lecteurs canadiens. Et d'abord, au Siu-tcheou fou, la foi a-t-elle poussé des racines assez profondes pour qu'il soit dans l'ordre ordinaire des choses d'y recruter des vocations sacerdotales? A cette seule question, que de diversité dans les réponses de vieux missionnaires, tous très au courant des conditions du pays!

Noyés dans la masse païenne, nos néophytes ne sauraient encore que bien difficilement fonder de ces foyers vraiment chrétiens, où la foi puisse s'épanouir en fruits de vocations. D'autant plus que nos gens sont très pauvres, on l'a vu plus haut. On ne peut se figurer, avant de l'avoir vu soi-même, combien ils sont pris par le souci du vivre, de la nourriture au jour le jour. Même la plus belle intelligence, dans un tel milieu, ne pourra guère s'élever à un idéal bien haut. Vivre, il faut vivre d'abord.

En outre, des traditions bien des fois séculaires veulent que le fils aîné de chaque famille

continue la lignée des ancêtres. Ce qu'il en faut de courage à un père de famille pour sacrifier un fils aîné, quand on sait quel atta-



LES LATINISTES DE SIU-TCHEOU

chement ont nos gens pour leurs vieilles coutumes! Je connais un jeune homme très bien doué, actuellement à notre école centrale, qui déclare son désir de se faire séminariste, mais qui ajoute que son père ne le permet pas, vu qu'il est fils unique. Ajoutez à cela les multiples croyances superstitieuses, auxquelles nos chrétiens renoncent bien en bloc, mais dont il leur est difficile, dans la pratique, de se défaire totalement. Un essai de séminaire, dans ces conditions, ne risque-t-il pas d'aboutir à un échec? Et un échec dès les débuts ne déprécierait-il pas pour longtemps la noble entre-

prise ? Voilà, en abrégé, les appréhensions formulées par ceux qui hésiteraient à ouvrir actuellement un séminaire au Siu-tcheou fou.

A l'encontre, il est aussi des motifs d'espérer. Dès les débuts de l'évangélisation de notre secteur, les missionnaires enregistraient des exemples de fidélité consolante. A Heoutchoang, en décembre 1890, le brave Tang Koei-tche, de Tang-kia-tsi, se voit persécuté, parce qu'il a refusé de participer aux superstitions lors d'un enterrement. Une première fois on lui enlève son char et ses bêtes, qu'il ne peut recouvrer qu'à prix d'argent. Un mois après, une cabale insidieusement conduite le livre aux mains du sous-préfet de T'angchan. Ennuyé de cette affaire nouveau genre, le sous-préfet essaie de faire apostasier le pauvre accusé. Rien n'y fait. Malgré les soixante soufflets reçus par ordre du magistrat, Tang Koei-tche reste inébranlable dans sa foi. Rien d'étonnant que depuis lors, la famille Tang se soit fait remarquer pour sa fidélité à sa foi.

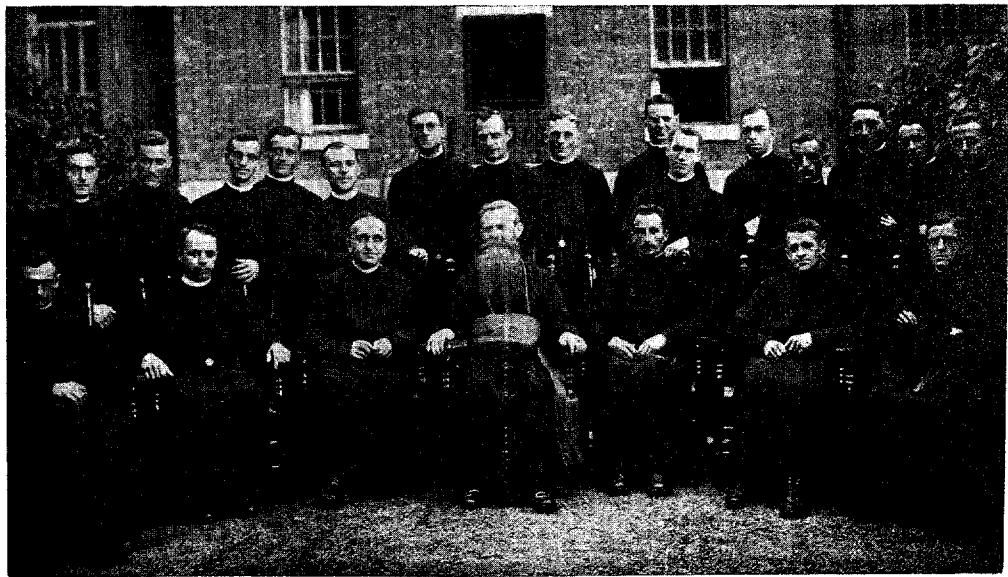
On pourrait citer des familles qui, à cause de leur religion, subissent de ces petites tracasseries quotidiennes, qui ne sont pas loin d'être de la persécution. J'ai parlé plus haut de nos catéchistes et domestiques qui, pendant la guerre de 1926-28, ont fait preuve de dé-

voûment et de vrai désintéressement ¹. Voulez-vous un trait de discrète générosité chez un petit servant de messe ? Je le tiens de son propre missionnaire, qui a raison d'en être charmé.

En 1926, à Ta-hiu-kia, un élève de quinze ans, venait tous les matins servir la messe. Trois lys pour venir, ce n'était pas bien long, tant que la route était bonne. Mais un matin d'automne, mon petit Tchang vient trouver le Père, et tout timidement lui demande s'il voudrait bien l'exempter de venir désormais chaque jour. Au Père qui lui en demande la cause, il explique: « C'est que l'eau est devenue froide maintenant, je pourrais attraper du mal à la traverser chaque matin. » Qu'avait fait le petit homme pendant deux ou trois mois ? Depuis les pluies torrentielles de juillet et d'août, tout le pays était devenu comme un immense lac, ne laissant émerger que les villages ². Entre Ta-hiu-kia et Tai-wang-tchoang, village du petit, tout n'était que de l'eau. Sans en rien dire à personne, le fidèle servant de messe s'était mis en route chaque matin, enlevant sa culotte, qu'il remettait après la traversée du lac. Seul le froid d'automne allait le faire hésiter. Il va sans dire que le

1. Cf. Nos gars du Siu-tcheou fou sont-ils fidèles ?

2. Cf. Que d'eau !



ASPIRANTS MISSIONNAIRES
MGR HAOUISÉE ET DES SCOLASTIQUES DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION, MONTRÉAL

Père dispensa l'enfant de continuer, mais ne fut pas peu charmé de sa générosité.

Esprit de foi, esprit de sacrifice, piété, zèle aussi, on en peut discerner chez quelques élèves enrôlés dans l'Apostolat de la Prière. En un mot, nous avons actuellement un certain nombre d'enfants sur qui on pourrait fonder de l'espoir. En fait, deux jeunes gens du Siu-tcheou fou ont déjà parcouru avec succès les études préparatoires au sacerdoce: l'un était ordonné prêtre en 1929, l'autre le sera cette année 1930. Après eux, il est vrai, plus aucun candidat, ni au grand, ni au petit séminaire. La diversité de climat, de langue, de mœurs, a toujours rendu très pénible aux élèves d'ici le séjour à Chang-hai. Leur pauvreté aussi fait qu'ils y sont un peu déconsidérés. Sur quinze ou vingt qui en ont fait l'essai, deux seulement ont pu persévérer.

Faut-il donc recommencer l'essai, et envoyer de nouveaux candidats à Chang-hai? Si c'était l'unique moyen d'obtenir quelques résultats, il faudrait consentir à faire les dépenses considérables que l'essai entraînerait. Mais alors, ce ne serait plus notre séminaire du Siu-tcheou fou. D'ailleurs, les conditions d'admission à Chang-hai sont devenues plus difficiles qu'il y a douze ou quinze ans. Nos jeunes gens ne peuvent plus guère y songer.

Reste à faire l'essai sur place, pensez-vous. C'est ce que nous pensons aussi. Qu'est-ce qui nous empêche d'aller plus vite ? Est-ce la question financière ? Assurément, il faudra



A L'ÉTUDE DU LATIN

pas mal d'argent pour bâtir et entretenir un petit séminaire, fût-il le plus modeste du monde. Il en faudra plus encore pour fonder des bourses de séminaristes pauvres. Et pourtant, nous croyons que la générosité canadienne ne voudra pas rester en arrière de celle des pays d'Europe, qui fournissent depuis si longtemps des millions à l'œuvre des séminaires de missions. Craignons-nous de n'avoir pas de candidats ? Nous avons déjà dit nos raisons d'espérer le contraire. Et d'ailleurs, ce ne serait pas une raison de ne point faire au

moins un essai, quand nous savons l'intense désir du Saint-Père de voir partout s'élever des séminaires indigènes.

En septembre 1929, nous avons donc commencé d'enseigner un peu de latin à quelques jeunes élèves de notre école centrale de section (on a fait de même à l'école centrale de Yao-wan). Une demi-heure par jour, dans un pauvre réduit froid et mal éclairé; une douzaine d'enfants s'y exercent à décliner *rosa, rosae*. Y en aura-t-il parmi eux qui persévéreront ?...

En tout cas, dût-elle paraître étrange, je vous ferai une confidence. Tout en observant lesquels de nos élèves donneraient quelques signes de vocation, tout en travaillant à éclairer et à raffermir leur piété, tout en leur prêchant l'esprit de sacrifice et tout en leur donnant un commencement de latin élémentaire, je forme le vœu que ça n'aille pas trop vite. Et pourquoi ce vœu ? C'est tout simplement parce que nous sommes dans l'impossibilité de fournir le minimum de personnel qu'exigerait un petit séminaire. Ah! le manque d'ouvriers! C'est sur ce mot que je vous laisse, amis du Canada. *Rogate ergo Dominum messis*, priez le Maître des moissons d'envoyer des travailleurs faire sa récolte!

Table des matières

Avant-propos	5
Un mot d'introduction	9
La ville de Siu-tcheou	11
L'Évangile au Siu-tcheou fou	21
Dimanche bien employé	31
« Pas de nuages, pas de pluie »	41
« Sur les bords d'un fleuve humide »	49
« Poussons à Tong-li-tchoang »	59
Fiançailles et mariages	73
Trr! Trr!	83
Les débuts d'un Frère bâtisseur	93
Que d'eau!	105
Nos gars du Siu-tcheou fou sont-ils fidèles ?	113
Autour d'un lit funèbre	121
« Je l'ai louée, Père »	129
Deux métiers valent mieux qu'un	141
A la dernière demeure	149
« Il ne manque que la porte »	157
Leçons d'économie	167
Premier Noël dans la « brousse »	175
« Quand le soleil sera là »	183
Politesses compliquées et complications polies	195
Les plus beaux jours de l'année	205
Civils et militaires	215
Aurons-nous un séminaire au Siu-tcheou fou ?	223

